

# BULLETIN D'INFORMATION

27<sup>ème</sup> année - n° 88      Septembre 2009

S  
O  
C  
I  
É  
T  
É  
  
d  
e  
s  
  
É  
T  
U  
D  
E  
S

## Sommaire

- Éditorial	p. 2
- Nouvelles de la Société	p. 3
- Prochaines manifestations camusiennes	p.10
- Échos des manifestations passées	p.12
- Contributions	
* « A. Camus, réflexions sur la peinture, de Picasso à Giotto » (M. Mahasela)	p.21
* « Algérie 1958 : hésitations et certitudes de Camus » (A. Spiquel)	p.31
* « "Arabes", "Algériens" et autres appellations dans le discours camusien » (N. Foxlee)	p.35
* « Camus et la NRF » (G. Basset)	p.38
- Document : « Albert Camus », par Alfred Stern (1960)	p.45
- Comptes rendus : Rencontres méditerranéennes, <i>Le Don de la liberté : Camus et les libertaires</i> ; John Foley, <i>A. Camus. From the Absurd to Revolt</i> ; André Abbou, <i>A. Camus, entre les lignes, 1955-1959</i> ; Jeannine Verdès-Leroux (dir.), <i>L'Algérie et la France</i>	p.47
- Soutenance de thèse, « Le temps dans les essais d'A. Camus » (T. Ito)	p.52
- Au théâtre...	p.55
- Livres, revues et articles	p.58
- Radio, cinéma	p.59
- Citations	p.60
- Bloc-notes internet	p.61
- Nécrologie	p.63

## CAMUSIENNES

Directeur de publication délégué : Guy Basset 21 rue du Faubourg Saint-Jean 45000 Orléans - [gfbasset@free.fr](mailto:gfbasset@free.fr)  
ISSN 1762-4983

## Éditorial

Chers amis,

Si l'on en croit annonces et rumeurs, l'automne sera camusien : avant même l'anniversaire de janvier 2010, inscrit parmi les « Célébrations nationales » de l'année, plusieurs publications importantes paraîtront, relayées par des numéros spéciaux de revues. Dans les médias, la référence à Camus est très présente ; nous ne pouvons que nous en réjouir, même si nous avons parfois une impression de récupération ; mais sans doute en sera-t-il ainsi lu davantage, et peut-être mieux... N'hésitez pas à nous signaler toutes les références que vous voyez : nous ne prétendons pas dans le Bulletin être exhaustif mais nous serions vexés que les plus importantes des mentions de Camus, nous échappent !

Cette vague camusienne accentue l'urgence de nos tâches. Il faut, en particulier, que la SEC soit de mieux en mieux connue, pour pouvoir répondre aux attentes diffuses, et aux demandes plus précises. Nous ne cessons d'améliorer notre visibilité : le Bulletin est lu et cité ; le site s'enrichit ; le café Procope nous permet de rencontrer adhérents et sympathisants. Le résultat est là : on fait appel à nous ; on nous envoie des informations ; nous suscitons des attentes. Mais nous pouvons faire bien mieux encore.

Et nous allons le faire. La SEC, en effet, en est à ce moment important, qui revient tous les trois ans, où elle renouvelle son Conseil d'Administration et son Bureau. L'actuel CA a voulu que ces élections du 14 novembre soient très ouvertes, de manière à favoriser un renouvellement, tout en maintenant solidement les liens avec le passé de la SEC par le biais des « anciens » ; la liste des candidats, que vous trouverez dans ce numéro, en témoigne.

Ces « anciens », dont certains ont porté la SEC depuis sa fondation, aspirent à ralentir le rythme ; pour autant, ils savent que la SEC a besoin d'eux, de leur expérience ; ils sont les témoins de son histoire, donc les garants du respect de ses intuitions fondamentales, dans le mouvement même de son évolution. Parmi eux, je citerai Raymond Gay-Crosier et Maurice Weyembergh, deux des actuels vice-présidents, qui renoncent à cette tâche au sein du bureau, tout en souhaitant rester au CA et s'y portant candidats à titre personnel – ce dont je les remercie.

Raymond Gay-Crosier, en outre, a souhaité « passer la main » à la tête de la section nord-américaine, qu'il a créée et animée depuis de longues années ; c'est une histoire qu'il raconte avec talent dans les pages de ce Bulletin, où il présente également son successeur, Jason Herbert, qui saura, j'en suis sûre, poursuivre cette tâche avec autant de succès. Merci à Raymond de tout ce qu'il a fait. Sur la photo, qu'il nous a envoyée et que nous reproduisons ici, Maurice Weyembergh et lui s'appuient sur le fauteuil de Jacqueline Lévi-Valensi, déjà malade à ce moment-là ; mais c'est elle qui s'est appuyée sur eux, longtemps, en toute confiance. J'ai pu le faire, moi aussi, après elle ; je leur en suis très reconnaissante.

Vingt-quatre adhérents ont répondu à l'appel à candidatures pour le CA. D'autres sont prêts à collaborer activement à la SEC, comme le seront aussi, je n'en doute pas, ceux qui ne seront pas élus (il n'y a que dix-huit postes !). Les tâches sont nombreuses, je le disais ; et le CA sera trop heureux de pouvoir compter sur tous les volontaires dans ces trois prochaines années : les tâches de toutes sortes ne manqueront pas.

Mon mandat se termine également ; il n'a pas toujours été facile mais il a été passionnant. Je tiens à vous remercier de la confiance que vous m'avez témoignée. Comme d'autres, je suis de nouveau candidate au CA et je continuerai à travailler de toutes mes forces pour la SEC, dans les tâches qui me seront confiées après les élections.

Participez à cette élection, soit directement le 14 novembre, soit par correspondance !

Tournons-nous résolument vers l'avenir.

Amitiés à tous.

Agnès Spiquel

[agnes@spiquel.net](mailto:agnes@spiquel.net)

<http://www.etudes-camusiennes.fr/>

# Nouvelles de la Société

## CONVOCATION à L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

**Vous êtes invités à l'Assemblée Générale statutaire de la Société des Etudes Camusiennes qui se tiendra**

**SAMEDI 14 NOVEMBRE 2009**

au Centre Censier, 13 rue de Santeuil 75005 PARIS (métro Censier-Daubenton), salle 410

### **PROGRAMME de la JOURNÉE**

- 10 h 30 : conférence par Jeanyves Guérin sur le *Dictionnaire Camus* qu'il a dirigé (à paraître chez Laffont en novembre)
- 12 h : déjeuner en commun
- 14 h : Assemblée générale
- 17 h : Conseil d'administration

### **ORDRE du JOUR de L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE**

Rapports moral et financier  
Élection du nouveau CA (2009-2012). Voir ci-dessous les modalités du vote par correspondance  
Projets pour 2010  
Questions diverses

### **ORDRE du JOUR du CONSEIL d'ADMINISTRATION**

Élection du nouveau bureau  
Café Camus au Procopé  
Création de la revue  
Mise sur pied des manifestations 2010  
Questions diverses

\* \* \*

### **Pour l'élection au Conseil d'administration**

Le CA est élu pour trois ans. Il comprend 20 membres (+ un membre honoraire : Pierre Lévi-Valensi), dont 18 sont élus et 2 sont statutaires : les directeurs des sections japonaise (Hiroshi Mino) et nord-américaine (Jason Herbert). Il faut donc élire 18 conseillers parmi les 25 candidats.

### **Pour voter par correspondance :**

Sélectionner 18 noms maximum sur la liste fournie en fin de bulletin, **raier les autres**  
Placer cette liste dans une enveloppe fermée anonyme  
Mettre cette enveloppe dans une seconde portant au verso vos nom et prénom  
Envoyer ce courrier à Marie-Thérèse Blondeau 18 avenue René Coty  
75014 PARIS France , avant le lundi 14 novembre (le cachet de la poste faisant foi)  
Pour voter, il faut être à jour de sa cotisation

**Liste des Candidats au Conseil d'Administration de la SEC  
(cf. les professions de foi en fin de bulletin)**

**ABBOU André** (Membre sortant : MS)  
**ABDELKRIM Zakia** (MS)  
**AUDIN Marie-Louise** (MS)  
**BARBARA Augustin**  
**BASSET Guy** (MS)  
**BÉNICOURT Georges** (MS)  
**BLONDEAU Marie-Thérèse** (MS)  
**CAZIN Pierre-Yves**  
**CRÉPIN Brigitte**  
**GAY-CROSIER Raymond** (MS)  
**HABER Chantal**  
**KOUCHKINE Eugène**  
**LUPO Virginie** (MS)  
**PROUTEAU Anne** (MS)  
**REY Pierre-Louis**  
**RUFAT Hélène** (MS)  
**SÄNDIG Brigitte**  
**SCHLETTE Heinz-Robert** (MS)  
**SMETS Paul-F.**(MS)  
**SPIQUEL Agnès** (MS)  
**TOURNEBIZE Anne-Marie**  
**VANNEY Philippe** (MS)  
**VIALLANEIX Paul** (MS)  
**WALKER David** (MS)  
**WEYEMBERGH Maurice** (MS)

\* \* \* \*

**Une page se tourne...**

*La Société des Études camusiennes a été fondée en 1982, à l'occasion du colloque de Cerisy-la-Salle. Jacqueline Lévi-Valensi en a été la première présidente, jusqu'à sa disparition, en 2004 ; les deux vice-présidents, Raymond Gay-Crosier et Maurice Weyembergh, qui avaient fait route avec elle depuis le début, ont alors continué à animer la vie de la Société avec talent. A l'occasion du renouvellement du Conseil d'administration, ils ont souhaité laisser leur place de vice-présidents tout en sollicitant les suffrages des adhérents pour rester au Conseil d'administration de la Société, où leur rôle continuera à être essentiel.*

*Pour ce qu'ils ont apporté à la Société depuis plus de vingt-cinq ans, ils ont toute notre reconnaissance et nos remerciements. Leur « retraite » de leur vice-présidence marque une étape : celle où les « pères fondateurs » passent la main à une autre génération. Puissent-ils continuer à guider celle-ci avec la compétence, le tact et l'amitié que nous leur connaissons ! Nous comptons sur eux !*

*Créateur de la section américaine qu'il a animée pendant toutes ces années en plus de ses rôles majeurs dans la direction de la série Albert Camus chez Minard et dans la réalisation de la nouvelle édition des œuvres de Camus dans la Pléiade, Raymond Gay-Crosier retrace ci-dessous, à l'occasion de la prise de fonction de son successeur à la tête de la section nord-américaine, l'histoire de la diffusion de Camus sur le continent nord-américain depuis près de 40 ans, histoire qu'il a très largement contribué à créer.*

DIRECTEUR  
RAYMOND GAY-CROSIERTél.: [352] 352 273-3775  
FAX: [352] 392-5679  
e-mail: gaycros@ufl.eduMadame Agnès Spiquel  
Présidente, Société des Études Camusiennes  
3bis, rue de la Glacière  
F-94400 Vitry-sur-Seine  
FRANCE

le 15 juin 2009

Chère Agnès,

Comme entendu, je te présente ma démission formelle en tant que coordinateur de la section nord-américaine et Vice-Président fondateur de la Société des Études Camusiennes. Ayant eu le privilège d'observer sa remarquable évolution dès son lancement à l'occasion de la décade de Cerisy-la-Salle en juin 1982 et de contribuer modestement à son succès, je m'occuperai des détails nécessaires pour que la transition se déroule sans problème en novembre 2009, date à partir de laquelle mon successeur me remplacera. Gérer une société dont les membres habitent les quatre coins du monde n'est certes pas facile. Je ne doute point que la popularité internationale soutenue de Camus assurera la vitalité intellectuelle et sociale de notre organisation. Il va de soi que tant que ma santé me le permettra, je continuerai de suivre de près tout ce qui la concerne.

En cette occasion, comment ne puis-je pas évoquer une fois de plus le douloureux souvenir de Jacqueline Lévi-Valensi, incomparable compagnon de route dès le début de cette longue aventure et inoubliable amie disparue bien trop tôt ? Je tiens également à remercier vivement tous mes collègues et amis de leur fidèle soutien. Sans eux, les nombreuses tâches souvent complexes qui nous incombent n'auraient jamais pu être remplies.

Bien cordialement

  
Raymond Gay-Crosier
*En compagnie de Jacqueline Lévi-Valensi*

## Petit historique de la section nord-américaine de la Société des Études Camusiennes

Le désir de réunir les camusiens intéressés dans une organisation susceptible d'encourager les contacts et les échanges d'informations a été articulé dès le premier colloque international à l'université de Floride en 1970<sup>1</sup>. Il a été réitéré avec plus d'insistance à l'occasion du colloque qui l'a suivi dix ans plus tard<sup>2</sup> auquel ont assisté un grand nombre de spécialistes. C'est en 1982, année de la décade de Cerisy-la-Salle<sup>3</sup>, que Brian T. Fitch (Université de Toronto) et moi, répondant à un besoin devenu critique, avons formellement proposé la création d'une *société d'études* et non pas d'une amicale, proposition acceptée à l'unanimité, de même que le nom officiel : Société des Études Camusiennes. Pour des raisons stratégiques nous avons insisté, d'une part, pour que la Société ait un caractère international mais, d'autre part, pour que la présidence en soit assurée dès le début et d'une manière permanente par un(e) universitaire résidant en France. L'une de nos raisons stratégiques, et non la moindre, était de raviver l'intérêt porté à Camus, trop longtemps négligé sinon boudé dans les UER françaises. Ce fut aussi la belle et heureuse occasion d'élire Jacqueline Lévi-Valensi première présidente. B.T. Fitch et moi fûmes élus Vice-Présidents. Peu après, B.T. Fitch soumit sa démission et fut remplacé par Maurice Weyembergh<sup>4</sup> (Vrije Universiteit, Brussel). Comme le nombre de camusiens travaillant aux États-Unis était considérable, la création d'une section nord-américaine s'est imposée rapidement pour éviter les frais bancaires et les problèmes de taux d'échange fluctuants. La coordination de cette section transatlantique me fut confiée. À une époque où le réseau de communication ne disposait pas encore d'ordinateurs, l'organisation et la gérance d'une société scientifique demandaient plus de temps que de nos jours. Mais peu à peu et grâce aux contacts multiples cultivés dans diverses réunions professionnelles, la nouvelle section nord-américaine a compté une cinquantaine de membres. Si leur dispersion continentale ne permet pas de les réunir périodiquement, il est néanmoins possible d'organiser d'une manière intermittente des activités camusiennes tantôt sponsorisées (par exemple dans le cadre du programme de la réunion annuelle de la South Atlantic Modern Association) tantôt dues à l'initiative individuelle (tels les colloques ou journées de travail sur plusieurs campus). Outre la modeste correspondance avec les membres ou intéressés, le travail de coordination de la section comporte deux éléments principaux : assurer 1) la mise en pages, l'impression et l'envoi postal du *Bulletin d'information* aux membres qui désirent en recevoir une copie papier (et qui paient par conséquent une cotisation plus élevée pour en couvrir les frais) et la diffusion de la version électronique; 2) l'envoi périodique des renouvellements de la cotisation qui, pour en augmenter l'efficacité, ne se limite pas aux courriels mais est fait par une fiche transmise séparément à chaque membre par courrier normal, procédé qui s'applique aussi aux rappels qu'il faut, hélas, trop souvent réitérer. Au cours des 27 ans de son existence, la section nord-américaine a su maintenir un nombre de membres relativement stable qui fluctue entre 40 et 60. En 1991, une campagne visant à atteindre tous les vingtiémistes en Amérique du Nord a rapporté une douzaine de membres nouveaux. Les frais et le travail à investir dans ce genre de campagne en limitent malheureusement les reprises. Et, selon les normes statutaires, la section reverse chaque année 40% de son revenu à la trésorerie de la Société en France. Comme c'est le cas de toutes les associations de ce genre, la tâche permanente est le recrutement de nouveaux membres qui ne vise pas seulement à en maintenir ou à en augmenter le nombre mais aussi à en assurer le rajeunissement.

C'est non sans regrets que j'abandonne les fonctions multiples exercées en tant que Vice-Président de la Société des Études Camusiennes et coordinateur de la section nord-américaine. Comment exprimer en quelques lignes ma profonde reconnaissance envers les innombrables amis et connaissances qui, au cours de presque trois décennies, m'ont prêté directement ou indirectement leur assistance morale et intellectuelle ? À vrai dire, il m'est impossible de résumer à sa juste valeur le plaisir soutenu que j'ai eu à collaborer avec mes collègues dispersés aux quatre coins du monde et, surtout, jusqu'à sa regrettable disparition, avec Jacqueline Lévi-Valensi, fidèle amie et compagne de route de longue date.

Le temps est venu de confier les tâches administratives à mon successeur que je tiens à présenter personnellement. À partir de novembre, la coordination de la section nord-américaine et la Vice-Présidence (les deux fonctions étant statutairement jumelées) seront confiées à Jason Herbert qui enseigne à Boise State

<sup>1</sup> Voir *Camus 1970*. Sherbrooke (Canada), CELEF, 1970.

<sup>2</sup> Voir *Albert Camus : Second International Conference*, Gainesville, University Presses of Florida, 1980.

<sup>3</sup> Voir *Albert Camus : œuvre fermée, œuvre ouverte? Actes du colloque du Centre culturel international de Cerisy-la-Salle, juin 1982*, Paris, Gallimard, 1985.

<sup>4</sup> M. Weyembergh et moi n'avons pas demandé que nos mandats soient renouvelés et serons remplacés lors de la prochaine Assemblée Générale.

University à Boise (Idaho). Spécialiste bilingue des littératures française et caraïbe, il a obtenu sa maîtrise en 1995 à Middlebury College avec un mémoire sur “La Pensée religieuse d’Albert Camus” et son doctorat à l’Université du Wisconsin en 2002 avec une thèse intitulée “Awakening Routinists : Consciousness, Quest and Albert Camus”. Depuis, il a publié dans des revues scientifiques ou sous forme de chapitres d’anthologie cinq articles sur Camus et huit études sur des auteurs postcoloniaux caraïbes. Il intervient régulièrement sur des sujets semblables dans des colloques nationaux et internationaux. En fait c’est en mai 2009 que plusieurs camusiens venus de France ont pu l’observer en action au colloque de Kingston (Ontario, Canada) où, au cours du débat qui a suivi sa communication, il a bien défendu son étude sur la “Prise de conscience et mise en scène dans *L’État de siège : Anatomie d’un échec*”. Je suis convaincu que Jason assurera l’avenir et le succès de la section nord-américaine avec la compétence et l’énergie dont il a déjà fait preuve dans sa carrière prometteuse.

Raymond Gay-Crosier  
Université de Floride

\* \* \* \* \*

### **CONSEIL D’ADMINISTRATION du 6 juin 2009 (RÉSUMÉ DU COMPTE-RENDU)**

Le conseil d’administration s’est tenu à la Maison de la Recherche de Paris IV, 28 rue Serpente. Agnès Spiquel ouvre la séance à 10 heures 30. Quinze membres du C.A. étant présents ou représentés, le quorum est atteint pour les votes .

- ▶ Le compte-rendu du C.A. du 31 mai 2008 et celui du 4 octobre 2008 sont adoptés à l’unanimité.
- ▶ Agnès Spiquel déposera une nouvelle demande de subvention auprès du CNL en août 2009.
- ▶ Une discussion animée sur le passage du bulletin actuel à une revue s’est engagée. Un vote conclut à l’unanimité que :
  - le bulletin de septembre 2009 paraîtra sous sa forme actuelle
  - le passage à la revue à titre d’essai se fera en janvier 2010 à l’occasion du cinquantième anniversaire de la mort d’Albert Camus.
- ▶ En ce qui concerne le site de la SEC, Brigitte Crépin fait remarquer qu’il faut une cohérence entre la revue envisagée et le site. Nous vous rappelons l’adresse du site : [www.etudes-camusiennes.fr](http://www.etudes-camusiennes.fr)
- ▶ Nombre de « Café littéraire Camus » au Procope : après discussion, le C.A décide qu’il y en aura trois par an. Paul Viallaneix animera le prochain en octobre 2009 à une date qui sera précisée ultérieurement. Virginie Lupo, Anne Prouteau et Sylvain Boulouque ont été pressentis pour animer un « café littéraire » en 2010.
- ▶ Bilan des activités :
  - enregistrement de la SEC à la préfecture de Créteil (94)
  - Point financier : le dernier bulletin payé, il restera à peu près 6000 € en caisse.
  - La section japonaise a tenu son 49<sup>e</sup> colloque le 23 mai 2009 à Tokyo. Hiroshi Toura a fait une conférence sur « Meursault est-il heureux ? » et Hiroshi Mino sur « Jacques Cormery le meurtrier » (à partir d’un fragment d’ « Eléments pour *Le Premier Homme* »)
- ▶ Le C.A décide à l’unanimité d’adhérer à l’association Etudes Jean-Richard Bloch.
- ▶ Projets pour 2010 :
  - 30 janvier 2010, 14heures- 18 heures, manifestation au Centre Pompidou
  - Colloque organisé par Brigitte Sändig à l’Académie de l’Eglise protestante à Meißen, Saxe, du 5 au

- 7 mars 2010 : « Inquiétudes et promesses dans l'œuvre d'Albert Camus ».
- En mars ou avril 2010, projet de colloque à l'Institut Catholique de Paris (Faculté de Philosophie) autour de Camus et le christianisme (titre provisoire).
- 4 et 5 novembre 2010, journée d'étude sur les *Carnets* d'Albert Camus, à Angers (Projet d'Anne Prouteau)
- Décembre 2010, projet de Philippe Vanney au Japon.
- Des contacts ont été pris avec Augustin Barbara à Nantes et le Maghreb des Livres à Paris.
- Le cinquantenaire de la mort de Camus est inscrit aux Commémorations nationales.

► **LA prochaine A.G. suivie du CA se tiendra le samedi 14 novembre 2009.** Le lieu sera précisé ultérieurement. **Des élections auront lieu à cette occasion. Après discussion, le CA du 6 juin 2009 a décidé des modalités suivantes:**

- Pour faire acte de candidature, il est nécessaire d'être membre de la SEC et à jour de ses cotisations depuis 2 ans. Ledit acte sera accompagné d'une brève déclaration d'intention.
- L'appel à candidature se fera fin août par envoi postal ou par mail. Les candidats devront se déclarer sous 3 semaines.
- Les adhérents ne pouvant assister à l'A.G. auront la possibilité de voter par correspondance.

► Agnès Spiquel annonce la mise en sommeil des Rencontres Méditerranéennes.

► Après son adoption par le prochain CA, le compte-rendu complet sera disponible sur simple demande à la secrétaire.

La séance est levée à 13 heures 20.

Marie-Thérèse BLONDEAU, secrétaire.

\* \* \* \*

#### **Des nouvelles du site... [www.etudes-camusiennes.fr](http://www.etudes-camusiennes.fr)**

Il s'enrichit régulièrement d'informations sur les prochaines manifestations.

Ses rubriques sont régulièrement mises à jour et complétées.

Ainsi sous le titre « Liste des œuvres », on peut trouver actuellement les présentations suivantes :

- *Noces* par Zedjiga ABDELKRIM
- *L'Étranger* par André ABBOU
- *Caligula* par Sophie BASTIEN
- *La Peste* par Marie-Thérèse BLONDEAU
- *L'Été* par Pierre-Louis REY
- *La Chute* par Pierre-Louis REY
- *L'Exil et le Royaume* par Pierre MASSON
- *Actuelles III, chroniques algériennes* par Agnès SPIQUEL
- *Le Premier Homme* par Agnès SPIQUEL

\* \* \* \*



Et profitons-en pour saluer **la création d'un site internet ami** : celui que Marcelle Mahasela, responsable du Centre Albert Camus, a mis en place à partir du portail de la cité du livre d'Aix-en-Provence <http://www.citedulivre-aix.com/Typo3/fileadmin/documents/Expositions/centrecamus/index.htm>

On peut y découvrir avec plaisir les rubriques suivantes :

- agenda* : qui rappelle l'exposition en cours jusqu'au 2 octobre sur « Albert Camus, réflexions sur la peinture de Picasso à Giotto », cf. ci-dessous la contribution de Marcelle Mahasela (la mise en ligne des travaux et des notices des élèves qui ont illustré l'exposition sera bientôt disponible),
- *accès* : quelques indications pratiques pour se rendre au Centre Albert Camus,
- *consultation* et *collections* : qui contiennent une description synthétique de ce qu'on peut trouver au Centre Albert Camus,
- *historique* : qui rappelle qu'il y aura dix ans l'an prochain naissait le Centre Albert Camus et les objectifs de ce centre,
- *biographie*,
- *rétrospectives*, qui retrace les différentes manifestations et expositions organisées par le Centre Albert Camus depuis sa création. On peut y retrouver notamment en ligne : l'exposition « Une œuvre des reliures » présentée en septembre 2008 et la table ronde de janvier 2009, « Albert Camus, une nouvelle Pléiade ».

\* \* \* \*

### Camus à Copenhague

Professeur de littérature française à l'Université de Copenhague, Hans-Peter LUND vient de prendre sa retraite. Pour saluer ce grand enseignant chercheur, qui est aussi un traducteur émérite, ses collègues ont organisé une manifestation avec le soutien de l'ambassade de France au Danemark et du Centre culturel français de Copenhague.

Spécialiste de Chateaubriand, Hans-Peter Lund l'est aussi de Camus, dont il a entre autres traduit en danois les *Carnets* et *le Premier Homme*. Il a souhaité que cette manifestation soit placée sous le signe de Camus ; c'est ainsi qu'Agnès Spiquel a été invitée, le 16 septembre 2009, à donner une conférence, « Parler, publier, écrire pendant la guerre d'Algérie ? Camus entre 1954 et 1959 », à un public d'enseignants et d'étudiants de l'Université de Copenhague. La conférence a été suivie d'un dialogue entre Hans-Peter Lund et Agnès Spiquel, et d'une réception très chaleureuse.

Hans-Peter Lund est membre de la SEC ; il a collaboré à plusieurs reprises au Bulletin. Nous lui souhaitons une retraite heureuse et studieuse – où il puisse longtemps poursuivre ses recherches et ses traductions.

AS

## Prochaines manifestations camusiennes

**CAFÉ PROCOPE, 10 octobre 2009 :**

**« *La Peste en appel* »**

Publié en juin 1947, le livre connaît un succès populaire, consacré par un prix. Mais l'accueil de la critique est, pour le moins, réservé. Ce n'est pas à son avantage que Camus reçoit le surnom de « saint laïque ». On ne lui pardonne ni le choix d'une « morale Croix Rouge », ni celui d'une chronique si distancée qu'elle en devient transcendante.

Vous êtes invités, le 10 octobre (16 heures-18 heures), à instruire un procès « en appel », avec l'aide de **Paul Viallaneix**, témoin en 1947 sur le terrain, et de **Marie-Thérèse Blondeau**, qui vient de présenter *La Peste* dans les *Œuvres Complètes* de La Pléiade, après avoir déchiffré et étudié les manuscrits, particulièrement complexes.

Ne faudrait-il pas, en 2009, relire autrement *La Peste* et, si possible, mieux ? Par temps de « pandémie » imminente, nul exercice plus opportun !

Paul Viallaneix et Marie-Thérèse Blondeau

\* \* \* \*

**La caravane catalane en Algérie. Hommage à Albert Camus du 2 au 13 octobre**

Créée par l'association « France Algérie Pays Catalan », la caravane catalane, qui veut jeter un pont culturel entre les deux rives de la Méditerranée, organise un périple Alger – Tipaza – Sidi-Bel-Abbès.

À Tipaza, des textes de Camus seront lus par des étudiantes algériennes.

\* \* \* \*

***Albert Camus, dans le texte***

**1960-2010 : cinquantenaire de sa disparition**

**Centre Georges Pompidou à PARIS (petite salle, niveau-1)**

**samedi 30 janvier 2010, de 14 h à 19h \***

Au moment de la commémoration du cinquantième anniversaire de sa mort, la résonance de Camus chez nos contemporains semble intacte voire même accrue. A travers le choix d'inviter des personnalités du monde culturel (Charles Juliet, Laurence Tardieu, Charles Berling, Yasmina Khadra, David Camus, Diasthème, Raphaël Enthoven...) il s'agit de mettre en évidence comment Camus touche et inspire aujourd'hui ceux qui prolongent les différents rôles qu'il a su tenir ; homme de théâtre, journaliste, philosophe et surtout artiste ainsi qu'il aimait à se définir. Concrètement, chacun des invités lira puis commentera un texte de son choix. Nous veillerons à la diversité des registres afin que l'image la plus représentative de l'œuvre soit offerte au public. L'ambition de cet événement est de proposer une approche de Camus au plus près, par les textes et par l'écrit.

Organisation: Francine Figuière, Commissaire à La Bibliothèque Publique d'Information et Anne Prouteau pour la S.E.C.

\* Horaires et programme définitif seront disponibles prochainement sur le site de la S.E.C.

## Colloques prévus :

- Du 5 au 7 mars 2010 aura lieu à l'Académie de l'Église protestante à Meißen (Saxe) un colloque qui s'adressera à un large public pour présenter Camus par des conférences, la lecture d'un texte et la projection d'un film. Le titre provisoire du colloque est : *Inquiétudes et promesses dans l'œuvre de Camus*.  
Les conférenciers sont : Heinz-Robert Schlette, Maurice Weyembergh, Lou Marin, Knut Wenzel, Brigitte Sändig.
- La Faculté de Philosophie de l'Institut Catholique de Paris, le Laboratoire d'anthropologie philosophique et de philosophie pratique de la Faculté, en partenariat avec la Société des Études camusiennes organisent du 15 au 17 mars 2010 un colloque international sur  
"Camus, la philosophie et le christianisme".  
Le programme du colloque figura sur les sites internet de l'Institut Catholique de Paris et de la Société des Études camusiennes.  
Le comité d'organisation du colloque est composé de Guy Basset, Arnaud Corbic, Hubert Faës (Institut Catholique de Paris Faculté de Philosophie; Laboratoire d'anthropologie philosophique et philosophie pratique), Lissa Lincoln (Université américaine de Paris), Hadi Rizk (Laboratoire d'anthropologie philosophique et philosophie pratique), H.R. Schlette, Maurice Weyembergh.
- Les 23-24-25 août 2010, Inès Cassagne, professeur de littérature française, organise à l'Academia Nacional de Ciencias de Buenos Aires un colloque international : *Albert Camus : une vision et une pensée en évolution*.  
Elle le met sous le signe de la phrase de Camus : "Je réclame le droit à évoluer".
- Les 4 et 5 novembre 2010, aura lieu à Angers, à l'UCO (Université Catholique de l'Ouest), un colloque sur les *Carnets* de Camus (définition générique, styles, fonctionnement par rapport à l'œuvre, écriture de soi, ...). Un appel spécifique à communication sera lancé. Organisation : Anne Prouteau et Agnès Spiquel.
- L'Université Dokkyo (Japon), dans le cadre de ses « Rencontres internationales » annuelles, organisera en automne 2010 un week-end autour du thème « Albert Camus : le sens du présent ». Communications, tables rondes, exposition et une soirée « Albert Camus » offriront, aux spécialistes et à tous les passionnés de l'œuvre de l'écrivain, un cadre pour des échanges que nous espérons les plus fructueux possibles. Un service de traduction simultanée est prévu. Pour toute demande d'information, s'adresser à Philippe Vanney ([pvanney@dokkyo.ac.jp](mailto:pvanney@dokkyo.ac.jp)) ou Harutoshi Inada ([inada@momo1.u-shizuoka-ken.ac.jp](mailto:inada@momo1.u-shizuoka-ken.ac.jp)), membres de la Société des études camusiennes.

\* \* \* \*

- José Lenzini va donner une série de conférences en novembre dans les CCF (Centre Culturel Français) en Algérie : le 15 novembre à Constantine, le 17 à Alger, le 19 à Oran, le 22 à Tlemcen. IL interviendra aussi dans les universités de Bejaia et de Tizi-Ouzou.
- à Orléans, salle Albert Camus, le mercredi janvier 2010, 19 h, « **Albert Camus face aux enjeux du monde contemporain** » par Guy Basset (entrée libre).

\* \* \* \*

[Merci à tous ceux, et plus particulièrement aux intervenants, qui auraient connaissance, dans leur pays ou dans leur région, de manifestations camusiennes prévues ou même passées, d'en avertir la présidente de la Société et/ou le directeur du Bulletin, de manière à ce que les membres de la Société puissent en être informés par le Bulletin ou par le site internet.]

## Échos des manifestations passées

### Colloque « Camus à la scène »

**7 et 8 mai 2009, Collège Militaire Royal du Canada , Kingston (Ontario)**

Les vaguelettes du lac Ontario viennent déferler doucement au pied des belles façades en pierre taillée du Collège Royal Militaire du Canada. Le drapeau canadien s'inspire de celui du Collège, mais c'est sans aucune raideur ni faste que l'établissement, en la personne du Dr Sokolski, doyen de la Faculté des arts, accueille sympathiquement les camusiens. Le bureau du chef d'état-major voisine avec la salle de conférence, et à chaque pause les intervenants croisent de jeunes militaires : certains de ceux-ci assurent gentiment le service technique, l'éclairage, le son, etc.

On prend les repas dans le mess des officiers et cadres, et la visite guidée nous permet de pénétrer dans d'autres coins de cet établissement prestigieux, et de mieux connaître le rôle historique qu'il joue depuis sa création en 1874. En plus d'une instruction complète dans toutes les branches de la tactique militaire, et dans les disciplines qui sont directement reliées à la profession militaire, le Collège confère des diplômes en arts, en sciences et en génie.

Le colloque « Camus à scène », organisé avec énergie et beaucoup de flair par nos amis Sophie Bastien, Mark Orme et Geraldine Montgomery, se déroule dans une ambiance amicale où les communications embrassent non seulement toute l'œuvre camusienne mais la gamme des défis pratiques et techniques que comporte le phénomène théâtral.

La conférence plénière de Raymond Gay-Crosier évoque « Les œuvres théâtrales dans la nouvelle Pléiade ». Dans un premier temps, à l'aide de quelques éléments clefs tirés des *Carnets*, y compris l'évocation d'une troupe théâtrale devant figurer dans *La Mort heureuse*, le conférencier analyse la vocation théâtrale du jeune Camus. Puis la carrière théâtrale de Camus est retracée, telle qu'elle a été présentée dans l'édition de la Pléiade, à commencer par les textes souvent fragmentaires retrouvés dans les archives, reflets de la période expérimentale et formatrice de la jeunesse ; ensuite un tableau chronologique des pièces jouées ou programmées par le Théâtre du Travail et le Théâtre de l'Équipe ainsi que des pièces et adaptations de Camus permet à l'auditoire de s'orienter dans ce dossier très riche.

Pierre Louis-Rey (« Philosophie de l'absurde, théâtre de l'absurde ? ») s'interroge sur ce paradoxe : autour des années 1950, Camus demeure une des figures majeures de la pensée de l'absurde alors qu'il a déjà engagé son œuvre dans le cycle de la révolte. Pourtant, et bien que Camus affirme plus tard qu'il faut « en finir avec la dérision », l'ironie camusienne, indissociable de son sentiment de l'absurde, crée dans ses pièces, notamment *Caligula* et *Le Malentendu*, des éléments qui signalent une certaine parenté avec les écrits de Ionesco – à condition d'éviter des rapprochements trop simplistes, comme le cadavre dans *Le Malentendu* et *Comment s'en débarrasser* – et de Beckett, dont Winnie dans *Oh les beaux jours !* n'est pas sans rappeler certaines femmes dans les pièces de Camus.

La communication de Lydie Parisse (« *Le Malentendu*, du texte à la scène »), empêchée d'assister au colloque, est lue par Pierre-Jean Peters, qui a collaboré avec elle sur *Le Malentendu* pour un spectacle réalisé en mars 2009 au Théâtre Pierre Tabard-Lakanal à Montpellier. Grâce à des photographies du décor et des comédiens, l'auditoire peut apprécier le choix fait par les metteurs en scène de démultiplier l'appareillage des voix, du son, de l'image, de dissocier acteur/ personnage/ figure, de jouer des scènes en doublets simultanés, enfin d'avoir recours à la miniaturisation du décor et des figures. Par ailleurs cette mise en scène fait ressortir la puissance du hors-scène, avec la présence en coulisse du vieillard, et en définitive on se retrouve devant une machine qui broie les personnages.

Marie-Gabrielle Nancy de Gromard (« Les didascalies dans *Caligula* ou la représentation d'un théâtre de la

cruauté ») établit une distinction entre le dramaturge et l'énonciateur des didascalies dans *Caligula* pour y déceler les caractéristiques d'un théâtre de la cruauté. Il est possible de montrer que *Caligula* change de place avec le didascale, de sorte que, le pouvoir absolu de l'empereur mettant en scène la violence qu'il exerce sur les corps, les nombreuses didascalies de la pièce jouent le rôle de matrices de représentativité en donnant à voir un spectacle cruel, précisément orchestré par le dramaturge. Si certaines didascalies problématiques (le miroir qui se casse) n'ont pas vocation à être directement transposées sur la scène, le spectacle de la violence proche de la cruauté du théâtre sénéquan et élisabéthain inscrit la pièce dans le sillage de Nietzsche et d'Artaud.

Paul Corey (« Camus's Tragic Renaissance : Success and Failure ») reconnaît que le théâtre de Camus n'a eu que des succès relatifs, mais il y voit surtout un effort pour combattre le nihilisme en créant un nouveau modèle de la tragédie. Dans *Caligula* et *L'État de siège*, Camus s'efforce de résister au mélodrame, véhicule du totalitarisme, en cherchant à mettre en place un équilibre entre des forces « également légitimes, également armées en raison ». L'empereur incarne un libertinage sans joie, alors que Nada, instrument de l'oppression bureaucratique dépeinte dans *L'État de siège*, figure la banalité du mal. En définitive, le sentiment tragique dans *Les Justes* relève d'une tension à l'intérieur des caractères, plutôt que de la situation. Jason Herbeck (« Prise de conscience et mise en scène dans *L'État de siège* : anatomie d'un échec ») considère également *L'État de siège*, pour éclairer l'échec de la pièce à la lumière des idées révolutionnaires qui s'y expriment ainsi que de la pensée de Camus qui l'informe. À travers le paradoxe d'une prise de conscience solidaire qui est pourtant censée se réaliser à titre solitaire, Diego s'affirme comme le premier personnage à être contraint de choisir entre la vie et la mort. Bien que prenant en compte le problème du meurtre justifié, la révolte de Diego bascule dans l'abstraction au cours de la confrontation avec le personnage de La Mort. Camus réalise ce mouvement avec plus d'efficacité dans *Les Justes*, où Kaliayev ne meurt pas sur scène.

Après le déjeuner pris au soleil sur l'herbe d'une terrasse devant les miroitements de l'eau du lac....

Geraldine Montgomery (« L'Amour ou la justice ? Voix de la révolte dans dans *L'État de siège* et *Les Justes* ») étudie la confrontation entre l'amour et la justice dans *L'État de siège* et *Les Justes*. La révolte des deux pièces du cycle de l'absurde ayant abouti soit au meurtre soit au suicide, l'exigence de l'amour, avec la revendication de la justice qui lui est souvent hostile, trouve dans les personnages féminins – Victoria et le chœur des femmes dans *L'État de siège*, Dora dans *Les Justes* – son expression la plus ample. Diego avoue qu'il s'est « desséché dans ce combat » contre l'injustice et reconnaît que le monde a besoin de femmes comme Victoria ; Dora, avec plus d'expérience politique, apprend de Kaliayev l'importance du bonheur, et vit avec lui le déchirement de celui qui tue et meurt « pour donner une chance à la vie ».

Vincent Siano (« Comment mettre en scène "le théâtre des idées" de Camus dans une démarche d'éducation populaire avec des jeunes ? ») propose une réponse à sa question en partant de sa propre expérience comme fondateur et animateur du Théâtre Rural d'Animation Culturelle (TRAC) de Beaumes-de-Venise. S'inspirant du Théâtre du Travail et du Théâtre de l'Équipe, cette entreprise se propose de mettre en scène, avec des équipes de jeunes, l'ensemble de l'œuvre théâtrale de Camus. Le but sera d'explorer le rapport entre la pensée camusienne et l'interprétation du monde d'aujourd'hui et d'autre part, de chercher une nouvelle esthétique, notamment par le moyen d'une choralité contemporaine, dans une perspective de transformation et de justice sociales.

David Walker (« Albert Camus : la formation d'un homme de théâtre ») attire l'attention sur les aînés auprès de qui l'autodidacte venu d'Alger, ce « Sahara théâtral », a pu poursuivre un apprentissage lui permettant d'aborder la scène parisienne. Camus a cherché à s'instruire en examinant comment d'autres avaient abordé les problèmes techniques de la scène et en étudiant systématiquement des modèles – Copeau d'abord, puis Herrand, Oettly, Hébertot – qui allaient l'aider à formuler l'esthétique qui caractérise sa propre production scénique. Et pourtant, arrivé au moment capital que représente pour lui l'adaptation des *Possédés*, il reste conscient de ce qu'il lui reste à apprendre : « Je n'en suis encore qu'à mon baccalauréat théâtral ... Shakespeare, c'est l'agrégation ».

Benoît Barut (« Albert Camus : un écrivain scénique ? ») se demande ce qui fait l'originalité du théâtre de Camus étant donné que la didascalie camusienne rechigne à se faire littéraire et obéit aux conventions

langagières et typographiques issues du dispositif dramatico-éditorial d'antan. A l'encontre de Genet ou de Beckett, il ne s'agit pas chez Camus d'une « didascalie de combat ». Une étude précise de cette écriture fait ressortir la vie intensément scénique des objets – étant donné le nombre très restreint des accessoires en général – et la place de choix accordée aux bruitages. A terme, l'inscription du praticien (héritier de Copeau, comédien, directeur d'acteurs...) se fait *en creux* dans le texte de régie camusien.

Anne Prouteau (« Camus et l'expérience du festival d'Angers (1953 et 1957) ») montre que le festival d'Anjou a sans conteste joué un rôle non négligeable dans le déploiement des divers talents d'un Camus qui connaît le théâtre dans tous ses emplois. En 1953 il met en scène après les avoir adaptés *La Dévotion à la croix* de Calderon et *Les Esprits* de Larivey ; en 1957 il réitère l'expérience avec *Le Chevalier d'Olmedo* de Lope de Vega et son *Caligula*. Ce faisant il perfectionne un dialogue de théâtre « qui peut être dit » et en vient à mieux apprécier la particularité d'une scène en plein air. On comprend en même temps que Camus a pu se sentir sur les traces de Copeau pour qui aussi il existait un théâtre ailleurs qu'à Paris.

Au cours de la soirée du 7 mai, nous avons pu assister à une représentation de *L'Étranger*, adapté et mis en scène par Avner Perez et interprété inoubliablement par Pierre-Jean Peters. Ce spectacle remarquable nous a tenus en haleine du début jusqu'à la fin.

La deuxième journée du colloque s'est ouverte avec la conférence plénière d'Agnès Spiquel, « Le théâtre au cœur ». « Miroir de concentration » et « centre vibratoire » de l'œuvre camusienne, le théâtre donne accès à ce qui est essentiel chez lui. Alors que l'écriture romanesque réussit d'emblée, l'écriture scénique se cherche d'abord, notamment par l'adaptation de romans tels que *Le Temps du mépris* où Camus apprend l'art du découpage. Chez Faulkner il apprend à distinguer la durée romanesque de la durée théâtrale ; à l'aide de Dostoïevski, il crée des personnages dramatiques. Il s'exerce au mimodrame... mais surtout il apprend, que si le roman isole l'auteur, écrire une pièce met en contact. Et, alors que *Le Premier homme* devait être le premier véritable roman de Camus, son écriture coïncidait avec le début d'une carrière d'expertise dans le théâtre.

Albert James Arnold (« Autour de la première mondiale du *Caligula* de 1941 ») : dans une mise en scène de Maurizio Scaparro à Rome, en 1983, d'après un texte établi à cette fin par A. J. Arnold – incorporant des modifications apportés par Camus au tapuscrit – et traduit en italien par Franco Cuomo, les spectateurs ont pu apprécier combien ce texte scénique, étranger à toute préoccupation socio-politique, différait de l'édition critique que Arnold avait offerte aux Cahiers Albert Camus en 1984. Plusieurs images photographiques témoignent de la réalisation et du décor, signé Roberto Francia. Enfin, des citations de nombreux comptes rendus dans la presse italienne donnent un aperçu de la réaction à ce spectacle.

Greg Doran (« Enjoy the silence : Staging Interiority in *The Outsider* ») présente une adaptation en anglais de *L'Étranger* signée par Thomas Morgan Jones en novembre 2007, qu'il a lui-même montée dans le cadre du programme d'études théâtrales à l'université de Prince Edward Island. Il décrit en détail le décor et le caractère de la salle. Grâce à un enregistrement vidéo, il montre comment ce spectacle a tenté de communiquer l'intériorité de Meursault en exploitant les silences, un bruitage très particulier et des extraits de musique. Il s'agissait de réduire autant que possible la distance psychique entre le comédien et les spectateurs, pour réaliser un engagement tant émotionnel qu'intellectuel.

Sophie Bastien (« Adaptation théâtrale de *La Peste* au Québec ») évoque des représentations au Canada français de *Caligula*, en 1993, et des *Justes* pendant l'hiver 2008. Mais elle signale surtout l'importance de deux adaptations théâtrales de *La Peste* au Québec : en 2005 à Ottawa et à Montréal en 2008. Elle examine les problèmes inhérents à l'adaptation scénique d'un texte romanesque, et fait ressortir comment, au Québec, les comédiens ont joué de multiples personnages en partageant entre eux les paroles du narrateur. En plus de l'emploi d'un chœur, la narration a notamment été théâtralisée à l'aide de magnétophones. Le personnage de Paneloux, dans un portrait moins généreux que l'originel, avait été rattaché à l'histoire du peuple québécois ; la mort du fils d'Othon a eu lieu devant une projection des horreurs du XX<sup>e</sup> siècle ; Rieux devenait un médecin luttant contre le SIDA.

Eugène Kouchkine (« Théâtre de Camus en Russie, fidélité et originalité d'un transfert culturel ») parle des fortunes du théâtre de Camus en Russie où, à partir des années 1980, on voit des représentations de *Caligula*, des *Justes*, de *Requiem pour une nonne* et des *Possédés*. On est conscient des rapports étroits que Camus entretenait avec la littérature russe, et de ses connaissances des réalisations théâtrales de Stanislavski et de Némirovitch-Dantchenko. A Saint Petersburg en 1998 et à Moscou en 1999, *Caligula* a connu une mise en scène mettant l'accent sur l'inspiration juvénile du personnage, alors que pour *Les Justes* en 1998 le contexte socioculturel actualise le « message » camusien : le titre de la pièce est mis entre guillemets, et il faut se rappeler que de nos jours la duchesse est l'objet d'une vénération profonde. Par ailleurs la mise en scène répond aux horizons d'attente du public en « russifiant » le dialogue, les gestes et le décor d'une manière qui frise la vulgarité.

Renata Jakubczuk (« Fortune scénique de Camus en Pologne ») part de l'analyse des carrières de ses pièces. Ainsi *Caligula* a été joué dix-neuf fois entre 1957 et 2003, notamment à Lublin, en 2003, où le spectacle a été suivi d'un débat qui a fait ressortir la lecture très personnelle du metteur en scène. *L'État de siège* a été monté à Krakow en 1958 ; on a vu *Les Justes* à Wrocław en 1986. Une adaptation de *La Peste* a été jouée en 1982, et *La Chute* a été mise en scène en 1968, 1970, 1992 et 1993. A partir de ces données de base il sera possible d'effectuer une étude très riche sur la réception de Camus.

Mark Orme (« Staging Camus in the United Kingdom : toujours à l'affiche ? ») s'est donné pour objet de répertorier quelques-uns des spectacles marquants au Royaume Uni, pour montrer que Camus reste actuel outre-Manche. En 2001 au Gate Theatre à Londres, *Les Justes* a été joué dans une mise en scène de Erica Whyman visant à contrer les accusations d'abstraction en soulignant l'intensité des émotions subies par les personnages. Malgré l'actualité du sujet, le spectacle a reçu un accueil plutôt mitigé. Après des représentations en 1996 à Edinbourg, *Caligula* a été mis en scène en 2003 par Michael Grandage au Donmar Warehouse, à Londres. La critique a salué la pièce très chaleureusement, surtout la traduction de David Greig et le jeu de Michael Sheen dans le rôle de l'empereur.

On ne peut que regretter l'absence de Brahim Ouardi, empêché d'assister au colloque ; il devait présenter une communication sur « La représentation et sa lecture : le cas de "Les Justes" d'Albert Camus ».

La dernière séance du colloque a été consacrée à une Table Ronde avec des praticiens de théâtre – des gens de théâtre pleins de passion, de conviction, de bon sens. Et d'amabilité. Y figuraient :

Claire FAUBERT, professeure au Département de théâtre de l'Université d'Ottawa, où elle enseigne l'interprétation et l'histoire du théâtre et met en scène bon nombre de spectacles, dont *La Peste* avec vingt-cinq de ses étudiants ; de 1990 à 1997, elle a assuré la direction artistique du Théâtre du Trillium à Ottawa.

André MELANON, réalisateur de plusieurs films pour la jeunesse ainsi que de films pour la télévision, et de séries télévisuelles issues de romans ; il a adapté pour le cinéma la pièce *Albertine en cinq temps* de Michel Tremblay et le roman *La Promesse de l'aube* de Romain Gary, qu'il a aussi adapté pour la scène ; en 2008, il a mis en scène *Les Justes* d'Albert Camus au théâtre montréalais Denise-Pelletier.

Simon RICE, co-director du Praxis Theatre à Toronto, où il est comédien et où il a mis en scène une adaptation en anglais de *L'Étranger*.

Pierre-Jean PETERS, qui a cheminé d'un directeur d'acteurs et metteur en scène à l'autre, aussi bien en France qu'au Québec ; il multiplie les expériences professionnelles avec notamment, au théâtre, Henri Bonnias (*Le 9 Thermidor ou la mort de Robespierre*), Ionesco (*Jeu de massacre*), Shakespeare (*Henri VI*), Ghelderode (*Don Juan*), Feydeau (*L'Homme de paille*) ; il a aussi travaillé en radio-théâtre et comme lecteur de nouvelles (à Radio-Canada) ; il vit actuellement à Montpellier où il joue *L'Étranger* (ms Avner Perez) et *Le Malentendu* (ms Lydie Parisse et Yves Gourmielon) de Camus.

Vincent SIANO : l'action théâtrale, principalement en milieu rural, entreprise depuis 1969, l'amène à fonder le TRAC en 1979, à parcourir les villages et le monde comme comédien, formateur et metteur en scène et à construire « un vrai théâtre à la campagne ». Recruté en 1981 par la direction départementale de la jeunesse et des sports du Vaucluse, il y exerce depuis la profession de conseiller d'éducation populaire.

Greg DORAN, coordinateur des Études Théâtrales à l'Université de Prince Edward Island ; il s'intéresse surtout à la production théâtrale et à la mise en scène, ainsi qu'à l'écriture et à la littérature canadienne ; il a mis en scène une adaptation en anglais de *L'Étranger*, due à Thomas Morgan Jones, et *Le chevalier au pylon flamboyant*, par Francis Beaumont.

On a débattu de nombreuses questions, par exemple :  
Camus dramaturge moraliste?  
Camus dramaturge pour les jeunes?  
Doit-on toujours respecter les didascalies?  
Pourquoi voit-on tant d'adaptations de romans?  
Des espaces théâtraux  
Décor et/ou scénographie  
Quelle est, en général, la valeur des adaptations?  
Jusqu'à quel point a-t-on le droit d'ajouter, d'inventer (et par quels moyens) le dialogue ?

David WALKERS

\* \* \* \* \*

## ***DEUXIÈME CAFÉ LITTÉRAIRE***

*C'est sous l'impulsion de Pierre Lévi-Valensi que nos Cafés littéraires se sont mis en place.  
La deuxième édition a réuni des passionnés d'Albert Camus, le samedi 6 juin 2009.*

*Dans l'une des belles salles du Procope, des amateurs de littérature, pas forcément spécialistes de Camus, et des adhérents de la SEC, sont venus écouter Paul-F. Smets, orateur et animateur de cette nouvelle initiative.*

*Après avoir accueilli le public, Agnès Spiquel se réjouit du succès rencontré par le premier Café animé par Zakia Abdelkrim, et annonce qu'un troisième est d'ores et déjà prévu cet automne.*

***Voici la synthèse que Paul-F.Smets a accepté de nous envoyer. Elle est suivie par le résumé des échanges de vues préparé par Brigitte Crépin et Marie-Thérèse Blondeau.***

### **ALBERT CAMUS, UN GRAND JOURNALISTE PROFESSIONNEL**

Nous sommes, citoyens et citoyennes, dans un des plus anciens cafés-restaurants de Paris. Il fut ouvert en 1686. Voltaire y vint souvent ; Diderot et d'Alembert aussi : ils y auraient conçu le principe de l'Encyclopédie. Mais encore Condorcet, La Harpe, Rousseau, Marat, le Club des Cordeliers. Benjamin Franklin y aurait rédigé un chapitre de la Constitution des Etats-Unis. D'autres encore avaient leurs habitudes en ces lieux ou y fixaient leurs rendez-vous : Regnard, Marivaux, Crébillon, La Fontaine.

Beaumarchais vint même se réfugier au Procope en attendant de savoir comment *Le Mariage de Figaro* serait reçu à l'Odéon. Plus tard, vinrent George Sand et Musset. Comme Balzac, Gautier, Verlaine, Daudet, Oscar Wilde.

Les existentialistes boudèrent le Procope. Mais la SEC en fit le siège de son café littéraire quand Pierre Lévi-Valensi prit l'initiative d'organiser sa première édition. On y revient aujourd'hui, et c'est justice étant donné le sujet choisi, puisque M. Coquille, rédacteur au *Monde*, « fréquentait » la rue de l'Ancienne Comédie.

En filigrane, autour de nous, la Révolution, la Déclaration des Droits de l'Homme, le romantisme, le spectacle, le journalisme, accompagnent le souvenir du Sicilien Francesco Procopio dei Cotelli, le créateur des lieux.

« **Un grand journaliste professionnel** » : ce titre est emprunté à Roger Grenier, dans *Soleil et Ombre*, sa biographie intellectuelle.

Albert Camus, aux yeux duquel « le journalisme n'a pas été une activité mineure » (André Abbou), a vécu trois expériences journalistiques majeures : *Alger-Républicain* (et son successeur éphémère *Le Soir républicain*), *Combat* et *L'Express*.



### ***Alger-Républicain (octobre 1938 – octobre 1939) et Le Soir républicain (octobre 1939-janvier 1940)***

Les travaux d'André Abbou et de Jacqueline Lévi-Valensi dans les *Cahiers 3*, dans la *Revue des Lettres modernes* et dans la « nouvelle » Pléiade étudient les 68 articles qu'il y rédigea, sans oublier les 20 articles de critique littéraire sous la rubrique du « Salon de lecture ». Ici, comme ce sera le cas également à *Combat*, plus tard, Camus, au marbre et au charbon, relit les épreuves, collabore à la mise en pages, rédige des textes sans les signer, comme un « parfait camarade », auquel les *Amis du Livre*, après des combats vécus, rendront hommage.

Les textes de Camus s'organisent autour de quelques thèmes essentiels : la défense des intérêts de ceux dont la vie quotidienne souffre des agissements et des décisions du « regrettable maire d'Alger » ; la lutte pour l'émancipation politique et sociale des indigènes algériens (*Misère de la Kabylie*) ; la dénonciation de la politique arbitraire et autoritaire du gouvernement Daladier ; la défense de l'Espagne républicaine (« ma seconde patrie ») ; des plaidoyers pour une « vraie paix » et pour la liberté bafouées par le « règne des bêtes » ; le combat pour le droit et la justice – Camus se révèle un extraordinaire chroniqueur judiciaire - ; le combat pour la liberté d'opinion.

Camus, André Abbou le souligne, assure constamment une corrélation entre le devoir d'informer et l'éducation intellectuelle et morale du public.

En 1939, il allie la précision de l'enquête et la probité de l'information avec la sobriété des mots et la propriété du style. Morvan Lebesque lui rend hommage en 1977 : « il ne s'embarrasse pas d'une écriture particulière et ne fait aucune différence entre la presse et le livre : sa prose, naturellement noble, ne perd aucune précision à refuser le sensationnel journalistique et l'effet *coup de poing*... Camus écrit pour être compris, sans obscurités ni complaisance ».

### ***Combat clandestin (mars-juillet 1944) et Combat (août 1944-juin 1947)***

Cette « aventure d'un intellectuel collectif », dit Jeanyves Guérin au Colloque de Nanterre, montre une parenté très grande avec l'expérience antérieure et un approfondissement des idées-force qu'elle annonçait. Six articles sûrs dans l'édition clandestine, 133 éditoriaux et 16 articles dans l'édition ultérieure.

Les travaux impressionnants de Jacqueline Lévi-Valensi et de Philippe Vanney ont démontré la vérité d'une telle affirmation, au fil d'un nouvel engagement camusien de journaliste « honorable » parce qu'il n'accomplit pas ce métier « avec les lâchetés, les combinaisons néfastes de Marcel Déat ».

On trouve ici des plaidoyers pour une presse indépendante et pour le « journalisme critique » ; la recherche des voies et moyens d'une rénovation du socialisme et de l'avènement d'une démocratie internationale ; la description du sort tragique de son Algérie natale ; la revendication de la liberté pour l'Espagne, et la position de Camus vis-à-vis de l'épuration.

Sans tomber dans le moralisme, « en face des forces désordonnées de l'histoire », il veut s'adresser à l'esprit critique du lecteur et non à son « esprit de facilité ». Les articles sur les « événements de Sétif » en mai-juin 1945 et *Ni victimes ni bourreaux* du 19 au novembre 1948 sont les modèles d'un genre où le journaliste réussit « à ne jamais séparer la justice de la justesse », pour reprendre la belle expression de Paul Viallaneix au Colloque de Bruxelles en 1985.

Raymond Aron ne s'est pas trompé pas en rendant hommage à Camus : « dès 1948, l'éditorial de prise de position a été illustré par Camus qui a été (...) non seulement l'éditorialiste doté du plus grand talent, mais probablement le seul qui ait été capable d'examiner dans un article quotidien des positions de valeur fondamentale, sans être grandiloquent. Trouver un style pour rappeler les valeurs au milieu de la bataille politique quotidienne exige beaucoup de talent et du plus rare ».

### ***L'Express (mai 1955-février 1956)***

Si l'essentiel des 34 éditoriaux publiés dans *L'Express*, de mai 1955 à février 1956, - si on excepte un texte isolé plus tardif « Fidélité à l'Espagne » (24 août) - est consacré à la guerre d'Algérie, on n'en retrouve pas moins les fils rouges de la démarche intellectuelle, de la philosophie politique et de la sensibilité humaniste de Camus, rencontrés dans les expériences journalistiques antérieures.

Il s'explique sur le métier d'homme, sur la guerre des gauches et les rapports entre l'intellectuel et la

politique, sur la situation de l'artiste dans la société. Il renvoie dos à dos la société bourgeoise et révolutionnaire. Il refuse les silences commodes et se plaint des écarts commis au détriment du fonctionnement correct du régime parlementaire et des mécanismes électoraux, rejetant la « république des sourds » et le « gouvernement des paralytiques ».

Camus revient aussi sur la fin des idéologies déjà évoquée en 1945, dénonce le vote favorable de la France à l'admission de l'Espagne franquiste au sein des Nations Unies, exprime sa tendresse pour le peuple espagnol et pour le peuple grec, et réclame la transformation de la condition ouvrière qui subit un « servage intolérable ». Il envoie enfin un salut lyrique à Mozart dont le génie est exemplaire.

Les textes consacrés à l'Algérie analysent les causes profondes du terrorisme et sa « dialectique irrésistible », expliquant que la répression « aveugle et imbécile » accélère la violence. Camus prône une table ronde assurant la libre confrontation de toutes les tendances et de toutes les parties. Il réclame inlassablement une *Trêve pour les civils innocents*, parce qu'il faut d'urgence mettre fin aux « noces sanglantes » du terrorisme et de la répression.

Le volume III de la nouvelle Pléiade avec les commentaires de Philippe Vanney, comme les *Cahiers Albert Camus 6*, que j'ai eu l'honneur de réaliser, publiés en 1987, dégagent abondamment les mérites d'une telle littérature immédiate, honnête, vigilante, sans abus de langage, dans l'indépendance, sans rien déshonorer.

« La profession de journaliste est une des plus belles que je connaisse, justement parce qu'elle vous force à vous juger vous-même », déclarait Camus à Jean Daniel, en août 1951, pour le dernier numéro de *Caliban*.

Choisissons un excellent mot de la fin pour celui qui ne voulait pas diriger la presse, mais le public, qui refusait la sensation et la délation, le « ricanement », la « gouaille », le « scandale », et qu'un régime policier et la vulgarité glaçaient :

**« Une société qui supporte d'être distraite par une presse déshonorée et par un millier d'amuseurs cyniques, décorés du nom d'artistes, court à l'esclavage malgré les protestations de ceux-là mêmes qui contribuent à sa dégradation ». »**

**Paul-F.SMETS**

## LES PARTICIPANTS ONT LA PAROLE

*Voici un résumé des interventions des participants auxquelles nous avons décidé de conserver leur spontanéité.*

**André Abbou** constate que Camus n'a pas, au début, la fibre particulièrement journalistique, le journalisme en Algérie, aux ordres du gouvernement général, ne le séduisant pas. En entrant à *Alger Républicain* aux côtés de Pascal Pia il découvre à la fois le rôle civique du journaliste et ce qu'est le journalisme à travers les défis qu'il se lance à lui-même, ce qui aura des conséquences sur le plan littéraire. En 1940, il ne se reconnaît pas dans le journalisme pratiqué à *Paris Soir*. Son engagement en 1943 dans la résistance viendra de ce qu'il va découvrir même s'il éprouve, comme journaliste, un sentiment. En 1944, il est propulsé vers des responsabilités qu'il va assumer avec ses qualités et les dérives consécutives à la sortie de la résistance. Mais il rompt bientôt avec Pia, refusant les compromissions. Il quitte *Combat*. Pour lui, l'art n'a rien à voir avec des pratiques mercantiles. En 1955, il revient au journalisme pour exorciser le spectre de Jonas. Le gouvernement d'Edgar Faure démissionne huit mois plus tard. Il quitte finalement *L'Express* et le journalisme en se référant à Mozart, refusant l'Histoire et privilégiant la pratique de l'art. Il n'aura de cesse de déclarer qu'on ne peut pas pratiquer le journalisme à la petite semaine. Son aventure journalistique couvre 22 ans.

**Agnès Spiquel** partage l'avis d'André Abbou : seul le livre permet de réfléchir et de ne pas rebondir sur des réflexions à chaud. Camus n'a cessé de donner des articles dans une multitude de journaux, y compris des feuilles libertaires. **Paul Smets** rappelle que les ouvriers du Livre ont consacré un fascicule à Camus à l'occasion de son décès.

Pour **Pierre Lévi-Valensi**, Camus a le sens et le goût de la justice. Ses idées sont très imprégnées par la

société dans laquelle il vit, en particulier la société algérienne dont les musulmans sont absents mais dans laquelle la culture espagnole joue un grand rôle. En Algérie, à cette époque, les Espagnols ne sont pas Français mais Algériens. Si son souci de justice le conduit à prendre fait et cause pour les Algériens, comme le montrent ses articles à *Alger Républicain* et à *Combat*, il ne parle cependant jamais d'indépendance pour le peuple algérien.

**Paul Viallaneix** situe son premier contact avec Camus à la Libération, en 1944, moment où il a lu *L'Etranger* publié pendant la guerre. Il a découvert chez cet écrivain tout ce qu'il avait pu comprendre en lisant le grec : la Méditerranée, en particulier, lui qui ne connaissait pas la mer, quelque chose de vivant. Et, en 1947, il s'est précipité en Algérie ! Son premier Camus fut celui de *Noces*. En même temps, c'était la Libération et les gens avaient à nouveau le droit de penser et de parler. Camus représentait alors une littérature et un journalisme qui cherchaient à être vrais, quelqu'un qui tentait de porter sa réflexion sur les événements *hic et nunc*. Pendant la guerre, tout était mensonge, la presse complètement fautive, mais *Radio Londres* mettait cette presse à l'écart de la réalité et Camus avait l'audace d'essayer de communiquer ce qu'il savait. Le journalisme pour Camus est contact avec l'événement. Il cherche à dire la vérité avec justesse sans rien y ajouter d'inutile. C'est du moins l'impression qu'a ressentie Paul Viallaneix en lisant les articles de *Combat* dès août-septembre 1944. Camus avait le souci de la justice et de la justesse. *Combat* était sous-titré « De la résistance à la révolution » et Camus se demandait que faire pour restaurer la France et surtout pour éviter que tout recommence. Il pensait qu'il fallait une révolution, que la France devait se mettre à l'abri de l'abandon de 1940 qui avait donné les pleins pouvoirs à Pétain. La France devait apprendre le visage de la démocratie. Il y avait là une chance qui n'a pas été saisie. Les Français ne se sont pas interrogés sur ce qui s'était passé : c'était là la révolution. L'exemple le plus remarquable du journalisme au sens où Camus l'entendait est ce qu'il a osé dire sur la bombe d'Hiroshima. Le problème de la justice est majeur pour Camus et on a manqué l'épuration. On n'est pas passé par une révolution politique.

**Pierre Lévi-Valensi** : Au moment de la Libération, dans les articles de *Combat* consacrés aux évolutions en Belgique, Camus voit la nécessité d'un changement. Il écrit ses premiers articles dans une période instable, la France n'a pas encore de gouvernement vraiment légitime et Camus pense que tout est encore possible.

**Pierre-Louis Rey** remarque que Camus parle peu du Général de Gaulle.

**Paul Viallaneix** : La réaction de Camus ressemble à celle de de Gaulle en 1940 : des gens se massacrent d'un côté et de l'autre pendant la guerre d'Algérie. On ne peut pas laisser passer de tels scandales. Camus n'a pas vécu 1940 de la même manière que les Français de Métropole et n'a pas perçu l'Appel du 18 juin comme eux. Il vivait les choses sur le mode de la tragédie, ce n'était pas un politicien.

**André Abbou** Camus perçoit de Gaulle comme un chef militaire, politique. Il se méfie de ces personnages « bicolores ». Il va attendre jusqu'en 1941 pour se rendre compte qu'il s'agit d'un destin de l'homme. A partir de 1942, Pia a joué un grand rôle au sein de la Résistance. Camus n'a pas encore envisagé de sauter le pas, ce qu'il fera 6 ou 9 mois plus tard. Camus a vécu la guerre des mouvements de Résistance au sein de *Combat*. En 1945, la scission entre communistes et gaullistes entraîne sa rupture avec Pia et *Combat*. En 1946, de Gaulle quitte la scène politique et Camus va en rester à la vision du chef solitaire. Il connaît lui-même la tentation de l'isolement. Il considère de Gaulle comme à la fois nécessaire et dangereux. Quand Malraux deviendra ministre des Affaires culturelles, il fera un bout de chemin avec lui.

**Une auditrice** remarque qu'il y a trois temps dans les articles de Camus : la description des faits, leur interprétation et une réflexion morale ou critique. Elle se demande où Camus a appris ce type de journalisme et qui le pratique encore à notre époque.

**Agnès Spiquel** : Dans sa pratique à *Alger Républicain*, Camus a constaté ce qu'était le journalisme. Il a appris ce qu'il ne fallait pas faire. Il l'a aussi appris de ce qu'il a constaté dans la presse française.

**André Abbou** : Camus entre en journalisme comme il entre en politique. Pascal Pia va l'initier au travail de journaliste, instaurer des principes de vigilance. Camus va se rendre compte de ce qui est inacceptable et utile. Il abhorre le journalisme mercantile et désincarné. Il a réfléchi en tant qu'écrivain et s'est forgé sa

propre conception, mais qui se révèle inapplicable. Ivan Levai actuellement partage cette conception humaniste du journalisme et les mêmes préventions à l'égard de l'argent.

**Michèle de Gastyne** retrouve dans l'article de Camus « La liberté de la presse » l'esprit de Victor Hugo dans « Actes et paroles ».

**Agnès Spiquel** : Il existe effectivement des points communs entre Camus et Hugo : la lutte pour le respect de la vie humaine et contre la peine de mort, mais avec une conception de l'Histoire différente.

**André Abbou** : Gabriel Marcel était lecteur chez Gallimard quand est arrivé *L'Étranger*. Camus a lu les commentaires de Gabriel Marcel sur les moralistes dans la NRF en 1938-1939. En 1943, quand il entre comme lecteur chez Gallimard, il le rencontre, mais il a une conception politique de l'homme qui s'éloigne de l'humanisme chrétien de Gabriel Marcel. Il lui répondra dans son article « Pourquoi l'Espagne ? »

**Eugène Kouchkine** : Camus a pour idéal la justice et la justesse, c'est-à-dire l'intelligence, la raison.

**Paul Viallaneix** : Camus croit beaucoup au langage, à condition qu'il soit honnête, mot qui est loin d'être banal pour lui, même s'il sait que l'honnête homme est toujours vaincu

**André Abbou** : Camus voulait un journalisme à hauteur d'homme. Il applique un certain nombre de principes et intervient par exemple en Algérie dans les procès politiques ou dénonce la misère en Kabylie. Cependant, il ne tombera jamais dans le lyrisme. Il va errer entre deux ou trois types d'écriture journalistique et, comme on le disait, prendre un fait divers, le décrypter et en tirer une morale. C'est ce qu'il fera dans *L'Express*.

Brigitte CRÉPIN et Marie-Thérèse BLONDEAU

## Contributions

### **Albert Camus, réflexions sur la peinture, de Picasso à Giotto**

[Cet article résume le propos de l'exposition présentée par **Marcelle Mahasela** au Centre de documentation Albert Camus, Cité du Livre d'Aix-en-Provence, du 29 mai au 2 octobre 2009.

Parallèlement à l'exposition, une classe de première, option Arts Plastiques, du lycée la Nativité d'Aix-en-Provence, sous la conduite de leur professeur Robert Maestre, a réalisé des propositions plastiques basées sur des réflexions choisies de Camus sur la peinture. Ces réalisations exposées au Centre Albert Camus ont été accompagnées de notices dans lesquelles les élèves rappellent la phrase choisie et expliquent leur démarche.]

Dès les *Ecrits de jeunesse* et *Alger-Étudiant*, on devine l'intérêt de Camus pour la création sous toutes ses formes et pour la peinture certainement : *Ce qu'une peinture demande, c'est une longue et muette entente, presque une liaison amoureuse.* (OCI, 554). Cet intérêt se prolongera dans les textes de maturité que sont *L'Homme révolté*, *La Chute*, *L'Exil et le royaume* ou *Les Discours de Suède : Pour faire une nature morte, il faut que s'affrontent et se corrigent réciproquement un peintre et une pomme.* [...] *Le grand style se trouve ainsi à mi-chemin de l'artiste et de son objet.* (OCIV, 259).

Cette présentation, loin d'être exhaustive, s'appuie sur les relations que Camus entretient avec les peintres et la peinture. Elle s'articule autour de deux motifs principaux qui enjambent les siècles : d'une part, les peintres contemporains avec lesquels il échange et partage des préoccupations et des interrogations : les amis d'Alger et les autres, Picasso, André Masson, Balthus ; d'autre part, les Anciens, ceux qui ont ouvert des voies, insufflé l'élan créateur, et auxquels Camus, comme ses contemporains, fait référence : Van Eyck, Piero della Francesca, Giotto ; Cézanne étant l'axe, le lien qui permet la communication entre passé et présent.

Peintres, sculpteurs, architectes, ils sont nombreux **les amis artistes d'Alger d'Albert Camus** : Maurice Adrey, Armand-Jacques Assus, Louis Bénisti, Pierre-Eugène Clairin, René-Jean Clot, Marcel Damboise, Sauveur Galliero, Antoine Malliarakis dit Mayo, Richard Maguet, Jean de Maisonseul, Louis Miquel, Orlando Pelayo, etc. Nombreux sont ceux qui se croisent aux *Vraies richesses* ; cette librairie créée par Edmond Charlot est aussi une maison d'édition, une galerie d'art, une bibliothèque et accessoirement le siège du *Théâtre de l'Equipe* que dirige Camus. Nous évoquerons quatre de ces artistes, Richard Maguet, Jean de Maisonseul, René-Jean Clot, Orlando Pelayo ; pour les autres, on peut se reporter au catalogue des Rencontres Méditerranéennes Albert Camus : *Albert Camus et ses amis peintres*.<sup>1</sup>

**Richard Maguet** (1896-1940, sous les bombardements). Au début des années trente, il voyage en Algérie et en 1934 il expose à Alger à la villa Abd-el-Tif, centre d'études artistiques fondé en 1908 dans une ancienne forteresse turque transformée en résidence d'artistes. C'est Camus, alors tout jeune journaliste qui fait le compte-rendu de cette exposition dans *Alger-Étudiant* en mai 1934 : *Maguet semble couvrir sa toile avec aisance, d'un bout à l'autre. Aucune pâte mais un frottis continu et léger qui, par sa continuité même, se prête aux mille expressions d'un talent toujours curieux. Car c'est dans les toiles de M. Maguet que j'ai retrouvé l'exquise lumière de la colline du Jardin d'Essai – cette lumière aérée, d'un bleu profond, qui coule entre les pins ; que j'ai mieux compris la campagne de Tipasa dans l'éclaboussement du soleil d'été ; que je me suis plongé à nouveau dans la plénitude qui monte de la baie chaleureuse vers les terrasses ensoleillées qui la dominant.* (OCI, 561)

Quelques années plus tard, en 1949, Camus accepte de rédiger un texte pour l'exposition rétrospective des œuvres de Richard Maguet à la Galerie André Maurice à Paris : *On pense en effet, devant ses compositions, à ces personnages florentins [...] Ils sont les témoins. Mais de quoi témoignent-ils ? Peut-être de ce qui passe toute histoire, de ce qui nie les victoires et les défaites, et qui est la permanence humaine. C'est justement cette permanence des objets et des êtres que Maguet a visée, sans répit, avec*

*l'obstination un peu butée du vrai créateur. [...] Et depuis ses premières toiles aux tons sourds jusqu'aux scènes en plein air, on sent une respiration cheminer, s'élargir et s'affirmer enfin avec toute la gloire de la vie.* (OCIII, 1088)

**Jean Pandrigue de Maisonseul** (1912-1999). Né à Alger, il est architecte, urbaniste et peintre. « Je peux dire que j'ai connu Camus en 1930 – nous avions autour de 18 ans » 1. L'évènement qui le lia sans doute de manière plus forte à Camus fut l'« Appel pour une trêve civile en Algérie » (OC IV, 372) et les conséquences qui en découlèrent : en janvier 1956, Albert Camus se rend en Algérie sur l'invitation d'un groupe d'amis européens et musulmans pour lancer cet appel ; on retrouve autour de lui, Emmanuel Roblès, Louis Bénisti, Louis Miquel, Amar Ouzegane, Ferhat Abbas et Jean de Maisonseul ; ce dernier est arrêté le 26 mai 1956 pour avoir soutenu Camus ; celui-ci réagit aussitôt et publie dans le *Monde* du 30 mai une lettre dans laquelle il s'engage totalement dans la défense de son ami et qu'il reprendra dans *Chroniques algériennes* (OCIV, 381).

En mai 1958, le *Journal d'Alger* publie la préface rédigée par Camus à l'occasion de l'exposition de Jean de Maisonseul à la Galerie Lucie Weill à Paris : [Maisonseul] *a soulevé les oripeaux de l'orientalisme pour découvrir la nudité d'une terre. Élevé au milieu d'une nature où la pierre et le ciel règnent sur les hommes, il en a tiré, grâce à une sorte de longue méditation technique, une peinture à la fois minérale et aérienne qui témoigne, de façon originale, pour la vérité du pays qui nous est commun.* (OC IV, 602) Quant à l'œuvre de Maisonseul, *L'Éclat des pierres 2*, comment ne pas penser à ce qu'écrivit Camus dans son récit le *Minotaure ou la halte d'Oran* : *On ne peut pas savoir ce qu'est la pierre sans venir à Oran.* (OC III, 573).

**René-Jean Clot** (1913 à Alger-1997). Il est à la fois peintre, romancier et poète. Il puise son inspiration dans le quotidien. Il admire Rembrandt, Van Gogh, Piero della Francesca.. *La Revue algérienne* publie d'ailleurs en novembre 1938 une reproduction d'un tableau de Clot, *Aveugles au soleil levant*, dont la composition rappelle le bandeau inférieur des *Résurrections* de Giotto et Piero della Francesca. Il publie en 1941 chez Edmond Charlot *Les Gages charnels de l'Art Français*. Cet ouvrage qu'il définit comme *un instrument de combat* est dédié, entre autres, à la mémoire du peintre Richard Maguet mort pour la France : « La petite chambre où j'ai pleuré et où j'ai cru à la tradition de beauté des artistes de mon pays c'est le bastion qui dit : non ! » 29 Cette image de l'artiste combattant ne pouvait que rapprocher Clot et Camus. Car Camus la revendique aussi, et notamment au moment où il se sait le plus écouté, c'est-à-dire à l'occasion du Nobel, dans *Les Discours de Suède* : *Mais peut-être n'y a-t-il pas d'autre paix pour l'artiste que celle qui se trouve au plus brûlant du combat.*(OCIV, 265) En février 1934, dans *Alger-étudiant*, il avait écrit un article dans lequel il évoquait l'art de Clot : *J'aime sans réserves cet art de demi-teintes, très pur dans ses lignes, à peine pessimiste dans sa sensibilité. Avec des moyens très simples, sa place du Gouvernement exprime beaucoup. Si je n'aime guère le dessin traité à la sanguine, qui me semble trop influencé, c'est avec émotion que je regarde le dessin qui lui fait pendant, des nus dans un paysage. Ici, René-Jean Clot unit la leçon des grands maîtres à la sensibilité qui lui est particulière, la pureté d'un lavis à sa vision un peu songeuse, comme voilée.*(OCI, 556).

Les souvenirs de Clot parus dans la revue oranais *Simoun* 3 sont intéressants parce qu'ils donnent des indications rares sur les rapports de Camus à l'art abstrait : *Il aimait le concret. L'abstraction, sans l'effrayer, lui semblait une virtuosité académique [...] Je me rappelle ce jour où Camus vit son premier tableau abstrait ; il était franchement inquiet car il n'imaginait pas que le peintre puisse s'affranchir définitivement du monde pour se satisfaire d'une magie confidentielle. Il garda toujours vis-à-vis de l'art abstrait non de la méfiance, certes, (il aimait les peintres) mais une sorte de peur, la peur de perdre (peut-être) les gages providentiels de la vie, le contact...*

**Orlando Pelayo** (1920 à Gijón dans les Asturies-1990 à Oviedo). Ce peintre engagé en faveur de l'Espagne républicaine est contraint à l'exil et s'établit à Oran en 1939. Il découvre chez Camus un intérêt évident pour les événements qui se déroulent en Espagne. Il réalise des portraits et illustre plusieurs des récits de Camus. Dans *Récits et théâtre* qui paraît chez Gallimard en 1958, les illustrations des textes de Camus sont variées et réalisées par plusieurs de ses amis dont André Masson, Pierre-Eugène Clairin et Orlando Pelayo pour *L'Exil et le royaume*. Dans le catalogue *Les Peintres amis d'Albert Camus* 1 on trouve deux portraits de Camus par Pelayo ; l'un d'eux représente Camus et Jean Grenier, son professeur de philosophie qui, après Louis Germain, forme le jeune Camus. Les rapports de Grenier à la peinture et à l'art

sont constants et reconnus. Le *Dictionnaire des auteurs* 4 le définit d'ailleurs comme « celui qui connaissait mieux que quiconque les peintres d'hier et d'aujourd'hui ». Il n'est donc pas étonnant que Camus précise en 1958 dans une interview pour Carl Viggiani : *Il [Jean Grenier] m'a ouvert la porte de l'art.* (OCIV, 644) Jean Grenier, en effet, publia, outre de nombreux articles sur les peintres et la peinture, *L'esprit de la peinture contemporaine* 5. Il termina sa carrière, en Sorbonne, comme titulaire de la chaire d'esthétique et des sciences de l'art. Une photo présentée dans *l'Album Camus* 6 montre Camus et Grenier dans l'atelier de Pelayo, lequel écrit à Camus le 11 janvier 1957 : « Mon cher Camus : Voici, en souvenir de votre amical sacrifice devant mes pinceaux, une photo en couleurs du portrait. J'envoie une autre à Grenier ». En 1962, après la mort de Camus, André Sauret publie les *Oeuvres complètes* de Camus en sept volumes. Chaque volume sera illustré de lithographies originales d'un artiste. Pelayo se charge des *Essais littéraires*. 7

Au premier rang des **contemporains**, **Pablo Ruiz Picasso** (1881-1973). Si l'on n'a conservé aucune trace écrite des relations entre Camus et lui, on sait qu'ils se sont rencontrés et qu'ils ont fréquenté les mêmes personnes dans les années 40. Un exemple, Jean Cocteau qui, dans le post-scriptum d'une lettre qu'il adresse à Camus le 9 juillet 1944, écrit : « Après le scandale de Parade Picasso et moi nous avons entendu un monsieur dire à un autre : Si j'avais su que c'était si con j'aurais amené les enfants. » *Parade* est un spectacle hétéroclite qui agace le public lorsqu'il est donné pour la première fois au théâtre du Châtelet en 1917. Érick Satie en a conçu la musique, Picasso le rideau de scène, le texte est de Jean Cocteau.

Mars 1944, c'est la fin de l'occupation et « mille entreprises folles sont lancées, comme les défis à la cruauté du temps. [...] Michel et Louise Leiris organisent chez eux une représentation de la pièce de Picasso *Le désir attrapé par la queue*. Camus assure la mise en scène.[...] La distribution est brillante sur la même image [...] Lacan, Cécile Eluard, Reverdy, Picasso, Valentine Hugo, Simone de Beauvoir, Brassai, Sartre, Camus, Leiris, l'éditeur Aubier », rappelle le compagnon de route de Camus à *Combat*, Roger Grenier. 8 Cette représentation unique dont la distribution fut exceptionnelle, sera racontée de nombreuses fois, par Maria Casarès dans son livre *Résidente privilégiée* 9, par Olivier Todd dans sa biographie *Albert Camus. Une vie* 10, par Brassai dans le *Figaro littéraire* où il raconte ses souvenirs 11 : « L'idée de cette représentation ou plutôt lecture publique venait de Michel Leiris, je pense. Il en confia la mise en scène à un homme de théâtre : Albert Camus. » Deux photos de Brassai immortalisent cette rencontre extraordinaire autour du texte de Picasso. Elles seront publiées de nombreuses fois. 1945 sonne la fin de la guerre, c'est à ce moment-là que la pièce de Picasso est éditée chez Gallimard 12. Le contexte historique est très présent dans la pièce qui se termine sur ces mots : « Enveloppons les draps usés dans la poudre de riz des anges et retournons les matelas dans les ronces. Lançons de toutes nos forces les vols de colombes contre les balles et fermons à double tour les maisons démolies par les bombes. »

Camus et Picasso, d'origine espagnole, se sentiront concernés par la terre d'Espagne, son histoire, ses traditions et sa littérature. Cette sensibilité à l'Espagne se traduit par des attitudes communes spontanées. Ainsi *l'Album Camus* 6 nous montre un Camus toréador, à partir d'images extraites d'un film tourné à Melun par Michel Gallimard, tandis que le numéro consacré à Picasso dans la série *Regards sur la peinture* nous dévoile un Picasso toréant ; de lui, Jacqueline Picasso disait, selon les propos de Malraux rapportés dans *Tête de l'obsidienne* : « Quand les gens l'ennuyaient, il se mettait à faire le toréador. » 13 Mais l'intérêt porté à l'Espagne se traduit par un véritable engagement. Le témoignage de Roger Grenier dans sa biographie 8 est précieux dans ce domaine : « Quelques mois plus tard, après la Libération, il y aura dans ce même atelier de Picasso d'autres réunions, concernant la lutte contre Franco, et Camus y participera. »

L'engagement de Camus date de 1936, quand il a créé avec ses amis du Théâtre du Travail à Alger, *Révolte dans les Asturies*, *Essai de création collective* (OCI, 3), sur la révolte des mineurs d'Oviedo ; puis sa vie et son œuvre sont jalonnées d'engagements en faveur de l'Espagne républicaine, entre autres quand, en juin 1952, il s'insurge contre l'entrée de l'Espagne franquiste à l'UNESCO. Quant à Picasso, son sentiment antifranquiste est attisé par le massacre du 26 avril 1937, qui le mène à créer la même année cette œuvre majeure qu'est *Guernica*. C'est pourquoi, il n'est pas surprenant qu'un républicain espagnol en exil écrive à Camus en 1957 pour exprimer sa colère à l'encontre de Picasso, qui prépare une exposition à Madrid ; la réponse de Camus est une fois de plus d'une justesse rare : *Celui qui laisse passer Budapest peut aussi supporter Franco. Voilà mon opinion sur l'attitude de Picasso. La liberté est individuelle. On ne peut la défendre contre la droite et l'abdiquer devant la gauche. Ceci dit, il ne faut pas juger trop sévèrement un vieil et grand artiste que peu à peu atteint l'indifférence aux choses de ce monde. Je vous redis cependant ma*

*solidarité à l'Espagne exilée et vous prie de croire à mes meilleurs sentiments.*

Ces deux artistes si différents ont des intérêts communs (le théâtre, l'Espagne et sa littérature), des thèmes communs (le Minotaure, Don Quichotte, la Célestine), mais surtout certaines perceptions communes sur l'art. Ainsi, leurs propos sur la tension artistique ; Camus écrit dans *L'Homme révolté* : *Au sommet de la plus haute tension va jaillir l'élan d'une droite flèche, du trait le plus dur et le plus libre.* (OCIII, 324) Picasso dit, selon des propos rapportés par Malraux dans *La Tête de l'obsidienne* 13 : « Le mot le plus important peut-être c'est le mot tension. La ligne devrait... ne même plus vibrer : ne plus pouvoir. [...] Il faut trouver le plus grand écart. »

**André Masson** (1896-1987). Ami de Michel Leiris et de George Bataille, il participe au mouvement surréaliste. En 1934, il part pour l'Espagne à pied, dans un exil volontaire qui durera plusieurs années. On pourrait multiplier les exemples où les pensées des artistes Camus et Masson se font écho. Et, si nous n'avons aucune trace d'un écrit de Camus sur Masson, il reste au dos d'une lettre de Masson à Camus la mention manuscrite de Camus *me rappeler rendez-vous* qui laisse supposer qu'ils ont pu se rencontrer en 1956. C'est au moment difficile de la réception de *L'Homme révolté* que Masson manifeste à Camus son soutien et son adhésion profonde à cet essai. Le titre *Réflexions sur la peinture* est extrait de cette lettre postée d'Aix-en-Provence le 21 novembre 1951 : « Vous dites courageusement ce qu'il faut dire. Votre portrait de notre temps est ressemblant. Le portrait n'est pas flatté ni volontairement enlaidi. [...] Vous ne serez pas étonné si je vous dis que j'ai été particulièrement intéressé par vos réflexions sur la peinture. » On notera le mot « *portrait* », qui relève du domaine de la peinture. Masson dit aussi : « Votre langage est civil, chose rare dans notre temps : le plus militaire de tous. Autrefois il n'y avait (je crois) que les soldats qui étaient militaires ! Mais maintenant tout le monde ou presque est enrégimenté. » Masson dans ce propos ne fait-il pas allusion à la liberté de l'homme, dans une époque où il est de bon ton de faire partie d'un groupe, d'un parti, pour un engagement qui n'est pas toujours vertueux ? Camus au moment du Nobel exprime publiquement un ressenti très proche dans sa conférence *L'artiste et son temps* : *Le seul artiste engagé [est] celui qui, sans rien refuser du combat, refuse du moins de rejoindre les armées régulières, je veux dire le franc-tireur.* (OCIV, 261) La lettre de Masson dit encore : « Il faut faire éclater la fenêtre paysagiste, éventrer le placard aux objets et bien autre chose encore. [...] Je ne crois pas aux juges : ce sont des morts. J'aime les vivants. » Comment alors ne pas penser à *La Chute* que Camus écrira quelque cinq ans plus tard ? À l'occasion de sa publication, Masson écrira de nouveau à Camus depuis le Tholonet le 4 juin 1956 : « Merci Albert Camus de m'avoir envoyé votre livre admirable. Les dieux sont morts, l'homme est mis en question, il n'y a pas lieu d'afficher un optimisme de commande. Votre nouvel Étranger montre une méfiance véritable contre toutes les démarches humaines, dans tous les domaines. Méfiance non affectée, selon Lichtenberg c'est le signe le plus sûr de la puissance d'esprit. » Ainsi, il est intéressant de noter que les deux livres de Camus pour lesquels Masson a jugé important de lui écrire, sont *L'Homme révolté* et *La Chute*, les deux œuvres qu'il illustrera quelques années plus tard : les *Essais philosophiques* chez Alfred Sauret en 1962 7 ; et *La Chute* dans le recueil *Récit et théâtre* en 1958 14. Dans une lettre non datée, Masson exprime sa joie à Camus : « ça a été une bonne nouvelle pour moi d'illustrer *La Chute*, je vais m'y mettre dare-dare ».

Chez Camus comme chez Masson, on retrouve la présence continue de l'Espagne et de la Grèce, et un attrait certain pour la culture de ces deux pays. Les colloques et catalogues d'expositions publiés ces dernières années en rendent compte 15 & 17. Ainsi, le Minotaure, mythe majeur chez Masson (c'est lui qui donnera le titre de la revue surréaliste parue chez Skira de 1933 à 1939) prendra chez Camus la forme d'un essai publié en 1946 dans la revue *Arche*, puis chez Charlot en 1950 avant de faire partie de *L'Été* qui paraît en 1954. En ce qui concerne la Grèce, tous deux participeront en 1946 à « Message de la Grèce » 18. On trouve dans ce numéro sur la liberté la première publication de *Prométhée aux enfers* de Camus et un dessin de Minotaure par Masson avec beaucoup d'autres textes ou illustrations de Picasso, Leiris, Bataille, Grenier, Cocteau pour ne citer que ceux-là.

Cette passion pour la littérature espagnole passe pour Camus comme pour Masson par le théâtre de Lope de Vega et Calderón de la Barca, par le roman de Cervantès défini par Etienne Burnet 19 comme du « pain de culture », *Don Quichotte*. Albert Camus publie en 1955 dans *L'Express*, entre autres, *L'Espagne et le donquichottisme* pour le trois-cent cinquantième anniversaire de la naissance de Don Quichotte, et André Masson qui, comme on l'a vu, séjourna plusieurs années en Espagne, a peint de nombreux Don Quichotte. En 1993, le catalogue de l'exposition *André Masson et l'Espagne* présente en couverture *Don Quichotte et les enchanteurs*.

Bien sûr, Masson et Camus vivent dans un environnement qui leur est commun et cela les rapproche,



mais ce qui est le plus important ce sont ces petits détails qui font l'artiste. Ainsi ce que note Bernard Noël 20 : « la force de Masson est de s'appuyer sur ce qui le menace afin de rester dans l'à-vif du risque, et il réussit à s'y maintenir. » Comment alors ne pas penser à cette phrase de Camus dans la conférence *L'artiste et son temps* : *Sur cette ligne de crête où avance le grand artiste, chaque pas est une aventure, un risque extrême. Dans ce risque pourtant et dans lui seul se trouve la liberté de l'art.* (OCIV, 262) Et c'est peut-être bien cette pensée-là qui les réunit au plus près.

**Balthazar Klossowski de Rola dit Balthus** (1908–2001). Peter C. Hoy rappelle dans *Camus sur Balthus* 21 : « L'œuvre de Balthus a eu un énorme retentissement sur tous ceux qui l'ont approchée : Giacometti, Labisse, Artaud, Char, Eluard, Camus ». Franck Planeille écrit : «Antonin Artaud, qui admirait l'œuvre de Balthus, la qualifiait de *peinture tellurique qui sent la peste, la tempête et les épidémies*. Cette convergence entre l'homme de théâtre et le peintre pourrait éclairer la présence de ce dernier dans le projet de *L'Etat de siège*, auquel Artaud été mêlé à l'origine.» (OCIII, 1437) C'est donc le théâtre et plus précisément *L'Etat de siège* qui rapproche Camus et Balthus au départ, *Etat de siège* qui lors de sa création à Paris, a obtenu sans effort l'unanimité de la critique. Certainement, il y a peu de pièces qui aient bénéficié d'un éreintement aussi complet, rappelle Camus dans la préface qu'il rédige pour l'édition américaine de son théâtre en 1957 (OCII, 372). Plusieurs photos montrent l'équipe de *L'Etat de siège*, équipe prestigieuse : musique de Honneger, décors de Balthus, avec Maria Casarès, Madeleine Renaud, Jean-Louis Barrault, Pierre Brasseur... Si Camus et Balthus ont cheminé ensemble autour du théâtre, leur relation à l'art va bien au-delà. Balthus en laissera témoignage dans ses *Mémoires* 22 : « Ne voyons donc pas dans *Thérèse rêvant* ou dans *La chambre des miroirs*, des actes érotiques [...] mais plutôt la nécessité de donner à voir et de capturer quelque chose qui ne peut trouver de termes autres que cet insaisissable-là du mot, indéchiffrable, et qui pourtant vibre et résonne, participe à ce que Camus appelait *le cœur battant du monde* ». Ainsi, on peut comprendre que Camus ait accepté d'écrire un texte pour le catalogue de l'exposition Balthus à la galerie Matisse à New-York en 1956, même s'il ne se prêtait pas volontiers à ce genre d'exercice : *Le style d'un peintre n'est rien d'autre qu'une certaine manière de conjuguer le naturel et l'impossible, de présenter ce qui devient toujours et de le présenter dans un instant qui n'en finit jamais. Balthus a un style, ce qui se fait rare.* (OCIII, 993)

Camus et Balthus parlent la même langue, leur sensibilité de créateur se reconnaît dans les mêmes artistes. Lors d'un entretien avec Françoise Jaunin, Balthus dit : « Je n'aime pas ce qui est faux » 23, tandis que Camus écrivait dans *Noces* en 1939 : *Pour moi, devant ce monde, je ne veux pas mentir, ni qu'on me mente.* (OCI, 115) Autre rapprochement : en 1933, Balthus illustre *Les Hauts de Hurlevent* 24 ; en 1951, le personnage de Heathcliff est cité par Camus dès les premières lignes de *L'Homme révolté* : *Lorsque, dans Les Hauts de Hurlevent, Heathcliff préfère son amour à Dieu et demande l'enfer pour être réuni à celle qu'il aime, ce n'est pas seulement sa jeunesse humiliée qui parle, mais l'expérience brûlante de toute une vie.* (OCIII, 76).

Piero della Francesca est leur peintre préféré. La préface de Camus pour l'exposition Balthus (OCIII, 992) commence ainsi : *Nageur patient et clairvoyant, l'artiste remonte d'étranges fleuves vers des sources oubliées.* Balthus dans ses *Mémoires* dit : «Je me suis trouvé ainsi des après-midi entiers face aux fresques de Piero della Francesca. [...] Personne ne connaissait alors le peintre. [...] De Piero della Francesca, j'ai tant appris » 22 ; et en effet puisque le Musée Granet d'Aix-en-Provence conserve un tableau de Balthus, réalisé en 1926, qui n'est autre que la reproduction d'un épisode de *La légende de la Sainte Croix*. Ainsi naturellement, Camus emploie les mêmes termes pour les deux peintres qui lui sont proches ; dans la préface pour Balthus, il écrit : *Balthus choisit, au plus près de son modèle, et il fixe l'émotion, et la scène en même temps, avec une telle précision que nous avons l'impression de contempler à travers une glace des personnages qu'une sorte d'enchantement a pétrifiés, non pas pour toujours, mais pendant un cinquième de seconde, après lequel le mouvement reprendra.* (OCIII, 993) Dans ses Carnets, il note : *Les grands peintres sont ceux qui donnent l'impression que la fixation vient de se faire (Piero della Francesca) comme si l'appareil de projection venait de s'arrêter net.* (OCII, 1079-1080 Jean Leymarie note 25 : « A Rome, Balthus est l'hôte de la famille Caetani, qui l'accueille dans son château médiéval de Sermoneta, d'où il peint en 1951, [...] le petit et merveilleux *Paysage d'Italie*, joyau d'amateur que s'enchantait de posséder le méditerranéen Albert Camus. » Ce *Paysage d'Italie* devait être émouvant pour Camus, si on tient compte de ce qu'il dit des paysages de Balthus dans sa préface : *Car c'est la même nostalgie, la même obstination à retrouver, dans le monde inexorable qui nous entoure, les signes de l'innocence et de la joie qui l'ont fait revenir par des voies*

audacieuses à la plus grande tradition du paysage, celle où l'homme n'est qu'un point de repère et où la pierre et le ciel, par le seul jeu des perspectives, laissent filtrer l'étrange paix des premiers âges. (OCIII, 994-995)

**Paul Cézanne** (1838-1906). « La grande passion de Cézanne reste alors la peinture mais aussi le pays d'Aix. L'œuvre de Cézanne ne donne rien à voir, mais se veut une célébration qui, prenant possession d'un lieu, en pénètre le mystère, en dit le tragique à la face des dieux », écrit Denis Coutagne 26. Le pays d'Aix, « grande passion de Cézanne », compte aussi pour Camus qui écrit à Jean Grenier en [1943] : *J'ai été heureux en Provence* et en [1951] *Je vous envie d'être à Aix*. 27 Et puis il y a le Luberon et Lourmarin. Mais au-delà de la Provence, des références et des réflexions communes les animent. Communauté autour de Piero della Francesca, qu'André Lhote salue comme le premier cubiste dans un article paru dans la N.R.F. en 1930 28. Quant à Camus on trouve des références à Cézanne de manière régulière dans son œuvre. Ainsi dans *Les écrits de jeunesse*, (OCII, 962) : *[Cézanne] s'habitua à voir des volumes et des valeurs plutôt que des lignes. Et le cubisme exagéra cette tendance*. On se rend compte que lors d'une préface qu'il écrit en 1947 pour son ami peintre Pierre-Eugène Clairin (OCI, 671), il fait une nouvelle fois référence à Cézanne : *Voyez Cézanne dont je pense qu'on l'aurait bien fait rire si on lui avait laissé prévoir sa postérité. Il croyait faire du Poussin et on va le secouer jusque dans sa tombe pour l'assurer qu'il s'est trompé et qu'en vérité il a fait de la peinture abstraite. Après tout, peut-être faut-il se contenter de dire qu'il a fait du Cézanne et que ses héritiers ont voulu aller plus loin que lui sans se douter que tout artiste, pour être valable, doit refaire le parcours entier de la découverte artistique. Cézanne a posé ses limites. Et c'est même cela le génie, je suppose, la connaissance de ses propres limites. Bien entendu, tout le monde peut essayer d'aller plus loin que les limites de Cézanne. Encore faut-il s'en créer d'autres et savoir au moins qu'au-delà du génie, il n'y a pas encore et toujours le génie. Le plus souvent, il n'y a rien*. Comme dans la conférence *L'artiste et son temps* prononcée au moment du Nobel à l'université d'Upsal en 1957 : *On comprend mieux l'air hagard et buté de nos œuvres d'art, leur front soucieux et leurs débâcles soudaines. On s'explique que nous ayons ainsi plus de journalistes que d'écrivains, plus de boy-scouts de la peinture que de Cézanne et qu'enfin la bibliothèque rose ou le roman noir aient pris la place de La Guerre et la Paix ou de La Chartreuse de Parme*. (OCIV, 248). *Pour faire une nature morte, il faut que s'affrontent et se corrigent réciproquement un peintre et une pomme. [...] Le grand style se trouve ainsi à mi-chemin de l'artiste et de son objet*. (OCIV, 259-260) Enfin, dans le *Carnet III*, il mentionne s'être rendu à l'exposition *Hommage à Cézanne* qui se tenait à l'Orangerie de juillet à septembre 1954 (OCIII, 1192) : *Matinée terrible. Après-midi exposition Cézanne*.

Comment expliquer cet attrait de Camus pour Cézanne ? Peut-être par la recherche constante, permanente, épuisante, de la vérité, qui leur est commune. La correspondance des deux artistes indique la difficulté extrême de se maintenir sur cette ligne. Gérard Lascaux évoque une lettre dans laquelle Cézanne parle « d'épuisement intellectuel » 30. Camus dans sa correspondance avec Char avoue au moment de l'écriture de *L'Homme révolté* que « cet effort est exténuant » 31. Et si Cézanne peut écrire à Emile Bernard en 1903 : « Je vous dois la vérité en peinture et je vous la dirai. » 30, Camus écrit dans *Noces* en 1939 (OCI, 128) *Ce qui compte c'est la vérité. Et j'appelle vérité tout ce qui continue. Il y a un enseignement subtil à penser qu'à cet égard, seuls les peintres peuvent apaiser notre faim*. En 1957, dans les deux discours qu'il prononce au moment de grande écoute du Nobel, il reprend cette idée, c'est dire l'importance qu'il accorde à cette notion de vérité : 32 *[L'art] oblige donc l'artiste à ne pas s'isoler ; il le soumet à la vérité la plus humble et la plus universelle. [...] l'écrivain peut retrouver le sentiment d'une communauté vivante qui le justifiera, à la seule condition qu'il accepte, autant qu'il peut, les deux charges qui font la grandeur de son métier : le service de la vérité et celui de la liberté*. (OCIV, 240) *La vérité est mystérieuse, fuyante, toujours à conquérir*. (OCIV, 242) Le titre de l'intervention de Jacqueline Lévi-Valensi, « Albert Camus, une écriture de la vérité », confirme s'il en était besoin cet attachement. 32

Camus, comme Cézanne, fera du service de la vérité et de la liberté une préoccupation constante. Gérard Lascaux 35 écrit : « Un autre caractère de Cézanne, c'est sa peur d'être moins libre. Toujours il exprime le souci de n'être pas lié, la nécessité, de poursuivre son effort, de l'indépendance. [...] A ceux qu'il rencontre, il dit souvent qu'il ne veut pas qu'on lui "mette le grappin dessus". » Ces préoccupations communes entraînent d'autres similitudes entre Camus et Cézanne, et notamment l'idée qu'arrivé à maturité, tout commence. Cézanne écrit à Bourrely en 1902 : « Hélas, encore que déjà vieux j'en suis à mes débuts. Cependant je commence à comprendre. » 30 Camus note dans la préface de *L'Envers et l'endroit* qu'il accepte de rééditer en 1958 (OCI, 38) : *Voilà pourquoi peut-être après vingt années de travail et de production, je continue de vivre avec l'idée que mon œuvre n'est même pas commencée*. Cette impression de devoir

commencer à l'âge mûr, commune sans doute à bien des artistes vrais, nous permet de relever dans la traduction russe d'Irina Kouznetsova du *Premier homme* 33, un élément peut-être plus signifiant qu'il n'y paraît : cette traduction qui affiche en couverture *La mer à l'Estaque* de Cézanne fait un rapprochement qu'a priori un éditeur français n'aurait osé, même si l'évocation de la Méditerranée peut justifier ce choix. Pourtant, à bien y réfléchir, cette rencontre est peut-être plus significative qu'il n'y paraît si l'on tient compte de ce que confie Cézanne à J. Borely en 1902 30 : « Voir comme celui qui vient de naître » et de ce que dit Camus dans ces confidences à J. Jotterand pour *La Gazette de Lausanne* en 1954 (OCIII, 916) : *un Premier homme qui part à zéro, qui ne sait ni lire ni écrire, qui n'a ni morale ni religion.*

Parmi les **grands Anciens**, **Jan Van Eyck** (1390-1441) est un portraitiste exceptionnel. Il vit en Flandres à un moment de grande prospérité. Dès le départ, le polyptyque de *L'Agneau mystique*, chef d'œuvre de l'art flamand, est une énigme. En effet on ne sait pas déterminer avec précision l'auteur de cette œuvre conservée à la cathédrale Saint-Bavon de Gand ; il est possible que la commande ait été passée à Hubert Van Eyck et que ce soit Jan Van Eyck qui l'ait achevée. La vie de ce « mystère qui a nom beauté », comme le définit Harold van de Perre, a été mouvementée 34. *A. B. m'écrit la véritable histoire de Van Eyck. Peu après le vol, un prêtre attaché au chapitre fut soupçonné. Il avoue. Il avait volé le volet parce qu'il ne pouvait supporter de voir des juges près de l'Agneau Mystique. Il reçoit l'absolution, en considération de ses intentions, en promettant de révéler la cachette du volet le jour de sa mort. Mais sa voix s'éteint. Il profère des mots inintelligibles et meurt.* (OCIV, 1246) On peut s'interroger sur les raisons qui font noter à Camus ce fait divers, durant l'été 1956, alors que *La Chute* fait de ce rapt un de ses axes. En effet, l'évocation de la disparition des *Juges intègres* introduit et clôturé le récit. Il n'y a d'ailleurs que dans *La Chute* que Camus évoque Van Eyck.

Comme dans un kaléidoscope, on pourrait multiplier les correspondances entre les deux chefs-d'œuvre. Le héros de Camus se nomme Jean-Baptiste Clamence, l'envers du panneau des *Juges intègres*, disparu puis retrouvé dans une consigne de la gare du Nord à Bruxelles, représente Saint Jean-Baptiste (« celui qui clame dans le désert »). *L'Illustration* du 21 avril 1934 fait état du vol du panneau de Van Eyck sous le titre « Le vol du retable de Gand » : « Le réalisme du polyptyque de Van Eyck ayant fait scandale au dix-huitième siècle, il fut relégué dans un grenier jusqu'en 1816, date à laquelle un marchand hollandais le découvrit et l'acheta ». Là encore il est permis de s'interroger sur les convergences possibles entre le marchand hollandais qui découvre le tableau dans un grenier, et le fait que *La Chute* se situe en Hollande où le tableau est caché dans un placard. Bien sûr on peut aussi évoquer le voyage de Camus en 1954 dans ce pays où il prend des notes qui lui seront utiles pour son récit. Tout ceci fait partie du mystère, de l'énigme de *La Chute*. Le 14 avril 2009, Christian Laporte écrit dans *La libre Belgique* un article intitulé « Où sont les juges intègres ? » où il précise : « Tous les ingrédients sont réunis pour un Van Eyck Code qui n'aurait rien à envier au Da Vinci de Dan Brown. ». Cette disparition reste la plus grande énigme judiciaire non élucidée de Belgique. Depuis soixante-quinze ans, les recherches continuent, infructueuses. C'est dire l'importance de ce vol pour les Belges qui ne manquent pas en 1958 de s'intéresser au texte de Camus à l'occasion d'une émission consacré à *L'Agneau mystique*, dont nous avons la trace dans une lettre de M. Bert Leysen, directeur de la télévision Belge écrite à Albert Camus le 12 février 1958. Mais le récit de Camus va bien au-delà du fait divers, il imbrique de multiples réalités dont sa vie personnelle et les questionnements de son temps. Il répond d'ailleurs, de manière ironique, le 22 novembre 1957 au journaliste canadien Scott Symons du Telegram (Toronto) : *Quant à « La Chute », [...] Je crois qu'il serait assez juste d'y voir le portrait d'un européen, tel qu'on le rencontre dans nos milieux intellectuels...*

Mais revenons aux *Juges intègres*. La disparition d'un panneau du polyptyque crée un déséquilibre, un « rectangle vide » dans la perfection de ce chef d'œuvre, et seul le mensonge d'une reproduction pourra le masquer. Le vide que laisse l'empreinte du tableau au mur du bar *Mexico-city* dans *La Chute*, n'est-il pas, après tout, le même rectangle vide que celui laissé par le voleur dans le polyptyque des frères Van Eyck : *Voyez, par exemple, au-dessus de sa tête, sur le mur du fond, ce rectangle vide qui marque la place d'un tableau décroché. Il y avait là un tableau, et particulièrement intéressant, un vrai chef d'oeuvre. Eh bien, j'étais présent quand le maître de céans l'a reçu et quand il l'a cédé.* (OCIII, 698) *A propos, voulez-vous ouvrir ce placard, s'il vous plaît. [...] Depuis, ces estimables magistrats font ma seule compagnie. Là-bas, au-dessus du comptoir, vous avez vu quel vide ils ont laissé.* (OCIII, 756) Or, Camus publie *La Chute* dans le

milieu des années cinquante, comment ne pas faire de ce rectangle vide une transposition de l'art de son temps ? Un « degré zéro de la peinture » qui viendrait faire écho au *Degré zéro de l'écriture* de Roland Barthes publié en 1953. Et puis, dans les mêmes années, il y a Yves Klein à qui l'on doit en effet les premières tentatives de représentation du vide en 1957, à la galerie Colette Allendy à Paris où une salle est laissée vide. Elle sera suivie d'une exposition en 1958 à la galerie Iris Clert à Paris qui s'intitulera *Le vide*. Nous n'avons aucune trace de rencontre entre Yves Klein et Camus, c'est juste une idée de rapprochement que je me suis faite à la lecture du texte de Camus. Mais la surprise est venue du côté de Jean-Pierre Benisti qui m'a raconté, alors que je lui faisais part de cette hypothèse, que Francine Camus, se promenant un jour avec le peintre Louis Benisti à Lourmarin, au début des années 60, dit à ce dernier : « Mon Dieu, Louis, savez-vous ce qui m'est arrivé ? J'ai trouvé un carton bleu dans les documents d'Albert, je croyais qu'il s'agissait d'une chemise pour ranger du papier, eh bien figurez-vous qu'il n'en était rien. C'était un tableau, un monochrome bleu de Klein. Je m'en suis rendu compte car le carton était signé. » De la même façon, quand Camus écrit en 1951 dans *L'Homme révolté : Même la géométrie pure où aboutit parfois la peinture abstraite demande encore au monde extérieur sa couleur et ses rapports de perspective. Le vrai formalisme est silence*, comment ne pas voir une correspondance avec la *Symphonie monotone* de Klein qui se joua en 1947 et dont T. Brimson pour Evene.fr rappelle qu'elle s'achève « par un long silence, irrésistible et illimité : première note d'une consécration du vide absolu. ». Une idée pas si saugrenue peut-être, Camus lit la presse et fréquente des créateurs, et puis comme le dieu de Delphes (OCIV, 1273) *l'artiste « ne montre ni ne cache : il signifie. »*

**Piero della Francesca** ([1415]-1492). Grand mathématicien, il fut le maître de la perspective du Cinquecento. En 1937, Camus voyage en Italie et découvre avec bonheur les grands maîtres toscans. *Vivre, bien sûr, c'est un peu le contraire d'exprimer. Si j'en crois les grands maîtres toscans, c'est témoigner trois fois, dans le silence, la flamme et l'immobilité.* (OCI, 128) C'est dans « Le Désert », un des récits de *Noces* dédié à Jean Grenier, publié en 1939, que l'on trouve les premières références de Camus à Piero della Francesca (OCI, 129) : *Piero della Francesca, où, dans une cour fraîchement lavée, le Christ supplicié et le bourreau aux membres épais laissent surprendre dans leurs attitudes le même détachement. C'est qu'aussi bien ce supplice n'a pas de suite. Et sa leçon s'arrête au cadre de la toile. [...] Mais on comprend aussi que par vérité je veux seulement consacrer une poésie plus haute : la flamme noire que de Cimabué à Francesca les peintres italiens ont élevée parmi les paysages toscans comme la protestation lucide de l'homme jeté sur une terre dont la splendeur et la lumière lui parlent sans relâche d'un Dieu qui n'existe pas.*

Camus évoque Piero della Francesca dans *Les Carnets, Noces, L'Homme révolté*, mais cela suffit-il à en faire son peintre préféré ? Sûrement pas. Cependant, deux documents trouvés dans les dossiers de Camus permettent de le penser. Un feuillet sur lequel il a noté le nom des tableaux de Piero della Francesca et le nom des villes où ils se trouvent ; ainsi qu'un questionnaire dactylographié comportant des réponses manuscrites dans lequel Camus affirme clairement sa préférence pour ce peintre. Dans les Carnets II, Camus remarque à propos de *La flagellation* (OCIV, 1062) : *Pendant des millénaires, le monde a été semblable à ces peintures italiennes de la Renaissance où, sur les dalles froides des hommes sont torturés tandis que d'autres regardent ailleurs dans la distraction la plus parfaite.* Or, en 1897, B. Berenson affirme : « L'impersonnalité, voilà le don avec lequel Piero nous enchante. [...] Et pourtant il n'existe pas de *Flagellation* plus émouvante que la sienne. » 35. En 1956, les propos d'André Chastel vont dans le même sens 28 « L'impersonnalité de cet art en fait la noblesse. » Cette impersonnalité, cette indifférence, cette distanciation aux choses, n'est-ce pas la même qui fait de Meursault, un étranger, un coupable tout désigné, face à l'institution judiciaire, institution représentée par Pilate dans le tableau de Piero ? Dans la documentation conservée par Camus, on trouve deux cartes postales de tableaux du peintre dont *Songe et vision de Constantin*, épisode de *L'Histoire de la vraie croix du Christ*, envoyé par le peintre Mayo auquel Camus demandera en 1946 des illustrations pour *L'Étranger*. Par ailleurs, ne peut-on voir dans le geste suspendu de la *Flagellation* un geste identique à celui de Meursault dans *L'Étranger* avant que ne soit rompu l'équilibre (OCI, 176) : *J'ai compris que j'avais détruit l'équilibre du jour, et un peu plus tôt : J'ai pensé que je n'avais qu'un demi-tour à faire et ce serait fini [...].* A ce stade-là du roman de Camus tout est encore possible autrement, comme dans la *Flagellation*. En 1951, dans le chapitre « Révolte et art » de *L'Homme révolté*, Camus évoque à nouveau cette indifférence (OCIII, 282) : *Qui regardait les mains du bourreau pendant la flagellation, les oliviers sur le chemin de la Croix ? Mais les voici représentés, ravis au mouvement incessant de la Passion, et la douleur du Christ, emprisonnée dans ces images de violence et de*

*beauté, crie à nouveau tous les jours parmi les salles froides des musées.* Dans ce même chapitre, Camus nomme explicitement Piero della Francesca : *Le premier acte du paysagiste est de cadrer sa toile. Il élimine autant qu'il élit. De même, la peinture de sujet isole dans le temps comme dans l'espace l'action qui, normalement, se perd dans une autre action. Le peintre procède alors à une fixation. Les grands créateurs sont ceux qui, comme Piero della Francesca, donnent l'impression que la fixation vient de se faire, l'appareil de projection de s'arrêter net.* (OCIII, 281) En 1958, Paolo Lecaldano à propos du même Piero note ce moment de suspension 28 : « C'est un limbe sans faute et sans sainteté, où l'énigme et la certitude se résolvent dans un même équilibre rythmique qui, suspend tout geste, apaise les sentiments. ». Dans *La Flagellation* de Piero, l'innocence n'a pas encore été bafouée, tout semble encore possible à condition peut-être de réaliser, *la réconciliation du singulier et de l'universel dont rêvait Hegel*, et que Camus rappelle dans le même chapitre de *L'Homme révolté*. Mais au bout du compte, ne revient-il pas à chacun de résoudre l'énigme, pour percer le secret qu'il lui revient de découvrir en homme libre ? *Urbino. Au cœur des sévères murailles, les personnages indifférents de la «Flagellation» attendent éternellement, devant les anges et la hautaine madone de della Francesca. [...] Nouvelles fresques de Piero della Francesca. La vallée de San Sepolcro où il faut revenir à la fin d'une vie. Vaste, égale, sous le ciel détendu, elle garde le secret.* (OCIV, 1238).

**Giotto di Bondone** (1266-1327). En 1935, Paul Jamot dit de lui 35 : « Il prépare la Renaissance. Sa vision du monde va dans le sens de l'humanisme qui place l'homme au centre et le rend maître de son propre destin. Simple, il trouve le geste vrai. Il introduit dans la peinture [...] cet équilibre du spirituel et du sensible, de la nature et de la pensée, idéal éternel de l'art légué par ce grand homme à tous les grands hommes qui viendront après lui. » C'est ce que remarque Camus quand il écrit : *Giotto voulait restituer à l'homme sa prééminence spirituelle, qu'il symbolisait dans une disproportion physique. D'autant que ses personnages se trouvaient être ordinairement des saints, comme saint François d'Assise. On peut donc dire que Giotto corrigeait la vie, créait un monde plus logique où il distribuait à chacun sa vraie place* (OCI, 962). Cette juste place ne peut-elle pas aider le désespéré à trouver une issue ? Camus a conservé dans sa documentation une carte postale de *La Disperazione*, détail des fresques de la Chapelle Scrovegni de Padoue, qui évoque la condamnation religieuse du désespéré.

Contrairement à Cézanne ou Piero della Francesca, les références de Camus à Giotto se trouvent uniquement dans les textes écrits entre 1933 et 1939 dont « L'art dans la communion » (OCI, 962) : *Quant à la peinture, il est facile de montrer qu'elle se crée un monde à elle, vrai, plus logique parfois : je songe à Giotto. Volontiers, chez ce dernier, les églises ou les maisons sont plus petites que l'homme. Les personnages sont figés dans le silence d'une action parfaite ;* ou encore *Carnets I* (OCII, 829) : *Les Giotto de Santa Croce. Le sourire intérieur de Saint François, amant de la nature et de la vie. Il justifie ceux qui ont le goût du bonheur ;* « L'amour de vivre » de *L'Envers et l'endroit* (OCI, 67) : *Et je sais bien pourquoi je pensais alors aux yeux sans regards des Apollons doriques ou aux personnages brûlants et figés de Giotto ;* « Le désert » dans *Noces* (OCI, 129-130) : *A force d'indifférence et d'insensibilité, il arrive qu'un visage rejoigne la grandeur minérale d'un paysage. [...] ainsi les visages de Giotto, dépouillés des ombres dérisoires où l'âme se manifeste, finissent par rejoindre la Toscane elle-même dans la seule leçon dont elle est prodigue : un exercice de la passion au détriment de l'émotion, un mélange d'ascèse et de jouissance, une résonance commune à la terre et à l'homme, par quoi l'homme comme la terre, se définit à mi-chemin entre la misère et l'amour.* En 1677, F. Baldinucci écrit ceci à propos de Giotto 35 : « Il indiqua en effet comment animer les visages par quelques expressions de sentiments : amour, colère, crainte, espérance, etc. » On trouve chez Camus une sensibilité très proche dans cette phrase extraite du « Désert » de *Noces* (OCI, 128) : *Mais pour Giotto ou Piero della Francesca, ils savent bien que la sensibilité d'un homme n'est rien. Et du cœur, à vrai dire, tout le monde en a. Mais les grands sentiments simples et éternels autour desquels gravitent l'amour de vivre, haine, amour, larmes et joies, croissent à la profondeur de l'homme et modèlent le visage de son destin.*

Rien d'étonnant à ce que le jeune Camus soit ému par Giotto et les maîtres toscans qu'il découvre lors d'un premier voyage en Italie en 1936. Son environnement y est propice, et a pu le préparer à apprécier ces œuvres. En effet, Jean Grenier, son professeur de philosophie, est l'auteur de nombreux textes sur la peinture. De plus, en 1929, l'Université d'Alger crée une chaire d'Histoire de l'Art que dirige Jean Alazard, spécialiste de l'art italien du Quattrocento 36. Pour Jacqueline et Maurice Guillaud 37, « Dans ses fresques de Padoue, Giotto va tendre à reconstituer la sensation d'un espace réel, pour apporter à des scènes figées par la représentation religieuse depuis le Moyen Age, leur poids de vie immédiate et de vérité intime. » ; c'est bien ce que semble ressentir Camus quand il écrit dans « Le Désert » : *Il faut beaucoup de temps pour reconnaître*

que les personnages de leurs tableaux [les grands maîtres toscans], on les rencontre tous les jours dans les rues de Florence ou de Pise. (OCI, 128). Les personnages de Giotto sont, pour Camus, plus que des représentations picturales modelées par les codes spirituels d'une époque passée. Ils s'incarnent avec force dans le présent. Dans la vie de ces franciscains, enfermés entre des colonnes et des fleurs et celle des jeunes gens de la plage Padovani à Alger qui passent toute l'année au soleil, je sentais une résonance commune. (OCI,133) ; une incarnation sensuelle et spirituelle, mélange d'ascèse et de jouissance (OCI, 130), qui demande une disponibilité, un abandon de soi, qui ne peut se trouver que dans l'état d'innocence ; une incarnation qui rappelle la fugacité de toute chose en donnant le sentiment d'être vivant. J'éprouvais... (OCI, 137).

Pour Camus, Giotto est créateur. À ce titre, il ouvre une voie où la confrontation avec la vie atteint un équilibre qui donne accès à l'universel. Ainsi, il n'est pas étonnant de trouver chez Camus cette réflexion sur l'art de la fresque qu'il rédige bien plus tard, en 1951, et dont Olivier Todd 13 a conservé copie parmi les témoignages de Jean Daniel : *L'art n'est pas cette oisive rêverie que notre siècle condamne au nom d'une histoire fiévreuse. La fresque précède le royaume. Et l'élan qui produit les fresques se poursuit à travers les royaumes pour ajouter du sens à leur histoire.*

Ce balancement entre les réflexions de Camus et les œuvres et la pensée des artistes évoqués permet d'affirmer que les relations que Camus établit avec les peintres et la peinture ne sont pas anecdotiques. Elles ne se limitent pas à un simple réseau d'amitié, ni à une pure connivence esthétique. C'est un partage, au travers de l'état d'artiste, qui a une résonance intemporelle.

L'artiste qui est tension, funambule sur sa ligne de crête, est dans le risque permanent. Il combat le mensonge à la recherche de la vérité, cisèle un langage, un son, une image, qui ouvre le champ des possibles, autorise la liberté du récepteur et le conduit sur les chemins universels de l'interrogation humaine. Il doit pour cela retrouver sa condition d'innocence et maintenir le regard premier de celui qui nous invite à « la joie précaire d'être au monde ». (OCI, LXVIII)

Marcelle MAHASELA

Les citations des textes de Camus renvoient aux *Œuvres complètes* d'Albert Camus publiées dans la Bibliothèque de la Pléiade aux éditions Gallimard, 2006 et 2008 :  
OC I, 1931-1944 ; OC II, 1944-1948 ; OC III, 1949-1956 ; OC IV, 1957-1959.

01. Rencontres Méditerranéennes Albert-Camus, *Albert Camus et ses amis peintres*, 1994.
02. *Loess*, 24 avril 1986, Masionseul.
03. *Simoun* n° 31, René-Jean Clot, « Camus », [1960].
04. *Le Nouveau Dictionnaire des auteurs de tous les temps et de tous les pays*, II (G-M), Robert Laffont, 1994, Bouquins.
05. Jean Grenier, *L'Esprit de la peinture contemporaine*, Vineta, 1951.
06. *Album Camus*, Iconographie choisie et commentée par Roger Grenier, Gallimard, 1982, Bibliothèque de la Pléiade.
07. Albert Camus, *Œuvres complètes*, I-VII, un illustrateur par volume, Lithographies originales, Alfred Sauret, 1962.
08. Roger Grenier, *Albert Camus, soleil et ombre*, Gallimard, 1987, Folio.
09. Maria Casarès, *Résidente privilégiée*, Fayard, 1980.
10. Olivier Todd, *Albert Camus. Une vie*, Gallimard, 1996.
11. « Les souvenirs de Brassai », *Le Figaro littéraire*, 28 octobre 1964.
12. Pablo Picasso, *Le désir attrapé par la queue* [1945], Gallimard, 1964.
13. André Malraux, *La Tête de l'obsidienne*, Gallimard, 1974.
14. Albert Camus, *Récits et théâtre*, Gallimard, 1958.
15. *Albert Camus et la Grèce*, Rencontres méditerranéennes Albert Camus, Lourmarin, octobre 2006, Les écritures du sud, 2007.
16. *Albert Camus et l'Espagne*, Rencontres méditerranéennes Albert Camus, Lourmarin, octobre 2004, Les écritures du sud, 2005.

17. *Masson and Ancient Greece*, Exposition, Basil and Elise Goulandris Foundation, Andros, 2007.
18. « Message de la Grèce », numéro spécial de la revue *Le Voyage en Grèce*, Paris, H. Joannides, 1946, 625 exemplaires.
19. Etienne Burnet, *Don Quichotte, Cervantès et le XVIIe siècle*, Calypso, 1954.
20. Bernard Noël, *André Masson*, Gallimard, 1993.
21. Peter C. Hoy, « Camus sur Balthus : autour d'un texte inédit », in *Sources et influences*, Lettres modernes Minard, 1971, Albert Camus 4.
22. Balthus, *Mémoires* recueillies par Alain Vircondelet, Editions du Rocher, 2001.
23. Balthus, *Les Méditations d'un promeneur solitaire de la peinture*, entretiens avec Françoise Jaunin, La bibliothèque des arts, 1999, *Paroles vives*.
24. [Exposition] Balthus : 100e anniversaire, Marigny, Fondation Pierre Gianadda, 2008.
25. Jean Leymarie, *Balthus*, Skira, 1990.
26. Denis Coutagne, *Cézanne en Provence*, Editions Assouline, 1996
27. *Albert Camus, Jean Grenier, Correspondance 1932-1960*, Avertissement et notes par Marguerite Dobrenn, Gallimard, 1981.
28. *Tout l'œuvre peint de Piero della Francesca*, documentation réunis par P. de Vecchi, introduction H. Focillon, Flammarion, 1990, Les classiques de l'art.
29. René Jean Clot, *Les Gages charnels de l'art français*, Alger, Charlot, 1941.
30. *Cézanne ou la peinture en jeu*, Actes du colloque d'Aix-en-Provence, Musée Granet, 1982, Limoges, Criterion, 1982.
31. *Albert Camus, René Char, Correspondance, 1946-1959*, édition établie, présentée et annotée par Franck Planeille, Gallimard, 2007.
32. *Albert Camus et le mensonge*, Actes du colloque organisé par la B.P.I. en décembre 2002, Paris, B.P.I., Centre Pompidou, 2004.
33. Albert Camus, *[Le Premier Homme]*, traduit en russe par Irina Kouznetsova, Azbooka, 2004.
34. Harold van de Perre, *Van Eyck*, Gallimard, Electa, 1996.
35. Baldinucci, *Apologia a pro delle gloria della Toscana*, cité dans *Tout l'œuvre peint de Giotto*, documentation réunie par E. Baccheschi, introduction André Chastel, Flammarion, 1982, Les classiques de l'art, p. 10.
36. *Université d'Alger, cinquantième, 1909-1959*, République française, 1959.
37. Jacqueline et Maurice Guillaud, *Giotto architecte des couleurs et des formes : les fresques de la chapelle de Serovegni de Padova*, Guillaud éditions, 1987.

\* \* \*

## **"Algérie 1958 : hésitations et certitudes de Camus (Genèse de l'avant-propos de Chroniques algériennes)"**

Au début de l'année 1958, Camus est un homme angoissé : ses *Carnets* se font l'écho de ses graves crises d'anxiété<sup>5</sup>. Les causes ne manquent pas. Ses adversaires ont trouvé, dans ses interventions de Stockholm lors de la remise du prix Nobel de littérature en décembre 1957, un nouvel aliment à leurs diatribes. La guerre d'Algérie fait rage ; rien ne semble plus pouvoir arrêter le déchaînement des violences ; ses proches, dont sa mère, sont directement menacés par la multiplication des attentats terroristes à Alger, nourrie par la répression implacable de l'armée française et par le refus total opposé par la France aux revendications nationalistes et à tout dialogue avec les insurgés. Sa situation personnelle – sentimentale et familiale – est plus complexe que jamais. Après l'écriture des nouvelles de *L'Exil et le Royaume*, publiées en mars 1957, il rencontre les pires difficultés dans celle de son grand roman, *Le Premier Homme*<sup>6</sup>. Il ne peut

<sup>5</sup> Voir *Carnets 1949-1959, Œuvres complètes d'Albert Camus*, t. IV, sous la direction de Raymond Gay-Crosier, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2008 [désormais désigné par OC IV], p. 1267 (octobre-décembre 1957 et, *passim* dans toute l'année 1957).

<sup>6</sup> Sur le Camus de cette période, on pourra consulter le récent ouvrage d'André Abbou, *Albert Camus entre les lignes. Adieu à la littérature ou fausse sortie ? 1955-1959*, Séguier, 2009.

pas toujours se ressourcer dans l'activité théâtrale ou dans la beauté du monde, comme il l'a fait durant l'été 1957 avec le festival d'Angers et son séjour à Cordes.

L'aggravation dramatique de la situation en Algérie, qui culminera avec le putsch du 13 mai 1958, l'accule à définir clairement sa position. Il l'a déjà fait l'année précédente, pour le journal anglais *Encounter*, en réponse aux amicales pressions de son directeur<sup>7</sup>. Mais le public français n'a à sa disposition que des versions tronquées de ses déclarations de Stockholm et des interprétations tendancieuses de sa condamnation du terrorisme du FLN<sup>8</sup>, interprétations qui font de lui un colonialiste pur et dur, partisan de l'Algérie française. Camus, désormais, se méfie des prises de parole directes, et aussi des articles de presse, qui ne peuvent rendre compte d'une position complexe comme la sienne puisqu'elle consiste à refuser de prendre parti pour l'un ou l'autre des extrêmes. Il choisit donc la forme du livre : « De cent articles, il ne reste que la déformation qu'en impose l'adversaire. Le livre du moins, s'il n'évite pas tous les malentendus, en rend quelques-uns impossibles. On peut s'y référer et il permet aussi de préciser avec plus de sérénité les nuances nécessaires. »<sup>9</sup>

Mais il lui semble également important que sa position du moment soit remise dans la perspective des textes qu'il a publiés sur l'Algérie depuis quelque vingt ans. La série des *Actuelles* lui en offre le cadre : sous ce titre, il a rassemblé en 1950 l'essentiel des textes qu'il avait écrits dans *Combat* entre 1944 et 1948 ; et, en 1953, *Actuelles II* a réuni des articles publiés dans divers journaux et revues entre 1948 et 1953. Il prépare donc, début 1958, le volume *Actuelles III* dont le principe de structuration sera d'abord thématique, comme l'indique le sous-titre *Chroniques algériennes*<sup>10</sup> : il s'agit de montrer qu'il porte depuis longtemps le souci de la question algérienne et que, dès 1939, il tirait la sonnette d'alarme avec la série « Misère de la Kabylie » ; il s'agit également de mettre en évidence la cohérence de sa position en montrant que, dès 1945, il dénonçait avec « Crise en Algérie » la surdité de la France aux propositions les plus modérées de changement politique en Algérie et qu'en 1956 déjà, il prônait une troisième voie, celle du dialogue entre les adversaires et de l'arrêt des violences contre les civils (« L'Algérie déchirée » et « Appel pour une trêve civile en Algérie »). Dans cet ensemble, il insère deux sections centrées sur des personnalités modérées qui œuvrent en Algérie, Mohamed El-Aziz Kessous et Jean de Maisonseul, un Berbère et un Européen qui défendent des positions proches des siennes. À cet ensemble, il ajoute « Algérie 1958 », deux textes inédits où il présente clairement son analyse de la situation présente et ses propositions, et qui reprennent, pour l'essentiel, l'article donné à *Encounter* en 1957<sup>11</sup>.

Le tout est précédé d'un long « Avant-propos » où Camus présente le volume, en explique et défend le projet, mais où il tente aussi, sur un mode plus personnel que dans « Algérie 1958 », de livrer le fond de sa pensée sur le drame algérien. Ce texte capital, qui est l'objet de la présente étude, transforme le volume en une véritable démonstration : voici le fond de ma pensée actuelle (« Avant-propos »), qui est l'aboutissement de mes réflexions depuis vingt ans (les six premières sections du volume) ; voici enfin, en un « bref mémoire » (OC IV, p. 386), mon analyse et mes propositions pour le présent (« Algérie 1958 »).

Avant de nous consacrer à l'« Avant-propos », rappelons encore un fait : Camus remet son manuscrit à Gallimard le 17 avril 1958 ; le livre est donc sous presse au moment du putsch d'Alger, le 13 mai, qui entraîne la chute de la IV<sup>ème</sup> République et l'arrivée du général de Gaulle au pouvoir à Paris. Ce dernier élément représente pour Camus une lueur d'espérance : il a rencontré de Gaulle le 5 mars 1958 et il sait que le général n'est pas partisan de la guerre à outrance pour empêcher l'indépendance de l'Algérie<sup>12</sup> ; « De vastes changements s'opèrent dans les esprits en Algérie et ces changements autorisent de grandes espérances en

<sup>7</sup> « Lettre à une revue étrangère », 18 avril 1957, OC IV, p. 574-577 ; voir la notule de Philippe Vanney, p. 1484.

<sup>8</sup> Dans sa polémique avec des étudiants, le 13 décembre 1957 à Stockholm, Camus a dit : « J'ai toujours condamné la terreur. Je dois condamner aussi un terrorisme qui s'exerce aveuglément, dans les rues d'Alger par exemple, et qui un jour peut ma mère ou ma famille. Je crois à la justice, mais je défendrai ma mère avant la justice. » (OC IV, p. 288-289).

<sup>9</sup> « Avant-propos », *Actuelles III. Chroniques algériennes*, OC IV p. 304. Les renvois à ce texte dans cette édition seront désormais faits directement entre parenthèses dans le texte.

<sup>10</sup> Sur les avatars du titre du volume, voir la « Notice » d'Agnès Spiquel et Philippe Vanney, OC IV, p. 1407.

<sup>11</sup> Sur cette structuration d'*Actuelles III. Chroniques algériennes*, voir la même « Notice », p. 1417-1419.

<sup>12</sup> Voir le bref compte rendu qu'il donne de cette rencontre dans les *Carnets* à la date du 5 mars 1958, OC IV, p. 1268.



même temps que des craintes », écrit-il dans une note liminaire ajoutée alors à son volume, qui paraît le 16 juin. On connaît la suite, jusqu'à l'indépendance de l'Algérie, en 1962, deux ans après la mort de Camus.

Entre janvier et avril 1958, Camus travaille longuement son « Avant-propos ». C'est pour lui une ultime occasion de tenter de se faire entendre ; ce beau texte en acquiert, par delà la fermeté du propos, une tonalité angoissée qui y fait courir un frémissement contenu. Les versions successives montrent à quel point il est soucieux à la fois de ne pas édulcorer son propos et de maîtriser ses élans de colère et de désespoir. Nous avons cinq états de ce texte. Le premier est un manuscrit, abondamment corrigé et enrichi d'ajouts en marge ; il ne porte pas de date, pas plus que la première dactylographie qui enregistre le manuscrit et ses corrections, et qui est elle-même largement corrigée à la main. Une photocopie de cette première dactylographie est à nouveau corrigée ; elle porte la date, manuscrite, de « février 1958 ». Le texte est alors à nouveau dactylographié, avec la même date ; Camus corrige à la main cette troisième version. Puis, comme presque tous les ans, il part en Algérie, du 26 mars au 12 avril, pour voir sa mère, mais aussi pour rencontrer des amis ; cette année-là, il provoque des rencontres qui lui permettent d'affiner son analyse de la situation, entre autres celle de Mouloud Feraoun avec qui il discute longuement<sup>13</sup>. À son retour, il reprend une photocopie de la dactylographie corrigée et il l'amende encore abondamment ; c'est notre cinquième état du texte ; il y a barré à la main la mention « février 1958 » et l'a remplacée par « mars-avril 1958 ». Il va sans dire que ces dernières corrections revêtent pour nous un intérêt primordial puisqu'elles portent la marque du séjour de Camus sur le terrain ; c'est elles qui nous intéresseront ici au premier chef.

Mais nous nous arrêterons d'abord sur quelques-unes des suppressions du manuscrit, donc du tout premier état du texte. Camus a tendance à atténuer l'expression directe de ses affects ; par exemple, dans les premières lignes (p. 297), où il explique son refus de participer aux polémiques directes, il biffe « par lassitude aussi » ; au paragraphe suivant, où il rappelle le goût des Français pour les joutes méchantes (p. 298), il ne conserve pas la précision : « On a cependant le droit d'être lassé, écœuré de ces criaileries irresponsables et de cette éloquence qui ne propose jamais rien de constructif. » ; juste après, toujours dans les explications de son refus de « ces jeux publics » (p. 298), il avait écrit : « Il me manque d'abord une assurance que je n'ai plus », il corrige immédiatement : « cette assurance qui permet de tout trancher » ; dernier exemple, à la fin du texte : il remplace « Voici le témoignage de ce que, pendant vingt années, j'ai pensé, espéré et cru. Voici mes doutes aussi, et mes certitudes. Attendons maintenant. » par un sobre et abrupt : « Voici mon témoignage, auquel je n'ajouterai rien. » (p. 305). Certaines corrections sont plus que des nuances sur le plan idéologique : ce qu'il craint d'une Algérie indépendante, dirigée par le FNL, ce n'est pas qu'elle soit reliée à « un empire arabe » comme il l'avait d'abord écrit, mais à « un empire d'Islam » (p. 305). Il utilise également, pour la critique, des biais rhétoriques : à propos de sa déclaration de Stockholm, il préfère la formulation ironique (« qui a été curieusement commentée », p. 298) à la diatribe : « à propos de laquelle on a écrit quelques bêtises » ; ou encore, dénonçant les dirigeants qui défendent une position politique sur l'Algérie sans prendre en compte la « douleur » des « Arabes d'Algérie », il remplace les noms, Nasser, Bourguiba, Félix Gaillard<sup>14</sup>, par des métonymies, et ne garde que deux pôles de la lutte pour l'indépendance algérienne, l'Égypte à l'extérieur et le FLN à l'intérieur : « Des millions d'hommes, affolés de misère et de peur, se terrent pour qui ni Le Caire ni Alger ne parlent jamais. » (p. 301).

Il est plus intéressant encore d'observer de près les modifications que Camus apporte au texte à son retour d'Alger, le 12 avril 1958, donc au moment de la tension extrême qui précède le putsch du 13 mai. Pour ne pas faire comme ceux qui enveniment le débat d'une manière irresponsable, il fait disparaître quelques formulations très polémiques comme l'adverbe « féroce » pour la manière dont le terrorisme est « appliqué par le FLN » (p. 299-300) ; s'agissant des Français d'Algérie qui pourraient accepter « un ordre plus juste », il n'écrit plus : « à condition qu'on ne les rende pas systématiquement fous de fureur et de douleur », mais « à condition qu'on les fournisse de raisons plutôt que d'insultes » (p. 302) ; il ne prophétise plus « à plus longue échéance, l'asservissement de l'Occident par l'Est » en cas d'« abandon de l'Algérie » (p. 299). Mais, tout en réaffirmant son opposition à une Algérie indépendante sous la direction du FLN, et en énumérant les conséquences néfastes qui en découleraient pour les « Européens d'Algérie » (p. 304), il biffe

<sup>13</sup> Mouloud Feraoun rend compte de ce long dialogue dans son *Journal*, à la date du 10 avril 1958 (*Journal 1955-1962*, Paris, Seuil, 1994, p. 271).

<sup>14</sup> Félix Gaillard (1919-1970), radical-socialiste, chef du gouvernement de novembre 1957 à avril 1958, qui tentera en vain une médiation sur le conflit algérien.

« l'abandon de ce qu'il y a de positif dans l'œuvre française », qui pourrait apparaître comme des gages donnés aux tenants de l'Algérie française. Pour autant, il ne minimise pas le drame des Français d'Algérie : il remplace le terme de « sécession » par celui, beaucoup plus accusateur pour les indépendantistes, d'« humiliation ».

Les ajouts vont parfois dans le sens d'une netteté de la dénonciation. Parlant des « partis [...] qui critiquent le pouvoir » Camus glisse qu'on pourrait bien parler de « sectes » (p. 303). Il renforce sa dénonciation du FNL en ajoutant, au syntagme « les chefs militaires de l'opposition », le superlatif « les plus implacables » (p. 304). Il souligne l'irresponsabilité de certains intellectuels de gauche qui attisent par leurs propos une violence à laquelle ils ne sont pas directement exposés ; à quelques lignes d'intervalle, il fait deux ajouts presque redondants, d'abord au singulier (« à moins de prendre les armes lui-même ») puis au pluriel (« S'ils ne rejoignent pas les combattants eux-mêmes ») (p. 300) ; un peu plus loin, dans un passage où il rappelle ce que doit être le rôle de l'intellectuel, il ajoute : « apaiser les fanatismes » (p. 303). Il n'hésite pas à critiquer la censure exercée par le gouvernement : « Ce ne sont pas des méthodes de censure, honteuses ou cyniques, mais toujours stupides, qui changeront quelque chose à ces vérités. Le devoir du gouvernement n'est pas de supprimer les protestations même intéressées, contre les excès criminels de la répression ; il est de supprimer ces excès et de les condamner publiquement, pour éviter que chaque citoyen ne se sente responsable personnellement des exploits de quelques-uns et donc contraint de les dénoncer ou de les assumer. » (p. 299)

Ses tout récents contacts en Algérie le mènent à repreciser les responsabilités collectives, dans le passé (« Il y a eu sans doute des exploiters en Algérie, mais plutôt moins qu'en métropole et le premier bénéficiaire du système colonial est la nation française tout entière. », p. 302) et dans le présent (« Les représailles contre les populations civiles et les pratiques de torture sont des crimes dont nous sommes tous solidaires. Que ces faits aient pu se produire parmi nous, c'est une humiliation à quoi il faudra désormais faire face. », p. 299). Il insiste sur la double dénonciation de la violence, qui sera abondamment reprise dans le volume même : « En attendant, nous devons du moins refuser toute justification, fût-ce par l'efficacité, à ces méthodes [les pratiques de torture d'un côté, de représailles de l'autre]. Dès l'instant, en effet, où, même indirectement, on les justifie, il n'y a plus de règle ni de valeur, toutes les causes se valent et la guerre sans buts ni lois consacre le triomphe du nihilisme. Bon gré, mal gré, nous retournons alors à la jungle où le seul principe est la violence. » (p. 299) Un peu plus loin : « Je n'ai jamais cessé de dire, on le verra dans ce livre, que ces deux condamnations ne pouvaient se séparer, si l'on voulait être efficace. C'est pourquoi il m'a paru à la fois indécent et nuisible de crier contre les tortures en même temps que ceux qui ont très bien digéré Melouza ou la mutilation des enfants européens. Comme il m'a paru nuisible et indécent d'aller condamner le terrorisme aux côtés de ceux qui trouvent la torture légère à porter. » (p. 300)

Les ajouts *in extremis* – on ne s'en étonnera pas – visent également à rappeler quelques principes moraux, et certains prennent la forme de maximes. Par exemple, « Et l'absolue pureté ne coïncide-t-elle pas, pour une nation, avec la mort historique ? » (p. 301) ; ou bien « Ceux qui ne veulent plus entendre parler de morale devaient comprendre en tout cas que, même pour gagner les guerres, il vaut mieux souffrir certaines injustices que les commettre, et que de pareilles entreprises nous font plus de mal que cent maquis ennemis. » (p. 299) ; ou encore « Quelle que soit la cause que l'on défend, elle restera toujours déshonorée par le massacre aveugle d'une foule innocente où le tueur sait d'avance qu'il atteindra la femme et l'enfant. (p. 300). Et Camus d'appeler à la rescousse un exemple illustre : « Après tout, Gandhi a prouvé qu'on pouvait lutter pour son peuple, et vaincre, sans cesser un seul jour de rester estimable. » (p. 300).

Vers la fin du texte, deux additions sont tout à fait révélatrices des incertitudes de Camus sur l'évolution de la guerre d'Algérie. La première, « ce livre est aussi l'histoire d'un échec » (p. 303) vise Camus lui-même qui, pas plus que d'autres, n'est parvenu à faire entendre sa voix depuis la fin des années trente (d'où sa volonté de rappeler ce qu'il écrivait dès 1939) et à faire infléchir la politique française en Algérie ; elle vise tout autant l'ensemble de cette politique, puisque la France a laissé s'installer en Algérie une situation qui rendait impossible toute autre voie que celle de la violence. La seconde addition veut quand même laisser ouverte la porte de l'espoir : « (et elle garde, selon moi, plus d'une chance) », écrit Camus à la suite de son hypothétique : « Si l'Algérie que j'espère garde encore une chance de se faire » (p. 305) ; même si ce n'est qu'entre parenthèses, Camus veut envers et contre tout rappeler son rêve d'une Algérie plurielle, où

les deux peuples pourraient coexister. Il est tout à fait conscient de ce que ce rêve doit à son statut de Français d'Algérie (qu'en 1958, on n'appelle pas encore « pied-noir »).

Quelques jours seulement après son retour d'Algérie, Camus donne à son éditeur son volume *Actuelles III* précédé de cet « Avant-propos » grave et passionné. En quelques semaines, dans ses versions successives, le texte s'est étoffé (les quelques précisions ci-dessus sont loin de donner une vision exhaustive de son évolution, en particulier du fait qu'il a quasiment doublé de longueur) ; les ultimes corrections l'ont rendu à la fois plus net et plus posé ; il se pose comme défense et illustration de ce que Camus estime être le rôle de l'intellectuel. Il constitue le recueil d'articles qui suit comme « témoignage » (p. 305) et comme explication de cette position sur l'Algérie qui lui est reprochée de toutes parts. Peine perdue : la voix de Camus est devenue inaudible. Très rares sont les commentaires positifs : Roger Quilliot, Germaine Tillion soulignent son courage ; quelques chroniqueurs parlent de l'ouvrage d'une manière embarrassée ; pour le reste, c'est le silence<sup>15</sup>.

Cinquante ans plus tard, nous lisons *Actuelles III. Chroniques algériennes* avec un regard transformé par la douloureuse histoire de l'Algérie indépendante. Son « Avant-propos » est une pièce essentielle dans le dossier des rapports de Camus avec l'Algérie ; c'est aussi une belle illustration de ce que pouvaient être les prises de parole d'intellectuels engagés, au siècle dernier.

Agnès SPIQUEL

\* \* \*

## « Arabes », « Algériens » et autres appellations dans le discours camusien

« Je demande une seule chose, et je la demande bien humblement, bien que je sache qu'elle soit exorbitante : être lu avec attention. » (*Carnets*, OC IV, 1142)

Dans sa nécrologie de l'écrivain et homme politique Mostefa Lacheraf (*Bulletin* n° 84, p. 51), Christiane Chaulet-Achour cite un passage où celui-ci, parlant de la position des Israéliens vis-à-vis des Palestiniens, mentionne Camus :

Nous avons connu, en Algérie, le même ostracisme sémantique à l'égard de l'emploi du mot « algérien » concernant nos compatriotes sous l'occupation coloniale française, et même un homme aussi éclairé qu'Albert Camus – mais malheureusement gagné aux préjugés de son milieu – n'a jamais manqué à cette règle négatrice de l'identité nationale d'autrui puisque dans tous ses romans et articles sur notre pays, il a parlé des Arabes et à aucun moment des « Algériens » [...] ne les référant jamais à une patrie, l'Algérie, dont ils étaient les enfants légitimes depuis des millénaires.<sup>16</sup>

De même, dans une entrevue accordée à un journal algérien en 2007, René Gallissot, professeur émérite d'histoire contemporaine et directeur de la série Maghreb du *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier* (Le Maitron), prétend :

Camus, jusqu'à la fin, dans ses carnets et même dans son livre inachevé, *Le Premier Homme*, n'a jamais pu se départir de la catégorie ethnique coloniale qui lui fait dire toujours « les Arabes » ou « l'Arabe » comme ceux qui ont émigré en Israël disent les « Arabes » ou « l'Arabe » et non pas « les Palestiniens ».<sup>17</sup>

<sup>15</sup> Voir l'étude sur la réception d'*Actuelles III*, dans la notice déjà citée, OC IV, p. 1419-1421.

<sup>16</sup> *Algérie et Tiers Monde* (Alger, Bouchène, 1989), p. 171.

<sup>17</sup> Nadja Bouzeghrane, « René Gallissot. Directeur de recherche. “Le mouvement ouvrier s'inscrit dans la situation coloniale” », *El Watan*, 26 février 2007. <http://www.elwatan.com/Rene-Gallissot-Directeur-de>. En mai 2005, le même journal a annoncé que le professeur Gallissot allait donner une conférence intitulée « Impunité des crimes d'État : racisme colonial et nationalisme français » (A. Boumaza, « 60e anniversaire des Massacres du 8 mai 1945 : R. Gallissot : “Il ne faut pas confirmer l'impunité” », *El Watan*, le 9 mai 2005, <http://www.elwatan.com/60e-anniversaire-des-Massacres-du>). Pour expliquer sa thèse, selon le journal, le conférencier allait parler de

Comme si souvent chez Camus, cependant, les choses ne sont pas si simples.<sup>18</sup> On ne peut pas nier que, d'habitude, celui-ci utilise le terme « Arabes » pour désigner les habitants arabophones de l'Algérie, désignation courante à l'époque dans la communauté européenne. Cependant, ce qu'observe Paul Siblot à propos de l'emploi d'« Arabe » dans le discours colonial du dix-neuvième siècle s'applique aussi ici :

[...] l'ethnonyme prend dans les discours qui l'actualisent des valeurs nettement différentes. Il est manifeste qu'*Arabe* ne figure pas l'autre de la même façon dans la presse d'Alger donnant libre cours à sa fureur contre « l'arabomanie » et la « sauvageophilie », ou dans les écrits de ces derniers. [...] Ce n'est que par une extraction hors contexte, à un niveau de grande généralité, qu'on peut confondre des emplois aussi contrastés [...].<sup>19</sup>

De la même façon, le mot « Arabe » n'a pas la même valeur dans le discours camusien que celle qu'il a dans le discours d'un Louis Bertrand, par exemple. Rétrospectivement, l'emploi de ce terme dans le contexte colonial algérien a pu acquérir une connotation raciste ; mais à l'époque, il n'avait pas forcément cette connotation : cela dépendait du contexte spécifique de son emploi.

Il n'est pas vrai, d'ailleurs, que Camus n'ait jamais parlé des habitants arabophones d'Algérie comme des « Algériens ». Nous donnerons ici quatre exemples :

- Dans un article de juin 1939 sur « Les Progrès du nationalisme algérien » – titre significatif en lui-même – Camus déclare : « *La seule façon de donner à ce problème douloureux une solution équitable, c'est de montrer ici ce visage de la France que beaucoup d'Algériens s'obstinent à croire le vrai.* » (I, 873).
- Dans « Des bateaux et de la justice », paru dans *Combat* en mai 1945, Camus demande : « *Pour des millions d'Algériens qui souffrent en ce moment de la faim, que pouvons-nous faire ?* » (IV, 342).
- En 1949, dans une lettre publiée dans *Combat*, Camus et René Char constatent que deux tirailleurs « algériens » ont été condamnés à mort pour désertion à l'ennemi en 1940 quand leur section tout entière se serait livrée à l'ennemi. Comparant le sort de ceux-ci avec celui des généraux prisonniers de l'armée allemande accusés d'avoir offert leurs services à l'ennemi, Camus et Char déclarent : « *Nous vous demandons [...] de bien vouloir porter à la connaissance de l'opinion publique qu'il est extrêmement rare qu'un sujet algérien jouisse des droits du citoyen français, bien qu'il soit astreint, comme vous venez de le voir, aux mêmes devoirs.* » (« Seuls les simples soldats trahissent », II, 648). En plus, la lettre parle de « *la singulière leçon de morale que nos tribunaux viennent de donner au peuple français et au peuple algérien* ».
- En 1955, Camus écrit une « Lettre à un militant algérien » (IV, 352), adressée à Aziz Kessous, « *socialiste algérien* ».

Dans d'autres cas – pendant la guerre d'Algérie – Camus utilise le terme « Algériens » en ajoutant « français ou/et arabes » pour désigner explicitement *tous* les habitants d'Algérie. Dans la conférence de presse qu'il donne à Stockholm la veille de la cérémonie du prix Nobel, par exemple, ayant dit que tous les jeunes écrivains algériens étaient ses amis, il précise : « *quand je dis "écrivains algériens", j'entends bien, aussi bien écrivains arabes que français !* » (IV, 279). Dans sa conférence « Pour une trêve civile en Algérie », prononcée en 1956, il exprime l'espoir « *de rassembler la plupart des Algériens, français ou arabes, sans qu'ils aient à rien abandonner de leurs convictions* » (IV, 372). De même, dans « Notre ami Roblès » (1959), Camus dit que l'œuvre de Roblès « *nous représente, Algériens de toutes races* » et utilise la

---

*L'Étranger* dans ces termes : « *Dans ce livre, le seul personnage qui n'a pas de nom ni même de prénom, comme Marceau [sic], est celui qu'on appelle l'Arabe, et un Arabe peut être tué impunément.* » Il est pourtant élémentaire de constater : 1) qu'il y a au moins sept personnages européens significatifs dans *L'Étranger* à qui Camus ne donne ni nom ni prénom (le patron de Meursault, le directeur et le concierge de l'asile, le juge d'instruction, l'avocat, le procureur et l'aumônier) ; 2) que si Meursault, dans un sens, est « *exécuté pour ne pas avoir pleuré à l'enterrement de sa mère* » (I, 212), il n'aurait jamais été condamné à mort s'il n'avait pas tué un homme d'abord.

<sup>18</sup> Sur l'usage problématique des termes « Arabe » et « Mauresque » dans *L'Étranger*, voir l'excellente étude de Nicholas Harrison, « "Race", reading, and identification », *Postcolonial Criticism : History, Theory and the Work of Criticism* (Cambridge, Polity, 2003), p. 62–91.

<sup>19</sup> Paul Siblot, « Algérien dans l'imbroglie des dénominations », *Mots* 57 : 1 (1998), p. 7–27 (p. 18–19), [http://www.persee.fr/articleAsPDF/mots\\_0243-6450\\_1998\\_num\\_57\\_1\\_2380/article\\_mots\\_0243-6450\\_1998\\_num\\_57\\_1\\_2380.pdf](http://www.persee.fr/articleAsPDF/mots_0243-6450_1998_num_57_1_2380/article_mots_0243-6450_1998_num_57_1_2380.pdf).

phrase « *nous autres écrivains algériens, arabes et français* » (IV, 617). Et dans *Le Premier Homme*, on trouve cette description d'une scène de la première guerre mondiale : « *des vagues d'Algériens arabes et français [...] montaient par paquets au feu, étaient détruits par paquets* » (IV, 782). Sauf erreur, le seul cas que nous connaissions où Camus semble utiliser le terme « Algériens » pour désigner uniquement des Européens est dans ses carnets en 1958 : « *Algériens. [...] Fiers de leur virilité, de leur capacité de BOIRE ou de manger [...]* » (IV, 1271 ; c'est nous qui soulignons).

Il va sans dire que ces exemples ne sont pas exhaustifs. Pourtant on reste en droit de se demander pourquoi Camus n'a pas employé plus souvent le terme « Algériens » pour désigner ou inclure les habitants musulmans de l'Algérie. Vraisemblablement, cela tient au fait que, jusqu'à l'apparition du nationalisme algérien,<sup>20</sup> le terme « Algérien » était accaparé par la population européenne, comme suggère le mot célèbre de Cagayous, le personnage typiquement « algérien » créé par Auguste Robinet. Dans *Cagayous à l'Exposition* (1900), lorsque des Parisiens qui visitent l'Exposition universelle entendent Cagayous et ses compatriotes parler patatouète – le dialecte des Européens d'Algérie – ceux-là demandent « *Êtes-vous français ?* », question à laquelle Cagayous répond « *Algériens nous sommes !* ».<sup>21</sup> Pour les Européens d'Algérie en général, c'étaient eux les « Algériens », tandis que les habitants musulmans étaient des « Arabes » ou des « indigènes ». En ce qui concerne ce dernier terme, notons que « La nouvelle culture méditerranéenne », la conférence que Camus a prononcée en février 1937 pour inaugurer une nouvelle Maison de la culture à Alger, a été publiée – dans le premier numéro de *Jeune Méditerranée*, le bulletin de la Maison – sous la rubrique « La culture indigène ».<sup>22</sup> L'appropriation provocatrice de ce terme est doublement significative dans ce contexte<sup>23</sup> : d'une part, elle montrait la solidarité de la Maison avec les « indigènes » ; d'autre part, elle témoignait de la prétention implicite des membres de la Maison d'être regardés, eux aussi, comme des « indigènes » d'Algérie. Vingt-et-un ans plus tard, en effet, dans « Algérie 1958 », Camus déclare que « *Les Français d'Algérie sont, eux aussi, des indigènes, et cela au sens fort du terme* » (IV, 389).

Dans la plupart des contextes, utiliser le terme « Algériens » sans qualification aurait donc risqué des malentendus. Approprié par les Européens, puis réapproprié par les nationalistes, son usage par Camus aurait semblé exclure l'une ou l'autre des deux populations. Voilà pourquoi, sans doute, le manifeste en faveur du projet Viollette publié en 1937 dans le deuxième numéro de *Jeune Méditerranée*, et qui décrivait ledit projet comme « *une étape dans l'émancipation parlementaire intégrale des musulmans* » (I, 573), est intitulé « Manifeste des intellectuels d'Algérie... » et non pas « Manifeste des intellectuels algériens... ». Pour parler de la population non-européenne, et notamment des injustices spécifiques faites à celle-ci, Camus devait donc trouver d'autres désignations. Dans « Réflexions sur la générosité » (1939), par exemple – une des plus fortes plaidoiries camusiennes en faveur des droits des colonisés<sup>24</sup> – le terme « *Musulmans d'Algérie* » (IV, 1320, 1322) est le pendant de « *Français d'Algérie* » (1321). Cependant l'usage camusien ici n'est pas conséquent : d'une part, il parle de « *Musulmans* », d'autre part de « *peuple arabe* », d' « *indigènes* » et même d' « *indigènes musulmans* » (1320–1321). La même inconséquence est évidente dans « Terrorisme et répression », publié dans *L'Express* du 9 juillet 1955. D'une part Camus parle du « *peuple arabe* » (III, 1023, 1024) et du « *terrorisme arabe* » (1026) ; d'autre part, du « *peuple algérien* » (1026) et du « *terrorisme algérien* » (1025). En mentionnant « *la grande propriété algérienne* » (1026), par contre, il fait sans doute

<sup>20</sup> Un tournant est marqué par le *Manifeste du peuple algérien* du 10 février 1943, où Ferhat Abbas déclare : « L'heure est passée où un musulman algérien réclamera autre chose que d'être un Algérien musulman ». Comme remarque Siblot (*art. cit.*, p. 24) : « L'histoire s'écrit parfois d'une majuscule. ».

<sup>21</sup> Cité par Gabriel Audisio, *Musette. Cagayous*. (Paris, Balland, 1972), p. 101.

<sup>22</sup> Que ce titre ne fait pas partie de la conférence elle-même est confirmé par la réapparition de cette rubrique dans le deuxième numéro du bulletin, où elle est utilisée pour introduire des poèmes traduits de l'arabe. Voir « Poèmes arabes inédits », traduits par J. Aboulker, *Jeune Méditerranée* 2 (mai 1937).

<sup>23</sup> Bien qu'il croie à tort que « La Culture indigène » fait partie du titre de « La Nouvelle culture méditerranéenne », Siblot affirme avec raison que la conférence de Camus « affiche dès le titre une double revendication par le détournement d'un terme clé du vocabulaire colonial. Affirmation conformément à l'étymologie d'*indigène*, d'une culture autochtone originale, dégagée du gouvernement parisien des belles lettres ; affiche provocatrice, en retournement des péjorations ordinaires du terme, d'un "indigénisme" qui manifeste la volonté d'une pleine intégration du colonisé et de sa culture au "régionalisme méditerranéen". » Siblot, « Les palimpsestes du texte ou les fantômes de l'interdiscours », *Cahiers de praxématique* 33 (1999), p. 113–43 (p. 127).

<sup>24</sup> Voir notre article « "Réflexions sur la générosité" : un article peu connu d'Albert Camus », *Bulletin* n° 81, p. 9-14. Par suite d'une erreur de logiciel dont nous ne sommes pas responsable, le nom « *Antar* » – vraisemblablement un pseudonyme camusien – a été remplacé par « *Musulmane* » dans la première impression de cet article.

référence aux propriétaires d'origine européenne. Dans « Algérie 1958 », finalement, Camus parle de « *la revendication arabe* », mais insiste qu'« *une réparation éclatante doit être faite au peuple algérien* » (IV, 388), tout en prétendant qu'« *[i]l n'y a jamais eu encore de nation algérienne* ».

L'inconséquence qu'on trouve dans ces exemples se retrouve dans les auto-identifications diverses de Camus lui-même. Nous avons déjà cité le cas de « *nous autres écrivains algériens* », où Camus s'identifie clairement comme algérien ; de même, lorsqu'il écrit, dans les notes pour *Le Premier Homme*, que « *[c]e qu'ils n'aimaient pas en lui, c'était l'Algérien* » (IV, 943), c'est vraisemblablement à sa propre identité qu'il pense. En 1955, cependant, Camus se décrit comme « *Français de naissance et, depuis 1940, par choix délibéré* » (« Les Raisons de l'adversaire », IV, 363). Et tandis qu'en 1956, il s'identifie comme « *africain du Nord et non pas européen* » (« L'Avenir de la civilisation européenne », III, 1006–1007), en 1957 il affirme qu'il se sent français et qu'il est « *attaché à sa province algérienne* », tout en déclarant que « *c'est parce que j'aime mon pays que je me sens européen* » (« Le Pari de notre génération », IV, 585–586). Il faut conclure que la conception de Camus de sa propre identité est complexe et quelquefois contradictoire, de même que la manière dont il désigne l'« Autre » colonial. Ne pas reconnaître ce fait, c'est faire de – ou tomber dans le piège de – la politique d'identité.<sup>25</sup>

NEIL FOXLEE

\* \* \*

## Camus et la NRF (à l'occasion du centenaire de la Revue)

Nous savons, par différents témoignages dont celui de Max-Pol Fouchet<sup>26</sup>, que Camus était dès sa jeunesse, avant guerre, un grand lecteur de la NRF. A travers elle, il pouvait aussi mesurer que l'action culturelle que les éditions Charlot (auxquelles il participait activement) voulaient développer en Algérie trouvait un écho dans la Revue. En effet la NRF a signalé, dans les quelques mois qui ont suivi leur parution, plusieurs des ouvrages édités par Charlot : d'abord, en janvier 1938, en quelques lignes sobres, le *Santa Cruz* de Jean Grenier, lui-même ancien secrétaire de Gaston Gallimard et collaborateur de la NRF<sup>27</sup>, puis *L'Annonce à la licorne* de René-Jean Clot dont le compte rendu est signé par Jean Wahl. Ce sont ainsi les deux premiers volumes de la collection « Méditerranéennes » qui sont signalés : le troisième volume de la collection sera *L'Envers et l'endroit*. La NRF dans son numéro de novembre 1938 publie également un compte rendu du volume de Jean Hytier sur *André Gide* : M. Saint-Clair qui le signe, écrit : « Ce livre que Jean Hytier vient de faire paraître sur André Gide à Alger au plus mauvais moment de l'année risque fort de ne pas avoir l'audience qu'il mérite : c'est un livre remarquable, peut-être le meilleur qu'on ait écrit sur Gide. » Le chroniqueur du « Salon de Lecture » d'*Alger Républicain* qui avait lui aussi, presque simultanément, attiré l'attention sur ce volume ne pouvait que se réjouir de se trouver en si bonne compagnie. On remarquera cependant que la NRF ne signale ou ne rend compte que de livres d'auteurs ayant déjà publié en métropole : Albert Camus, Blanche Balain ou Claude de Fréminville en sont par exemple absents.

Leur nom est cependant mentionné dès mars 1939 dans un écho signé Jean Grenier portant sur « les revues en Afrique du nord ». Allant d'ouest en est, il y regroupe *Aguedal* dont Bosco au Maroc

<sup>25</sup> Voir Amin Maalouf, *Les Identités meurtrières* (Paris, Grasset, 1998).

<sup>26</sup> cf. *Bulletin*, n°86, janvier 2009.

<sup>27</sup> « Où il faut lire, entre autres récits, l'histoire du petit arabe que l'on descendit pour le punir dans un silo et qui y devint poète. » Plusieurs textes de ce volume furent repris dès 1940 par Gallimard dans le livre *Inspirations méditerranéennes* paru dans la collection *Essais*. Curieusement, ce dernier livre donne d'ailleurs lieu à deux comptes rendus dans la NRF : par Georges Magnane dans le numéro de décembre 1941 (p.743-744) et, de nouveau dans le numéro de mars 1942, par Fieschi – qui consacrera ultérieurement sa chronique à *L'Etranger*. A aucun moment, dans ces articles n'est mentionné le fait que certains textes – cinq sur neuf – ont précédemment été publiés dans le *Santa Cruz* publié chez Charlot à Alger ! La préface de l'ouvrage ne l'indiquait pas non plus.

assure la publication, *Rivages* à Alger<sup>28</sup> et les tentatives de Guibert et d'Amrouche à Tunis. Et il conclut sa chronique en se réjouissant de ces initiatives : « On verra que l'activité littéraire de l'Afrique du nord est en net progrès. » Honneur aux jeunes !

La description de Jean Grenier de la revue *Rivages* n'apporte guère d'originalité, mis à part la référence au modèle de la revue métropolitaine *Mesures* qui n'est pas souvent mentionnée. La note se contente de donner le sommaire du numéro 1 de la revue :

« *Rivages* qui vient de publier à Alger son premier numéro s'est inspiré avec bonheur pour sa parution de *Mesures*. Dirigée par G. Audisio, A. Camus, R.J. Clot, C. de Fréminville, J. Heurgon, J. Hytier, *Rivages* ne publie aucun compte rendu, mais de préférence des traductions et des poèmes ; ceux-ci sont de Supervielle, Audisio, Blanche Balain, et il y a cinq poètes espagnols d'une admirable pureté traduits par J. Lassaingne ; Jeanne Sicard traduit la comédie de Cervantès *Les Bagnes d'Alger* et J. Heurgon quelques pages d'E. Cecchi sur la Grèce et d'autres de Juba II, roi de Maurétanie sur les éléphants, celles-ci fort attachantes. C. de Fréminville commence un roman *De toutes mes forces* ». <sup>29</sup>

Le numéro 2 de *Rivages* ne semble pas avoir été signalé dans la *NRF*.

## 1. Camus dans la NRF

### – Publications de son vivant

Pendant la guerre, Camus refuse que la revue *NRF* dirigée par Drieu La Rochelle publie des extraits de ses deux livres à paraître chez Gallimard, *L'Étranger* et *Le Mythe de Sisyphe*.<sup>30</sup> Au lendemain de la guerre, la *NRF* est suspendue et Gallimard n'a de cesse de vouloir réoccuper le terrain des revues à travers les *Cahiers de la Pléiade* et aussi *Le Cheval de Troie*, revues auxquelles participe Camus. Cela ne remplace cependant pas la *NRF* et la place vide est toujours plus patente après la disparition de *L'Arche* comme de *Fontaine*. A la mort de Gide, Gallimard obtient, en hommage à l'écrivain disparu, de pouvoir faire un numéro en novembre 1951 avec la bannière *NRF*. Camus y participe par le texte « Rencontres avec André Gide » qui prend place dans une section intitulée « André Gide tel que je l'ai vu. » S'il n'est guère étonnant que Camus soit présent dans ce numéro, il figure dès la « pré-rennaissance » de la revue en très bonne compagnie ! Le numéro comportait deux très beaux portraits photographiques de Richard Heyd et Laure Albin-Guillot, une eau-forte par Dunoyer de Segonzac datée 1946 et un dessin de Gide sur son lit de mort par Berthold Mahn. Il rassemblait les contributions d'une soixantaine d'auteurs français et étrangers parmi lesquels Thomas Mann, Ernst Jünger, John Steinbeck, Giuseppe Ungaretti, et Saint-John Perse, Marcel Arland, Jean Cocteau, Paul Léautaud, François Mauriac, Jean Grenier, Henri Mondor, Robert Mallet, Henri Thomas, Jacques Brenner, Jean Paulhan, Jean Giono, Albert Camus, Léon-Pierre Quint, Henri Bosco, Etiemble. Il se terminait par des inédits et des extraits de correspondance avec Marcel Drouin et Paul Valéry. Camus, proche de Gide, se trouvait ainsi parmi les plus grands !

Ce n'est que le premier janvier 1953 que Gaston Gallimard obtient l'autorisation de faire reparaître la revue elle-même. Très rapidement Camus figure à son sommaire, donnant jusqu'à sa disparition soit des textes inédits soit des prépublications de textes à paraître chez Gallimard ou même aux éditions Calmann-Lévy en ce qui concerne les « bonnes feuilles du volume sur la peine de mort publié avec Arthur Koestler ». Le relevé de ses contributions se présente ainsi :

- 1<sup>er</sup> janvier 1954, n° 13, « La mer au plus près » (p. 1-10).
- 1<sup>er</sup> octobre 1955, n° 34, Albert Camus rend hommage à Roger Martin du Gard (p.661-671). Ce texte ouvre le numéro.
- 1<sup>er</sup> juin 1956, n° 42, « L'esprit confus » (p.961-978).

<sup>28</sup> Début février 1939 Camus écrit à Grenier sur papier à en-tête *Rivages*.

<sup>29</sup> Le texte sur les éléphants du roi Juba comprend à la fois une présentation et une traduction. Dédié à Jules Supervielle, il est en fait non signé. La phrase de la présentation de la *NRF* pourrait laisser attribuer ce texte au latiniste Jacques Heurgon, ce qui serait plausible notamment par les références contenues dans la présentation.

<sup>30</sup> cf. Vincent Grégoire, « Camus l'écrivain naissant face à la censure allemande », *Symposium, a quarterly journal in modern literatures*, volume 63, n°1, spring 2009, passim et Albert Cerisier, *Une histoire de la NRF*, Paris, Gallimard, 2009, p.422, p.444.

- 1<sup>er</sup> septembre 1956, n° 45, Camus rend hommage à Francis Ponge en acceptant de rendre publique sa « Lettre au sujet du Parti-Pris », écrite plusieurs années auparavant datée du 27 juillet 1943 (p.386-392). Le fait est assez remarquable pour être noté.
- 1<sup>er</sup> juin 1957 et 1<sup>er</sup> juillet 1957, « Réflexions sur la guillotine » (p. 961- 981 et p. 83-102).
- 1<sup>er</sup> janvier 1958, la préface à *L'Envers et l'Endroit*. Le texte est daté de 1954.
- En mars 1959, (p.539-540) une contribution de Camus est souvent passée inaperçue, car elle ne figure pas au sommaire et est « noyée » dans la rubrique « Les Revues » en fin de numéro. Il s'agit pourtant d'un texte important : le texte sur *Les Îles* de Jean Grenier, (« belle et juste étude » dit le « chapeau » non signé), paru précédemment dans la revue *Preuves*.
- De même dans le numéro de mai 1959 dans la série des Notes, où il est rendu compte des revues, paraît un court texte de Camus qui figurait au sommaire des derniers *Cahiers des saisons* (hiver 1959) : « Mon idée est de faire une anthologie de l'insignifiance... »

Dans les années qui vont de 1953 à 1959, Camus semble donc manquer simplement une année, et ne pas être présent l'année 1953, celle du redémarrage. Il l'est cependant, on le notera ci-dessous, selon des modalités différentes, assurant ainsi une continuité. On relèvera dans ces contributions l'importance des textes littéraires et l'absence de toute prise de positions politiques. En acceptant la parution d'un texte dans un numéro, on peut, par ailleurs, se laisser aller à penser, compte tenu des fonctions de Camus chez Gallimard, que ce dernier n'avait pas d'oppositions tranchées avec d'autres auteurs présents dans le même numéro : une étude des sommaires de ces numéros serait ainsi intéressante.

#### – Publications après sa mort

La NRF ne pouvait rester insensible à la disparition de Camus.

Fait exceptionnel, elle ouvre son numéro de février 1960 par un hommage non signé, les rédacteurs en chef de la revue étant Jean Paulhan et Marcel Arland et la secrétaire générale (de rédaction) Dominique Aury. Le plus étonnant est que le texte comprend des passages à la première personne : « Ce n'est pas l'amitié ni la tristesse qui me font parler », « des scrupules qui l'agitaient je n'en donnerai qu'un exemple »... Citons le début de cette chronique oubliée qui s'étend sur les deux premières pages du numéro :

« Albert Camus est mort, de la mort qu'il semblait attendre : hâtive, précipitée – et il se plaignait volontiers que la précipitation fut son lot ; absurde – et plus absurde encore que la maladie qui lui avait révélé, vingt cinq ans plus tôt, le scandale essentiel du monde. Il semble que le destin ne soit jamais long à répondre à notre attente. »

et les dernières lignes :

« On reconnaissait en lui – comme on avait reconnu en Saint-Exupéry – un écrivain qui fût aussi, qui fût d'abord, un guide. A quoi : « Moi un guide ? répliquait-il. J'apprends à marcher tous les jours. »

Et c'est dès le 1<sup>er</sup> mars 1960, soit environ deux mois après sa mort accidentelle, dans un délai très court, que la revue consacre un numéro spécial à cet auteur Gallimard, Prix Nobel de littérature, avec des contributions prestigieuses comme celles de Gabriel Audisio, Dominique Aury, Jean-Louis Barrault, Maurice Blanchot, Jean-Claude Brisville, Etiemble, William Faulkner, Jean Grosjean, Roger Grenier, Jean Grenier, Georges Lambrichs, Jean Vilar, Franz Hellens, Henry Amer, Jean Starobinski, Claude Vigée, Guy Dumur, Jean-Paul Weber, André Dhôtel, Georges Perros. C'est l'hommage de la communauté littéraire à l'un de ses pairs. Si les noms des rédacteurs en chef de la revue (Jean Paulhan et Marcel Arland) et celui de la secrétaire générale Dominique Aury figurent parmi les contributeurs, c'est en fait Maurice Blanchot qui ouvre le numéro. On peut noter qu'il s'agit bien d'un numéro spécial puisqu'il est totalement consacré à Camus et qu'il ne comprend aucune rubrique ou notes, ce qui est assez exceptionnel : c'était d'ailleurs le cas – mais pour d'autres raisons – du numéro sur André Gide avec lequel la comparaison s'impose. On relèvera aussi que ce numéro ne comprend aucun inédit de Camus lui-même, comme c'est parfois le cas dans ce genre d'hommage. Cependant ce sont des phrases de Camus qui précèdent l'ouverture de Maurice Blanchot : un fac-similé du manuscrit de *L'Étranger* et un extrait de la préface à l'édition américaine de la même œuvre, texte publié en 1958 qui devait être inédit en français : « On ne se tromperait pas beaucoup en lisant dans *L'Étranger* l'histoire d'un homme qui, sans aucune attitude héroïque, accepte de mourir pour la vérité. » Ce doublet



autour de *L'Étranger* (Camus étant devenu physiquement étranger au monde) est complété dans le cahier de photos qui suit immédiatement ces textes par des clichés représentant Camus *au milieu* de ses acteurs.

Depuis 1960, la NRF a continué à publier des textes de Camus soit en pré-publication avant la sortie des volumes chez Gallimard soit en mettant à la disposition de ses lecteurs des textes inédits de Camus.

- Ainsi dans le numéro du 1<sup>er</sup> janvier 1962 (p.1-22), la revue publie des extraits des *Carnets* qui paraissent peu après dans la collection blanche de Gallimard. Ces extraits sont précédés d'une présentation de Roger Quilliot qui se termine par cette confidence : « Camus ne parlait guère de ce qu'il vivait. Mais ses lectures, ses réflexions ou ses projets littéraires ne sont-ils pas autant de confidences sur l'homme et l'artiste qu'il fut ? ». Le numéro comprend aussi un récapitulatif des textes de Camus parus dans la NRF ;
- dans le numéro de Novembre 1965, la revue donne des extraits des *Écrits de jeunesse* qui figureront dans le tome 2 des *Cahiers Albert Camus*, mais la parution prochaine n'est pas indiquée et cette publication d'extraits se fait en fin de numéro ;
- dix ans plus tard, c'est une lettre inédite de Camus qui est publiée dans le numéro d'octobre 1976 consacré à « 118 lettres inédites » dans lequel on retrouve les noms d'Audiberti, Léon Bloy..
- l'année suivante en décembre 1977, c'est le journal du voyage à Rio qui est à l'honneur. « Deux jours à Rio » ;
- vingt ans plus tard en janvier 1996, la NRF publie avec la mention « Camus inédit » le texte « La crise de l'homme ». Cependant le « chapeau » non signé précise la nature du texte : il s'agit de « prendre le risque insolite de proposer Camus en traduction : le texte d'origine pouvant être considéré jusqu'à preuve du contraire comme perdu ». Cette traduction de Jean-Marie Laclavétine s'est trouvée dépassée à la suite du don de l'original fait au début de l'année 2003 au Centre de documentation Albert Camus d'Aix-en-Provence, permettant la publication pour la première fois du texte original français avec des travaux complémentaires de Philippe Vanney dans le numéro 6 des *Études camusiennes*, bulletin de la section japonaise de la Société des études camusiennes.

## 2. Camus vu par la NRF

Ces publications des textes de Camus ne sont pas les seules mentions du nom de Camus dans la revue et, sans prétendre à l'exhaustivité - notamment sur l'annonce des parutions de livres - des références faites dans la NRF à Camus durant sa vie, on peut relever les faits suivants :

- La parution de *L'Étranger* donna lieu à une bonne partie de la « chronique des romans » que Fieschi publie dans le n° 343 de septembre 1942 : cet auteur analyse d'abord un autre livre, celui de Dominique Rolin, *Le marais*. Il conclut son analyse par l'appréciation suivante : « Son laisser-aller (celui du héros), par l'excès même du dépouillement qui le rend inhumain prend une densité philosophique qui font de un grand livre, un de ceux qui « élèvent l'âme » justement parce qu'ils ne prêchent point. »<sup>31</sup>
- Achevé d'imprimer pour la première édition le 22 septembre 1942, *Le Mythe de Sisyphe* n'a donné lieu à aucun signalement ni aucune critique dans la NRF. Il est vrai que la revue cessa de paraître peu de temps après, au printemps 1943, après la démission de Drieu La Rochelle.
- La revue ayant été suspendue jusqu'au numéro de janvier 1953, ce sont simplement les publications de critiques des œuvres de Camus parues après cette date qui peuvent être relevées :
  - en 1953, il n'y a pas d'études critiques
  - en 1954 Maurice Blanchot consacre trois chroniques ou parties de chronique à Camus : en avril « Réflexions sur l'enfer » (n°16, p.677-686), en mai « Réflexions sur le nihilisme », (n°17, p.850-859) et en juin (n°18, p.1059-1069). Le signalement du livre « Tu peux tuer cet homme » paru dans la collection Espoir ne mentionne pas le directeur de collection et la même année Jean Duvignaud évoque en juillet les adaptations de Calderon (*La Dévotion à la croix*) et de Larivey (*Les Esprits*). En mai, François Nourrissier consacre une chronique aux deux livres : *L'Été* et *Actuelles II*.<sup>32</sup> En définitive c'est par trois

<sup>31</sup> p.370, l'analyse occupe les pages 363 à 370.

<sup>32</sup> Cette chronique est reproduite dans *L'œil de la NRF, Cent livres pour un siècle*, édition de Louis Chevallier, Paris,

auteurs différents qui ont tous leur stature dans le milieu littéraire que l'ensemble de l'activité de Camus est ainsi retracé : théâtre, édition, création littéraire

- en 1955, il n'y a pas d'études critiques.
- en 1956, Marcel Arland lit *La Chute* pour la *NRF* dans le numéro de juillet (p. 123-127) tandis que Jacques Lemarchand qui avait, dans le *Figaro Littéraire* du 29 septembre, donné sa chronique théâtrale de *Requiem pour une nonne*, y revient dans le n° 47 de novembre 1956 de la *NRF* (p.896-900). Et Maurice Blanchot poursuit son dialogue avec Camus dans le numéro 48 de décembre « La confession dédaigneuse » (p.1050-1056).
- en 1957, c'est Dominique Aury, dont on sait qu'elle fut proche de Jean Paulhan mais aussi des éditions Charlot, qui, sous le titre « la vérité commune », donne une chronique à la *NRF* en mai (n°53, p.890-893) et Jacques Lemarchand poursuit sa double contribution au *Figaro Littéraire* et à la *NRF* par son « Théâtre d'été » (n°56, août 1957, p.323-326).
- en 1958, aucune chronique spécifique n'est consacrée à Camus, sur lequel Robbe-Grillet revient cependant dans une analyse de *L'Étranger* incluse dans son article « Nature, humanisme, tragédie » (n° octobre 1958, p.580-604).
- en 1959, il n'y a pas d'études critiques.

Mais plus que les noms des chroniqueurs, ce qui est aussi révélateur, ce sont les absences. Signalons-en deux : sauf erreur de ma part, l'attribution du Prix Nobel avec son prolongement que fut la publication du *Discours de Suède* et surtout *Actuelles III*. Mais *L'Exil et le royaume* ne fait pas l'objet non plus d'une chronique, même si l'un des textes a été publié en avant-première dans la *NRF* et il en est de même dans le livre publié hors Gallimard chez Calmann-Lévy les *Réflexions sur la guillotine* dont des « bonnes feuilles » parurent dans la revue.

La collection « Espoir », au moment où paraît de nouveau la *NRF* le 1er janvier 1953, n'avait rien publié en 1952. Si des titres continuent à paraître à partir de 1953 et jusqu'à la mort de Camus les comptes rendus de cette collection semblent rares dans la revue et le nom du directeur de collection, Camus, n'apparaît pas systématiquement. Il en est ainsi, par exemple, au lendemain de la mort de Camus quand la *NRF* publie la recension du livre de R. Ménard, *La Condition poétique*, sous la plume d'Henry Amer en avril 1960.

Cependant, le nom de Camus apparaît aussi à d'autres endroits, très divers, de la revue. Sans prétendre être exhaustif on peut citer :

- en 1953 :
  - dans le numéro de juin (n°6, p.112-113) dans une brève : « La page du jeudi de *Combat* a longtemps fait autorité sous l'influence ou la direction d'Albert Camus, de Maurice Nadeau, de Dominique Arban. Elle était plus qu'une page littéraire, un milieu intellectuel. Elle va, paraît-il, disparaître. Ce sera tant pis pour *Combat*. » Derrière cette pointe, ne faut-il pas lire un hommage au travail de Camus qui avait quitté *Combat* six ans plus tôt ?
  - la *NRF* signale dans un article non signé de juillet 1953 (n°7, p.164) sous le titre « Matière brute » la parution de la revue *Terrasses* à laquelle Camus avait donné un texte. La nouvelle revue algérienne voudrait « dégager l'homme de son désarroi » Le chroniqueur signale que s'y emploient, au « service de l'espoir », Albert Camus, E. Dermenghem, E. Roblès d'une part et de l'autre M. Dib, K. Yacine, M. Mammeri et ajoute, un peu dépité : « Soit. Mais une telle confusion de doctrines et de structures, sans le moindre principe de choix autre que politique (en fait démocratique et laïque) n'est-elle pas faite pour engendrer plutôt que l'espoir, le désespoir ? »
  - dans la rubrique « Bulletin » qui liste parfois dans les numéros un certain nombre d'événements nationaux et internationaux, à la date du 18 juillet, on peut lire dans le numéro de septembre (n°9) : Albert Camus dénonce dans la fusillade du 14 juillet « un racisme qui n'ose pas dire son nom. »
- en 1954 :
  - le cahier de publicité en tête du numéro de janvier annonce la parution de *L'Été* « que l'on pourrait considérer comme une suite de *Noces* vingt ans après » (p.19) et signale la traduction en Angleterre de *L'Homme révolté*

---

Gallimard, 2009. Collection Folio, n°4851,

- après un rappel de cette parution prévue en février, le numéro de mars se fait plus précis : « Cet ouvrage comprend plusieurs essais dont les dates de composition s'échelonnent de 1939 à 1953. L'unité d'inspiration de ces essais est évidente. Ils reprennent tous, quoiqu'avec des perspectives différentes, un thème qu'on pourrait appeler solaire et qui fut déjà celui d'un des premiers ouvrages de l'auteur, *Noces*. Vingt ans après, ces nouvelles *Noces* témoignent donc à leur façon d'une longue fidélité. »
- en avril la revue signale que les exemplaires de tête de *L'Été* sont épuisés
- en juillet est annoncée dans la collection Espoir dirigée par Camus le volume de Jean Sénac, reproduisant quelques extraits de la préface de René Char
- en août est signalée la cession des droits de *L'Étranger* au Portugal
- en novembre il est annoncé que René Char avait remis un manuscrit à paraître en janvier dans la collection Espoir
- enfin pendant de nombreux mois en 1955 et 1956 figure «à paraître» dans la revue : « la pierre qui pousse » de Camus qui ne paraîtra finalement pas.

- en 1955

- le nom de Camus est indirectement présent à propos de l'exposition organisée à la BNF et à la parution des textes de son élève Simone Weil
- en mai, il est précisé qu'Albert Camus est en Grèce « où il parle de l'artiste en son temps ».

- en 1956

- en janvier, dans les Notes (p.169), il est publié des extraits d'un manifeste demandant « le retrait immédiat des troupes soviétiques, leur remplacement par la force de contrôle international », texte que Camus a demandé à douze écrivains européens de voter
- en mars, est signalé que la Comédie de l'Est dirigée par Michel Saint-Denis fait jouer « simultanément par deux troupes distinctes *Les Justes* de Camus et *le Voleur d'enfants* de Supervielle<sup>33</sup> et que ces pièces doivent être jouées dans les soixante-quinze villes « qui sont régulièrement visitées par cette Compagnie »
- en mars, la publication de *La Chute* est annoncée ainsi : « Depuis *La Peste*, parue en 1947, Albert Camus n'avait publié que des essais et des pièces de théâtre. *La Chute* qui paraît au mois de mai marque un retour au récit et dès maintenant on peut annoncer pour l'automne la publication d'un volume de nouvelles, *L'Exil et le royaume*. Albert Camus a également en chantier un roman »
- en juillet, est mentionné le fait que le vendredi 1er juin *La Chute* a été désigné comme « livre du mois » par la Société des lecteurs
- en octobre, le lancement de la collection « Bibliothèque idéale » est annoncé avec comme premiers titres à paraître : Claudel, Gide, Malraux, Camus...<sup>34</sup>

- en 1957

- en janvier, le succès de *La Chute* est confirmé : le livre est « en cours de traduction en Allemagne, Angleterre, Argentine, Danemark, Finlande, Hollande, Japon, Norvège, Portugal, Suède et Yougoslavie »
- le numéro de février fait une présentation de *L'Exil et le royaume* qui « comprend six récits sur le thème de l'exil, traité de six manières différentes depuis le monologue intérieur jusqu'au récit réaliste. Tous ces récits sauf un se situent hors de France ».
- en juin, il est mentionné que « le comité de sélection franco-anglais a désigné à l'attention du public anglais pour le mois de mai *L'Exil et le royaume* de Camus et *Le Bonheur fou* de Giono. Dans le même numéro, il est noté que « dans la liste hebdomadaire des best-sellers publiée par le supplément littéraire du *New York Times*, *La Chute* d'Albert Camus a figuré à l'une des premières places pendant plusieurs semaines »
- en juillet, la publicité pour la collection *Le Manteau d'Arlequin*, qui a démarré peu de temps avant, précise que les trois grands succès de la saison théâtrale sont parus dans cette collection : *Requiem pour une nonne, une femme trop honnête* de Salacrou et *l'Oeuf* de Marceau. Le lancement de la collection *Soleil* prévoit un Camus dans les cinq premiers titres

<sup>33</sup> Rappelons que Supervielle figurait au sommaire de la revue *Rivages* à Alger en 1939.

<sup>34</sup> Ce volume ne paraîtra finalement que peu de temps avant la mort de Camus. L'achevé d'imprimer est du 30 novembre 1959. Ce sera le deuxième livre important que les éditions Gallimard auront consacré à Camus de son vivant après le livre de Roger Quilliot paru en 1956, *Albert Camus : La mer et les prisons* !

– l'annonce de l'attribution du Prix Nobel à Camus fait l'objet du premier écho du Bulletin de décembre, qui précède les textes du numéro lui-même. Rappelant les raisons qui ont motivé le choix de l'Académie suédoise, la note revient sur le fait qu'il s'agit d'un « auteur français dont l'intérêt que lui ont constamment manifesté les étrangers attestait déjà l'universalité ». Il est mentionné ainsi qu'à peu près toutes ses œuvres sont déjà traduites en Allemagne, en Angleterre, aux Etats-Unis, en Espagne et au Japon et que de nombreux autres pays (Pologne, Portugal, Yougoslavie, Tchécoslovaquie, Finlande, Hongrie, Islande...) en ont traduit certaines. Le volume de Roger Quilliot consacré à l'œuvre de Camus est à cette occasion rappelé de même que les autres auteurs, français ou étrangers, ayant obtenu le Prix Nobel.

● en 1958

- la quatrième de couverture du numéro de janvier annonce à paraître dans la revue un texte intitulé « L'écrivain et la littérature ». Cette mention figure aussi sur les numéros de février et de mars ; elle est remplacée en avril par l'indication « Actuelles » qui disparaîtra ensuite. « Les premiers volumes de la collection de la Bibliothèque idéale » dirigée par Robert Mallet sont annoncés pour le début de 1958. La collection, dans laquelle figure parmi les premiers titres le *Camus* de Jean-Claude Brisville, doit réunir des écrivains français et étrangers très différents « en mêlant à d'illustres morts des vivants de *la garde montante* ».
- en février, la tournée des Galas Karsanty est signalée, avec l'itinéraire à l'étranger (dans le numéro de mars est donné l'itinéraire en France ), et la précision que Catherine Sellers y joue dans *Requiem pour une nonne* le rôle de Temple Stevens, qu'elle a créé. De même on signale la nouvelle version de *Caligula* avec Jean-Pierre Joric dans le rôle de Caligula qu'avait créé Gérard Philipe. « Nous avons actuellement sous presse un volume qui reprendra avec cette nouvelle version de *Caligula* une nouvelle version du *Malentendu* ». *L'Étranger* et *La Chute* vont être traduits aux Indes dans les langues oniya et bengali. La parution de *L'Envers et l'endroit* est annoncée.
- en avril, *La Peste* est signalée parue dans la nouvelle collection « Soleil ». On dira des « Soleils » comme on dira des « Pléiades » ! Il y a ce mois-là dans le cahier publicitaire qui précède le numéro pas moins de trois titres de Camus : la parution « Soleil », *L'Envers et l'endroit*, et le *Discours de Suède* dont il est précisé que les exemplaires de tête sont épuisés.
- en octobre, est signalée (p.729) la contribution de Camus au numéro du *Littéraire* du 30 août en hommage à Roger Martin du Gard.
- en novembre est signalée l'édition illustrée des œuvres de Camus ; il est indiqué aussi qu'au cours « de la dernière foire de Francfort, interrogés sur les livres français les plus significatifs traduits par eux depuis 1945, les éditeurs allemands ont désigné *L'Homme révolté*, *La Chute*, *La Peste* de Camus parmi d'autres titres de Proust, Saint-Exupéry et Montherlant
- en décembre *L'Étranger* est signalé à paraître dans la collection « Soleil ».
- l'attribution du Prix Nobel à Pasternak donne l'occasion à la revue de rappeler celui de Camus.

● en 1959

- en février, un écho mentionne que « plusieurs livres de nos éditions ont été choisis pour l'enseignement du français à l'étranger ». Parmi ceux-ci se trouvent *La Peste* choisi par 32 professeurs et *L'Étranger* choisi par 18 professeurs. Camus est le seul auteur dont deux titres soient retenus.
- les *Actuelles* sont mentionnées à paraître dans la revue en quatrième de couverture de janvier à novembre 1959. Si l'on se souvient qu'*Actuelles III* parut en volume en juin 1958, cette mention récurrente et insistante est le signe, à tout le moins, de l'attachement de Camus autant au mot qu'aux sujets qu'il peut recouvrir.

Ainsi la présence de Camus dans la revue *NRF* va bien au-delà de la simple publication de textes, pour englober à la fois des annonces de parutions à venir, des recensions d'ouvrages, une attention à la réception de l'œuvre et même des indications sur les activités de Camus. Certes, il s'agit parfois de simples échos qui fonctionnent dans le sillage de la vie de la maison d'édition. Mais il n'en demeure pas moins que le panorama ci-dessus fait apparaître une présence beaucoup plus importante que celle qu'on aurait imaginée sur la foi souvent affirmée que Camus ne s'intéressait pas beaucoup aux revues, particulièrement littéraires.

Guy BASSET

## Document

*A la veille du cinquantième anniversaire de la disparition d'Albert Camus, le Bulletin vous propose la reproduction d'un article nécrologique publié dans la Revue Philosophique de la France et de l'Étranger. Paru dans le numéro 3, juillet-septembre 1960 (p.423-424), et passé relativement inaperçu à l'époque car inséré dans une revue spécialisée, il a été rédigé par Alfred Stern (1899-1980). Alfred Stern enseigna notamment en France, s'intéressant à la philosophie de l'histoire et au problème des valeurs. Il publia également sur Jean-Paul Sartre. Alfred Stern enseigna au California Institute of Technology, il fut Président de la prestigieuse American Philosophical Association en 1965-1966. Cet article, par son auteur comme par le lieu où il paraît, peut être considéré à l'époque comme l'hommage de la communauté philosophique internationale à Albert Camus.*

*Comme pour les textes publiés dans cette rubrique, le lecteur ne manquera pas de le resituer dans le contexte de sa parution, tenant notamment compte du fait que la publication des textes de Camus et la recherche camusienne ont pu modifier certaines perspectives.*

G.B.

Albert Camus  
(1913-1960)

La mort tragique d'Albert Camus n'a pas seulement endeuillé le monde littéraire, mais aussi celui de la philosophie. Certes, le grand écrivain disparu ne se considérait pas comme un des nôtres. « Je ne suis pas un philosophe, écrivit-il, et je ne sais parler que de ce que j'ai vécu. J'ai vécu le nihilisme, la contradiction, la violence et le vertige de la destruction. »<sup>35</sup> Mais tout cela, il l'a vécu en philosophe, cherchant à surmonter les contradictions de la vie par la pensée.

On connaît les étapes de la vie miraculeuse de Camus. Commencée en 1913, dans un pauvre village algérois, elle culmine, quarante-quatre ans plus tard, au Palais royal de Stockholm, couronnée du Prix Nobel. Vingt-cinq mois seulement après ce triomphe suprême, elle s'éteint de façon absurde sur une route de France. Bornons-nous ici à retracer quelques étapes de la pensée de Camus, qui a su devenir l'oracle de la jeunesse européenne d'après la Libération.

L'alpha de la pensée de Camus est son *Mythe de Sisyphe*, son oméga est *L'Homme révolté*. Dans le premier de ces livres, il s'agissait de savoir si la vie devait avoir un sens pour être vécue. Camus trouve finalement qu'elle sera d'autant mieux vécue qu'elle n'aura pas de sens. Son Sisyphe accepte de vivre dans un univers absurde, décidé à épuiser tout ce qu'il offre. Ce qui compte pour lui, ce n'est pas de vivre le mieux, mais de vivre le plus. Une échelle quantitative des valeurs se substitue ainsi à une échelle qualitative. De cette façon, Sisyphe finit par dire « oui » au monde, par juger « que tout est bien ». Dans ce jugement final, Sisyphe affirme une espèce d'optimisme héroïque et s'avère ainsi comme un frère spirituel du Zarathoustra nietzschéen, bénissant tous les événements de la vie, les bons et les mauvais, manifestant ainsi son courage et son orgueil dans un *amor fati* sans réserve.

Dans son *Mythe de Sisyphe*, Camus est le chevalier de la pensée sans peur et sans reproche, capable de vivre sans illusions et d'affirmer une existence reconnue comme absurde. Dix ans plus tard, dans *L'Homme révolté*, son attitude a changé. Il n'accepte plus l'*amor fati* nietzschéen. Sa conscience sociale s'est éveillée. « Dire oui à tout, pense-t-il maintenant, suppose qu'on dise oui au meurtre... Si l'esclave dit oui à tout, il dit oui à l'existence du maître et à sa propre douleur. » Sous cet angle, Camus est donc justifié de rejeter l'*amor fati* et de renier son idéal de jeunesse. Mais il rejette aussi Marx, qui veut libérer l'esclave, il rejette la révolution et glorifie le révolté individuel, l'anarchiste auquel il érige un magnifique monument dans sa puissante tragédie *Les Justes*. Finalement, Camus se révolte contre l'Histoire. « J'ai grandi, dit-il, avec tous les hommes de mon âge, aux tambours de la première guerre mondiale, et notre histoire, depuis, n'a

<sup>35</sup> « Révolte et romantisme », Lettres sur la révolte, in *Actuelles II*, O.C. III, p. 411.

cessé d'être meurtre, injustice ou violence. » Après avoir connu quelques années de paix, avec toutes les douceurs de la vie, le Camus de la dernière époque veut protéger l'humble bonheur de l'homme moyen contre les flots de l'Histoire qui l'arrachent au présent et l'emportent vers un avenir incertain. Il proteste contre le fait de sacrifier le présent de l'homme, son unique possession à la chimère d'un avenir de l'humanité.

Bien qu'on puisse penser que cette révolte contre l'Histoire soit vouée à l'échec, on ne saurait nier la fécondité morale de la révolte de Camus contre l'injustice que l'homme fait subir à l'homme. Déjà dans ses *Lettres à un ami allemand* qui, à elles seules, le placeraient à côté des grands moralistes français de l'époque classique, Camus avait découvert une oasis fertile dans le désert du nihilisme : la valeur de l'homme. « Je continue à croire, écrit-il dans une de ces *Lettres*, que ce monde n'a pas de sens supérieur. Mais je sais que quelque chose en lui a du sens et c'est l'homme, parce qu'il est le seul être à exiger d'en avoir. »

Dans *L'Étranger* et dans *Le Malentendu*, ce fut encore l'absurde qui triompha. Mais dans *Caligula* l'absurde est réduit à l'absurde. L'exigence du bonheur humain et l'idée de la limite, de la mesure méditerranéenne, sœur de la μεσότης aristotélicienne<sup>36</sup>, rompent finalement le charme terrible de l'absurde. Dorénavant, Camus se révoltera seulement pour que l'homme n'ajoute pas au malheur de la condition humaine.

L'enseignement le plus précieux que Camus tira de la peste de l'occupation nazie fut « qu'il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser. Ayant vécu la plus terrible époque du *homo homini lupus*, l'humaniste révolté finit par affirmer avec Sénèque : *homo homini res sacra*.<sup>37</sup>

Alfred STERN

---

<sup>36</sup> Intermédiaire, moyenne cf. Aristote, *Éthique à Nicomaque*, par exemple 1108 a 5 (ndlr)

<sup>37</sup> Sénèque, *Lettre à Lucilius*, 95, 3 (ndlr)

## Comptes rendus

***Le don de la liberté, les relations d'Albert Camus avec les libertaires, Lourmarin, Rencontres méditerranéennes, 2009, 172 pages + un CD d'enregistrement de Radio Libertaire, 18 euros.***

« C'est comme tu dis : un copain. Il paraît que, pour lui, sa solidarité avec nous c'est quelque chose de complètement naturel et simple. » Cet extrait d'une lettre écrite de Stockholm le 11 décembre 1958, au moment de la remise du Prix Nobel, par Rüdiger à Louis Mercier donne le ton de ce volume qui rassemble les communications des Rencontres méditerranéennes qui se sont tenues à Lourmarin les 10 et 11 octobre 2008. Parfois esquissées ou faisant l'objet d'allusions furtives, les relations de Camus avec le milieu libertaire n'avaient jamais fait l'objet d'une présentation aussi détaillée en milieu camusien et il faut souligner la témérité et le mérite des Rencontres méditerranéennes d'avoir ainsi abordé un tel thème. « Ce réseau d'amitiés militantes sera tenace. On voit là combien l'intérêt et la sympathie de Camus pour les idées anarchistes et syndicalistes révolutionnaires sont liés à des personnes rencontrées sur son lieu de travail, d'abord, et à ses engagements, combien ils tiennent à sa fidélité en amitié, aux *copains* », souligne Marianne Enckel. Rien d'étonnant donc à ce que de nombreux noms soient largement évoqués, de même que la collaboration de Camus à des revues et plus particulièrement à *Témoins* (Charles Jacquier). Mais cette amitié faite de solidarité et de combats contre le totalitarisme prendra la forme d'engagements concrets en faveur d'exilés ou de condamnés. Cette proximité avec ce milieu complexe et diversifié se doublera aussi d'une attention particulière et d'une lecture attentive et souvent empreinte de sympathie données aux positions de Camus lui-même : dans *L'Homme révolté* (Séverine Gaspari) comme dans ses positions sur l'Algérie (*Actuelles III* ou même la « célèbre question » de Saïd Kessal à la conférence de Stockholm que resitue dans son contexte Lou Marin). Le lecteur glanera aussi, au fil des communications, des extraits de lettres de Camus et des références à des correspondances publiées dans des articles en France ou à l'étranger (comme, par exemple, celle avec Martin Buber) ou à des sites internet. La fidélité des différents réseaux de libertaires envers Camus que retracent notamment Sylvain Boulouque et Alessandro Bresolin ne s'arrête pas avec la disparition de Camus lui-même et le volume permet d'esquisser, des débuts à aujourd'hui, une histoire de la réception de Camus en milieu libertaire. La référence au football et l'éloge de la passe dans le jeu (Wally Rosell) contribuent à construire l'image d'un homme immergé dans la réalité, au service de la cause des autres. Solitaire et solidaire.

Comme à l'accoutumée dans les volumes des actes des *Rencontres*, le cahier iconographique qui termine le volume réserve de petits trésors (documents rares ou complètement inédits) : une page inédite de Camus sur l'Espagne, la dactylographie du manifeste du Groupe des Liaisons internationales, texte rédigé par Camus en 1948 dont Philippe Vanney avait précédemment dégagé l'importance dans le contexte international et camusien, une lettre à Maurice Schuman en 1949, l'analyse de Nicolas Lazarévitch sur *Les Justes*, la lettre au *Monde* du 12 novembre 1954 sur les exécutions en Iran, et les protestations de 1953 à la suite de l'emprisonnement en Argentine de cette grande amie de la France et de sa culture que fut Victoria Ocampo. Il faut saluer aussi l'initiative que le volume soit accompagné d'un CD. Outre le plaisir de (re)trouver la fraîcheur des voix, l'auditeur sera sensible d'une part au fait d'avoir connaissance des débats qui ont suivi les interventions et de disposer d'un entretien de cinq minutes de Maurice Joyeux à propos de *L'homme révolté*. Voilà encore une fois de la part des *Rencontres* un ouvrage qui deviendra incontournable !

Guy BASSET

**John Foley, *Albert Camus. From the Absurd to Revolt*. Stocksfield, Acumen, 2008. ISBN : 978-1-84465-141-2. 239p.**

En mettant l'accent sur l'absurde et la révolte, les deux concepts les plus souvent associés avec Camus, le livre de Foley ne semble à première vue offrir rien de nouveau. Son but avoué, cependant, est de démontrer non seulement la cohérence de ces deux concepts, mais aussi qu'ils sont à la base des engagements politiques et philosophiques de Camus et de ceux de ses écrits qui en sont inspirés. Ce faisant, Foley examine les prises de position de Camus sur une série de questions morales et politiques, y compris la

violence politique et l'indépendance de l'Algérie, et le contraste avec celles de Sartre. C'est donc la continuité entre la pensée et la pratique camusienne qui est en jeu ici.

Foley commence par s'en prendre à l'idée erronée et pourtant tenace que Camus était existentialiste, démontrant qu'il tenait à distinguer sa pensée de celle de Sartre dès ses comptes-rendus de *La Nausée* et de *Le Mur* en 1938 et 1939. Dans un chapitre consacré à l'absurde, Foley donne autant de place à *L'Étranger* qu'au *Mythe de Sisyphe*, mais se concentre presque exclusivement sur la deuxième partie du roman, suggérant que la condamnation de Meursault – non pour le meurtre d'un « Arabe », mais pour ne pas avoir pleuré à l'enterrement de sa mère – représente une critique indirecte du racisme du système de justice colonial. Ne mentionnant *Le Malentendu* que dans une note, Foley voit la naissance d'une politique de révolte chez Cherea dans *Caligula*.

Un des liens les plus importants entre l'absurde et la révolte, en effet, est que celle-ci peut être regardée comme une réaction contre l'absence de valeurs morales dans celui-là. Dans un chapitre consacré à Camus et *Combat*, Foley observe que l'auteur des *Lettres à un ami allemand* souligne à plusieurs reprises qu'au départ, son interlocuteur et lui avaient les mêmes idées. Situait ensuite « Ni victimes ni bourreaux » dans le contexte du débat d'après-guerre provoqué par Merleau-Ponty sur le rapport entre moralité, politique et violence, Foley finit par un bref examen de *La Peste*.

Dans sa discussion de *L'Homme révolté*, Foley défend Camus contre l'accusation que celui-ci déforme la pensée de Rousseau et de Hegel en soulignant que ce qu'il attaque, c'est l'interprétation de ceux-ci par Saint-Just et Kojève respectivement, tandis que sa critique de Marx ne concerne qu'un aspect de la pensée de celui-ci, la prophétie. En mettant en valeur le concept camusien du terrorisme d'État, Foley nous rappelle indirectement mais opportunément que le terrorisme est pratiqué non seulement par des groupes, mais aussi par des gouvernements.

Les quatrième et cinquième chapitres abordent la question de la violence politique et les différentes positions sur celle-ci de Camus et de Sartre. Dans une version remaniée de sa contribution à la collection *Albert Camus in the 21st Century* (voir notre compte-rendu dans le n° 84 du *Bulletin*), Foley puise dans *Caligula* et *Les Justes* les conditions minimales, selon Camus, du meurtre légitime, ajoutant une section sur « Réflexions sur la guillotine ». Pour étayer sa thèse que Camus n'était point hostile à l'histoire en elle-même, mais à l'historicisme, Foley démontre que Sartre a gravement déformé les propos de Camus sur l'histoire dans *Lettres à un ami allemand*.

Dans son dernier chapitre, sur Camus et l'Algérie, Foley développe les idées exposées dans notre article sur « La Nouvelle culture méditerranéenne »<sup>38</sup> pour démontrer que les critiques postcoloniales de Camus par Conor Cruise O'Brien et Edward Saïd sont sélectives, réductrices et « rétrospectivistes », dans le sens qu'elles sont faites du point de vue de la victoire du FLN. Bien que le rapport ici avec l'absurde et la révolte ne soit pas évident, on peut trouver une continuité dans le fait que cette analyse est fondée sur le même rejet de la divinisation de l'histoire qu'exprime Camus dans *L'Homme révolté*. En fin de compte, pourtant, la cohérence du livre de Foley repose plutôt sur sa défense vigoureuse et scrupuleusement documentée de Camus contre ses critiques philosophiques, politiques et postcoloniaux, défense qui complète très bien celle de David Carroll.<sup>39</sup>

Neil FOXLEE

**André ABOU : *Albert Camus, entre les lignes, 1955-1959 : Adieu à la littérature ou fausse sortie ?* Séguier, juin 2009, 196 pages, 19 €**

Désireux de rompre avec les poncifs<sup>40</sup>, sans remuer de vieilles querelles, André Abbou s'intéresse dans cet ouvrage à la dernière partie de la vie de Camus, la plus mal connue, celle qui s'étend de 1955 à 1959, comme l'indique le titre. Pour lui, cette période « aide à façonner l'image de l'homme, à mieux mesurer en quoi il se distingue des « littérateurs » de son siècle, et à apprécier l'exemple qu'il laisse comme

<sup>38</sup> « Mediterranean humanism or colonialism with a human face ? Contextualising Albert Camus' 'The new Mediterranean culture' », *Mediterranean Historical Review*, 21: 1 (2006), pp. 77–97.

<sup>39</sup> *Albert Camus the Algerian: Colonialism, Terrorism, Justice*. New York, Columbia University Press, 2007.

<sup>40</sup> Poncifs dont le moindre n'est pas d'avoir voulu figer Camus, après l'attribution du Prix Nobel en 1957, dans une posture de Sisyphe, « créateur attaché à sa création, [...] marié irrévocablement à la littérature, et consacrant tous ses instants à l'accomplissement d'un roman inachevé. » (p. 14)



créateur. » (p.15) Est-il besoin de préciser que son étude repose sur une information vaste, méticuleuse, et une excellente connaissance de l'œuvre de l'écrivain. Les huit chapitres qui composent l'ouvrage<sup>41</sup> s'organisent autour du quatrième intitulé « *Pour une nouvelle lecture de La Chute* ». Ce chapitre central, le plus long, est placé sous le signe de Baudelaire, comme le montrent les huit vers extraits de « Epigraphe pour un livre condamné », vers qui donnent le ton de l'étude et dont le choix ne manque pas de saveur...<sup>42</sup>

Laissant de côté la polémique, dans un langage clair et précis, cher à l'auteur de *La Peste*, André Abbou aborde donc, dans le présent volume, « la dernière séquence de la vie de Camus, au moment où s'imposait à lui un impératif de santé : s'éloigner de la littérature pour trouver une activité de substitution, journalisme ou théâtre, et remédier ainsi à un état psychique préjudiciable. » (p.16) Le chapitre 2 analyse les raisons de son retour au journalisme en 1955, à *L'Express*, auquel il ne collabora que sept mois, et qui se solda par un échec : celui d'« exorciser le spectre de Jonas ». Il ne lui restait plus qu'à « s'engager dans un autre pari et rompre avec la condition de « littéraire » qui le détruisait. » (p.29). Il devait, en mars 1960, prendre la direction d'un théâtre subventionné. Le destin en décida autrement.

Le chapitre 3, très court, annonce la méthode adoptée dans le chapitre 4 déjà évoqué. André Abbou se propose de « mettre à jour, *sans jargon ni perte d'intelligibilité*, la complexité et l'originalité structurelle de ce récit, ainsi que le sens qui en résulte : *l'adieu aux chimères et un solde de tous comptes*. » (p.32) Force est cependant de reconnaître que certaines pages pourront sembler ardues à qui ne possède pas d'élémentaires notions de linguistique. Refusant de se soumettre aux stéréotypes ou légendes qui entourent ce récit énigmatique, trop souvent mal lu ou réduit à la seule polémique avec Sartre et *Les Temps modernes*, André Abbou propose dans ce chapitre 4, véritable cœur de l'ouvrage, une analyse génétique fondée sur l'étude scrupuleuse des avant-textes, des manuscrits et tapuscrits, des *Carnets* et des correspondances de Camus publiées ou conservées à la Bibliothèque Méjanès à Aix en Provence. Il nous donne ici la quintessence d'un travail de recherche commencé en 1972 et qui lui avait permis de consulter au domicile de Francine Camus, rue Madame, certains documents non répertoriés actuellement à la Méjanès, comme « le dactylogramme corrigé 4, constituant la version 5 » auquel il fait allusion p. 75. Nous ne pouvons que regretter que l'auteur ait dû renoncer à donner l'intégralité des variantes relevées au cours de ses recherches. On se reportera pour comprendre notre frustration aux notes pp.110-112. Remercions André Abbou de se référer à l'édition Folio de *La Chute*, accessible à chacun.

Les intertitres de ce chapitre se présentent comme autant de voies pour accéder à une lecture intelligente d'un récit controversé, « nouvelle lecture » qui, par une sorte de mimétisme camusien, peut se lire sur plusieurs portées. D'une manière générale, l'abondance des notes témoigne du sérieux de l'entreprise et d'une rigueur intellectuelle qui n'est plus à démontrer.

Frappé comme tout lecteur par la théâtralité de *La Chute*, l'auteur établit ainsi un rapprochement intéressant avec *Requiem pour une nonne* de Faulkner, qui le conduit à poser la question : empreinte ou matrice ? Les pages 114 à 140 proposent des notes éclairantes à la fois sur le texte et le contexte du récit publié le 25 avril 1956, et une indispensable mise en perspective à l'intérieur de l'œuvre de celui que Sartre considérait comme « un petit truand d'Alger, très marrant, qui aurait pu écrire quelques livres mais plutôt de truand [...] et qui] a fait ce qu'il a fait, c'est-à-dire rien »<sup>43</sup>. « C'est-à-dire rien ? » est justement le titre qu'André Abbou a choisi de donner à son dernier chapitre dans lequel il conclut que « [...] Camus dans *La Chute*, en dissipant les chimères et en transférant sur une marionnette la charge contre ses contradicteurs, montre que l'écrivain esquiva le scénario de honte et d'aveu espéré, et retourna, à ceux-ci, le défi d'avouer leurs perversités. » (p.186).

Mais l'ouvrage ne se réduit pas à ce chapitre central. À la question « Pourquoi écrire ? » qui ouvre le chapitre 5, l'auteur, développant une communication rédigée avec Zakia Abdelkrim pour le colloque de Barcelone les 7-9 novembre 2007, constate à la fois les mutations et l'épuisement de la vocation littéraire chez Camus. La réponse se trouve au chapitre 6 : « Créer pour ne pas devenir meurtrier ». Il distingue les raisons pour lesquelles Camus, à partir de 1955, remit en cause la création littéraire. Celui qui se considérait comme un « maniaque du bonheur » entra en littérature dès 1930 pour « défendre la vie » selon un « processus classique de résilience » (p.146). Mais très tôt, il se rendit compte que « la mort est une donnée immédiate de la vie ». (p.147) Pour ne pas ressembler à Caligula, et soutenu par « une morale, c'est-à-dire le respect des hommes » (p.151), il décida de « créer » pour « donner une forme à son destin ». « *Le combat contre la déchéance et la mort devint donc le quatrième moteur de la création artistique*. » Dès fin 1940,

<sup>41</sup> On peut regretter l'absence de table des matières

<sup>42</sup> Voir page 33 de l'ouvrage

<sup>43</sup> Voir note 2 p.144, fort éclairante.

« Le pacte solidaire entre éthique et esthétique se profilait déjà. », (p.153) et André Abbou remarque fort justement que pour Camus « le monde ne peut exister sans la beauté. » (p.161) Les intertitres de ce chapitre dense sont autant de repères qui permettent de suivre « L'itinéraire d'un enfant du XX<sup>e</sup> siècle » (p.169). Pour André Abbou, « Bien analysée, *La Chute* apporte d'abord la conviction que, dès 1955-1956, après la douloureuse expérience de la maladie de Francine, de ses séquelles sur elle, et sur lui, sachant qu'il avait frôlé la catastrophe et pressentant la gravité de psychoses à venir, Camus avait décidé de prendre ses distances avec la création de fictions, excepté le roman en chantier, auquel il tenait. » (p.170-171). Point n'est besoin de souligner la qualité de l'analyse ici proposée.

Le chapitre 7 s'intéresse justement au « devenir d'un roman non abouti » et l'auteur conclut que « *Le Premier Homme* achevé et publié par Camus eût [...] été singulièrement différent de l'ébauche que nous connaissons. » (p.183).

S'interrogeant à la fin de son étude sur l'héritage laissé par Camus aux générations actuelles, André Abbou y discerne d'abord « l'exemple d'une vie défendue et gagnée envers et contre tout », des convictions touchant un journalisme exigeant, la recherche d'une culture « faite pour l'homme » et la croyance en une littérature « refusant tous les artifices, les compromissions et les inféodations, à commencer par l'asservissement aux modes intellectuelles, au culte de la société de consommation et de l'argent. » (p.190). Citation qui convient parfaitement à ce bel ouvrage : *Albert Camus, entre les lignes*.

Marie-Thérèse BLONDEAU

***L'Algérie et la France*, dictionnaire coordonné par Jeannine Verdès-Leroux, Paris, Robert Laffont, 2009, collection Bouquins, 900 p., 32 euros**

Plus de cent cinquante rédacteurs de notices, plus de cinq cents entrées, voilà qui peut donner une idée de l'ampleur du travail accompli pour la réalisation de cet ouvrage collectif en forme de Dictionnaire, sous la direction de Jeannine Verdès-Leroux qui avait précédemment publié une remarquable étude sur *Les Français d'Algérie de 1830 à aujourd'hui* (Fayard, 2001).

Ce Dictionnaire rassemble une multitude de données historiques, géographiques, politiques, institutionnelles, économiques, démographiques, religieuses, biographiques, littéraires, artistiques, depuis l'Algérie antique jusqu'à l'Algérie indépendante. Tel qu'il se présente, avec ses inévitables lacunes et imperfections, cet ouvrage constitue désormais un outil indispensable pour quiconque, sans être un spécialiste, souhaite, à l'écart de tout préjugé stéréotypé, de tout sectarisme et de toute falsification, élargir sa connaissance des aspects multiples, complexes, parfois paradoxaux et contradictoires, d'une réalité algérienne que ceux-là mêmes qui sont nés dans ce pays, y ont vécu ou y vivent encore, parviennent difficilement à appréhender, au-delà du cadre nécessairement étroit et partiel de leur formation, de leur expérience et de leur quête personnelles.

Dans une introduction qui nous paraît judicieusement équilibrée, Jeannine Verdès-Leroux rappelle, références nombreuses et précises à l'appui, puisées dans les écrits de témoins aux positions les plus contrastées, l'évolution et le véritable basculement qui s'est produit, au fil des événements, quant aux appréciations portées sur le rôle de la France en Algérie. Ces appréciations vont de « l'admiration béate » pour une mission civilisatrice proclamée dans les discours officiels, à « la détestation tonitruante de la colonisation » répandue par « les intégristes de l'anti-colonialisme » (Charles-André Julien).

Depuis longtemps, des voix solitaires s'étaient élevées, celle de Camus en particulier, sans être entendues, pour dénoncer les injustices faites au peuple algérien. Le péché capital, selon Aimé Césaire, fut moins la guerre de conquête que les incohérences politiques, la confiance trahie et l'espoir abandonné. Nombreux furent les hommes de bonne volonté à formuler un constat analogue, notamment Jean Amrouche, Mouloud Feraoun, le Juste assassiné... Jeannine Verdès-Leroux invoque aussi les réflexions douloureuses d'un autre Juste, Jean Pélégri, sur « l'histoire souterraine » qui s'était nourrie au quotidien de confidences, d'échanges et parfois de tendresse et d'amitié entre des êtres nés sur la même terre, et ce en dépit des interdits réciproques, « histoires à ne pas dire »...

Après plus de quarante années d'indépendance, polémiques et anathèmes ressurgissent sporadiquement, – sans doute comme l'un des moyens commodes d'anesthésier une opinion désabusée –,

quant aux causes profondes d'un malaise persistant. Dans ce contexte, il convient de saluer la parution de ce *Dictionnaire* comme une amorce à la fois ambitieuse et modeste d'élucidation de faits précis et avérés ayant tissé la trame quotidienne de vie d'une population dont la composante majoritaire a pu être traitée en sujets passifs plutôt qu'en citoyens. (Une telle situation perdure d'ailleurs dans de nombreux régimes prétendument démocratiques).

Quel peut être l'accueil des instances politiques et médiatiques chargées d'informer, sinon d'orienter l'opinion publique face à une telle entreprise ? La recherche patiente et méthodique d'une vérité nécessairement nuancée – en quoi devrait consister la véritable vocation des historiens – dérange ceux qu'habitent des certitudes préétablies et simplificatrices. Camus en fit la cruelle expérience, même si l'on assiste à présent à de grossières tentatives de récupération de la part de certains de ceux qui l'avaient honni pour son refus persistant de cautionner la violence d'où qu'elle vînt. Les censeurs pourraient aussi bien réagir soit par un silence méprisant, soit par un éloge gêné de pure façade, soit par de virulentes critiques. Pourtant les qualités d'ouverture dont témoignent les nombreux auteurs de cet ouvrage devraient être le gage d'un succès mérité et insuffler un nouvel élan vers l'élargissement et l'approfondissement d'une recherche historique commune aux deux rives de la Méditerranée, recherche libérée de tout impératif politique à courte vue.

Jean-Claude XUEREB

## Soutenance de thèse

### Tadashi ITO : Le temps dans les essais d'Albert Camus

*Cette thèse, dirigée par Jeanyves Guérin, a été soutenue le 6 juin 2009 à l'Université Paris III. Outre le directeur, le jury comprenait Pierre-Louis Rey, Agnès Spiquel et Maurice Weyembergh. Tadashi Ito a obtenu la mention « très honorable » à l'unanimité.*

Dès ses écrits de jeunesse, Albert Camus n'est pas indifférent à la question du temps, qui a fait, dans l'histoire de la philosophie et de la littérature, l'objet de multiples travaux, de l'antiquité grecque à nos jours. Il poursuit une réflexion continue sur le temps dans ses essais, dans lesquels se mêlent souvent les pensées philosophiques et les images esthétiques pour constituer son écriture à la fois méditative et poétique, marquée par l'aphorisme ainsi que la métaphore : l'essai, qui est, en général, un genre hybride et complexe, difficile à définir, est, pour Camus, un lieu privilégié où « les sentiments, les images multiplient la philosophie par dix » (*Carnets*).

A travers les essais camusiens, dont chacun comporte non seulement l'énonciation, le discours et le récit qui ne sont pas homogènes, mais aussi le sujet, l'intention didactique et la stratégie discursive qui varient, la réflexion sur le temps ne cesse d'apparaître sous diverses formes. D'abord, dans ses essais quasi autobiographiques ou lyriques, *L'Envers et l'endroit* et *Noces*, l'auteur ou le « je » décrit ou raconte un moment éternel, éprouvé et vécu dans le monde terrestre. Ensuite, dans *Le Mythe de Sisyphe*, essai philosophique sur « l'absurde », l'essayiste évoque la conception du temps en l'associant aux fonctions de la conscience humaine : par exemple, la mémoire, l'espoir, et notamment la révolte consciente contre l'absurdité du monde et de la condition humaine. Enfin, dans *L'Homme révolté* qui retrace une longue histoire des révoltes en Occident, la recherche sur le temps s'oriente vers la recherche du fondement du temps collectif et historique.

En considérant l'ensemble de l'œuvre de Camus, et surtout ces quatre essais – *L'Envers et l'endroit*, *Noces*, *Le Mythe de Sisyphe* et *L'Homme révolté* –, notre thèse a pour objectif d'étudier trois conceptions du temps : l'éternité, la triple temporalité (le passé, le présent et l'avenir) et le temps historique.

Consacrée à l'analyse de la représentation et de l'idée de l'éternité, la première partie de notre travail consiste à examiner quelques textes de jeunesse de Camus. Dans un des premiers essais quasi autobiographiques de *L'Envers et l'endroit*, intitulé « Entre oui et non », le narrateur évoque des réminiscences des images simples et transparentes de ses jours passés. Et il arrive à retrouver, à remémorer, voire à revivre « un instant suspendu dans l'éternité » (*L'Envers et l'endroit*), en racontant ce dernier qu'il a vivement ressenti auprès de sa mère.

Retrouvé dans le passé ou dans la mémoire individuelle, un tel instant privilégié et éternel est projeté dans le présent et dans le monde extérieur. Célébrant une communion charnelle avec le soleil, la mer, le vent et des rivages de la Méditerranée, le deuxième livre de Camus, *Noces* suggère une abolition du temps qui ne cesse de passer sinon une sensation d'éternité. Au moment où en perdant la conscience de soi, de l'espace et du temps ordinaires, le sujet s'identifie, de façon extatique, à l'univers illimité et perpétuel, « tout lui est présent » : rien n'y passera, rien n'y viendra de nouveau, « comme [pour] un homme emprisonné à perpétuité » (*Noces*). Il s'agit donc d'une mystique de l'éternité liée non à l'espoir de l'au-delà tel que le proposent les religions révélées, mais à la plénitude de la présence de l'être dans et avec le monde naturel.

« Je suis parti d'œuvres où le temps était nié. Peu à peu j'ai retrouvé la source du temps », écrit Camus en 1951 dans ses *Carnets*. Tandis que ses premiers essais, *L'Envers et l'endroit* et *Noces* décrivent un instant privilégié et éternel, marqué par un arrêt ou une disparition du temps, *Le Mythe de Sisyphe* est consacré à la recherche de la « source » du temps qui ne cesse de passer et de se succéder à lui-même. Comme le fait Heidegger dans *Être et Temps (Sein und Zeit)*, Camus distingue deux conceptions du temps. L'essayiste analyse d'abord le temps quotidien, collectif et objectif. Dans ce dernier, que mesurent les

horloges et les calendriers, les hommes s'immergent, en général, avant d'avoir conscience de « l'absurde » du monde et de la condition humaine.

Puis à ce temps mécanique des horloges, Camus oppose un autre temps individualisé, subjectif et humain. Celui-ci est propre à « l'âme » de « l'homme absurde » qui ne vise qu'à épuiser sa vie et son temps en se révoltant « à chacune de ses secondes » contre l'absurde, et surtout contre la mort considérée comme « l'absurdité la plus évidente » (*Le Mythe de Sisyphe*). Certes, « l'absurde » qui signifie globalement ce qui est paradoxal et incompréhensible est une notion assez souple et plutôt vague. Mais l'essentiel est que ce soit la fatalité de la mort qui constitue, chez Camus, le centre de « l'absurde ». Celui-ci peut donc se réduire au fait que dans le monde privé de sens supérieur et divin, tout homme (y compris l'enfant innocent) est, sans raison, condamné à mort depuis sa naissance.

« L'absurde m'éclaire, dit Camus, sur ce point : il n'y a pas de lendemain. » (*Le Mythe de Sisyphe*) Cela veut dire que la mort est pour essence inévitable et possible à tout instant. La révolte commence avec la reconnaissance de la proximité de la mort, et elle réordonne la conception et la conscience du temps qui se compose de trois époques, à savoir, le passé, le présent et l'avenir. En effet, en se remémorant la fatalité de la mort, « l'homme absurde » se révolte dans le présent, contre la mort à venir.

Reconnaissant clairement que, définie préalablement comme son destin, la mort certaine et toujours possible pourrait advenir dans l'instant suivant, l'homme absurde tente de se révolter à chaque moment présent contre elle. Sur ce sujet, Camus déclare que « le présent et la succession des présents devant une âme sans cesse consciente, c'est l'idéal de l'homme absurde » (*Ibid.*). Et pour celui-ci, « le temps marche avec lui » et avec sa révolte consciente et cyclique. En effet, le mouvement de révolte qui se répète régulièrement, à chaque présent, contre la mort toujours possible se présente sous la forme du temps, au sens où il continue à marquer le présent et la succession des présents. Voilà une temporalité particulière à l'homme absurde, et sa révolte consciente, perpétuelle et sisyphienne n'est rien d'autre que la source du temps humain : c'est ce que nous avons mis en relief dans la deuxième partie de notre travail.

Cette révolte personnelle et solitaire qui mesure et actualise, dans *Le Mythe de Sisyphe*, le temps individuel, devient, dans *L'Homme révolté*, la révolte solidaire des hommes, qui peut d'ailleurs être le fondement du temps collectif et de l'évolution historique. La troisième partie de notre thèse commence par mettre en lumière ce glissement important, en considérant quelques écrits de circonstance, et surtout une œuvre qui justifie l'entrée dans la Résistance : *Lettres à un ami allemand*, dont l'auteur note que « nous sommes entrés dans l'Histoire », dans la révolte historique, collective contre les nazis.

Ensuite, notre travail aborde l'analyse de la conception camusienne de l'histoire qui a un rapport étroit avec la notion de révolte, redéfinie et approfondie dans *L'Homme révolté*, et surtout avec ce nouveau *cogito* camusien : « Je me révolte donc nous sommes. » Il s'agit d'un syllogisme : d'abord, la mort contre laquelle le « je » se dresse constitue l'horizon indépassable de son existence ; or elle est aussi une condition et une souffrance communes à tous les hommes ; donc la révolte doit s'orienter vers la lutte collective d'un « nous tous » contre cette mort universelle qui est « notre » destin commun. Cette notion de révolte collective et solidaire des hommes est le fruit de la réflexion de l'écrivain et de son expérience historique, et notamment de sa participation au combat de la Résistance contre les « bourreaux » nazis : « Et moi, refusant d'admettre ce désespoir et ce monde torturé, écrit Camus, je voulais seulement que les hommes retrouvent leur solidarité pour entrer en lutte contre leur destin révoltant. » (*Lettres à un ami allemand*)

Tout en s'opposant à l'idéologie marxiste qui prétend connaître la loi du mouvement historique, et qui prophétise la fin de l'Histoire (marquée par l'avènement de la société sans classes), Camus affirme que l'histoire humaine n'a aucune direction *a priori*. Ce sont en effet les hommes, leurs actions, et surtout leurs révoltes collectives qui peuvent donner un sens à une histoire qui n'en a pas préalablement. Celle-ci est donc l'effet et « la somme de leurs révoltes successives » (*L'Homme révolté*) contre tous les maux de l'existence : la mort qui est le destin commun à tous les mortels, l'injustice, l'esclavage, la guerre, les bourreaux, la terreur.

En somme, chez Camus, les êtres humains sont acteurs de l'histoire, et leurs révoltes incessantes sont un des principaux fondements de l'évolution historique : « Je me révolte donc nous sommes » et « ce "Nous sommes" » doit toujours « se maintenir dans l'histoire », parce que « notre tâche » n'est pas de « terminer » cette dernière, mais de « la créer » (*L'Homme révolté*).

Notre étude vise finalement à mettre en lumière la vision et la pensée générales et unitaires du temps chez Camus à partir de nos analyses de ces trois conceptions du temps : l'éternité, la triple temporalité

(passé, présent et avenir) et l'histoire.

Parmi les trois époques qui composent le temps – le passé, le présent et l'avenir – Camus accorde toujours la priorité au présent. Il déclare par exemple dans une conférence en 1956 sur « L'Avenir de la civilisation européenne » : « J'ai d'abord de grandes difficultés à me placer dans une perspective d'avenir. J'ai le sens du présent, de façon assez aiguë et forte, je crois, et un peu le sens du passé. » Il reste que dans sa recherche intellectuelle, l'avenir et le passé jouent eux aussi un rôle essentiel.

Certes, dans *Le Mythe de Sisyphe*, Camus déclare son indifférence à l'avenir lointain et incertain. Mais de fait, l'homme absurde qu'il esquisse ne peut jamais tourner le dos à l'unique futur certain et absurde, à savoir sa mort inévitable : « [...] tourné tout entier vers la mort (prise ici comme l'absurdité la plus évidente) l'homme absurde se sent dégagé de tout ce qui n'est pas cette attention passionnée qui cristallise en lui » (*Le Mythe de Sisyphe*).

L'importance du passé ou de l'histoire est claire, pour sa part, dans *L'Homme révolté*. L'ouvrage fait une large place à l'analyse des révoltes en Occident depuis l'époque gréco-latine, bien qu'il ait pour sujet exclusif la révolte et la terreur dans les temps modernes, et surtout la violence de l'État totalitaire. Car Camus vise à critiquer le totalitarisme moderne, comme celui des bolcheviks, issu du mouvement révolutionnaire, en s'interrogeant sur sa cause dans une longue histoire des révoltes métaphysiques contre la condition humaine, et des révolutions qui, pour lui, ne sont que la suite logique de la révolte métaphysique.

L'anticipation sur l'avenir non pas lointain, mais proche et imminent, à savoir sur la mort inévitable, et qui peut potentiellement advenir dans un instant, sert à concentrer la passion de vivre dans le présent. La révolte contre les maux actuels serait aveugle si l'on ne saisissait leur nature, leur origine, le contexte historique de leur apparition. Il est donc difficile de délaisser absolument l'avenir et le passé au profit du présent.

Il reste que c'est ce dernier qui est privilégié par Camus. En effet, tandis que l'avenir n'est pas encore et que le passé n'est plus, le présent est l'unique champ réel et disponible, où l'homme peut exister, penser, agir et re-présenter ces deux absences temporelles par l'anticipation et par la mémoire. C'est en outre dans le moment présent que se condense une mystique de l'éternité. Non pas de l'au-delà des religions révélées mais du monde terrestre. Il s'agit d'une « seconde éternelle » (*Carnets*) qui est un éclat d'éternité ou une petite plénitude du temps présent et de la présence de l'être dans l'univers naturel : « Il semblait que la matinée se fût fixée, le soleil arrêté pour un instant incalculable. » (*L'Été*)

En conclusion, le présent est le fondement de l'éternité, du temps qui se compose de trois époques, et aussi de l'histoire. Dans la quête du temps que Camus poursuit dans ses essais, l'avenir (sur lequel on anticipe dans le présent), le passé ou l'histoire (que l'on retrace ou remémore dans le présent) et l'éternité (prise comme un instant actuel à la fois extraordinaire et arrêté, où tout est immuable) n'ont de sens que par rapport au présent, à la recherche de ce dernier, et à la passion acharnée de le vivre et de l'épuiser.

Soulignons finalement ce point essentiel : d'une part, si on renonce à l'expérience du présent, on renoncera également à celle de l'éternité, du temps et de l'histoire ; d'autre part, si on abandonne la recherche de l'éternité, du temps et de l'histoire, on abandonnera, pour reprendre l'expression de *Noces*, la « richesse présente ». Au bout du compte, le présent se révèle riche, dense et irremplaçable dans la mesure où il est l'unique fondement non seulement du bonheur de s'accorder avec un instant extraordinaire, terrestre, d'éternité, mais aussi le fondement du passé (de la mémoire) ainsi que de l'avenir (de l'anticipation) qui composent, avec le présent, le temps humain, et également de l'histoire [souligné par nous] que les hommes doivent créer et recréer, en retraçant rétrospectivement la marche de celle-ci, et en anticipant sur ses horizons.

Tadashi ITO

[Les étudiants français et étrangers qui ont récemment soutenu une thèse de doctorat sur Camus sont invités au responsable du Bulletin un texte en français présentant l'argumentation générale de leur thèse et son originalité ; à défaut, ils peuvent fournir le texte de l'exposé introductif de leur thèse, ou bien le résumé de celle-ci.]

Les étudiants qui viennent de soutenir un mémoire de master peuvent également prendre contact avec le responsable du Bulletin .]

## Au théâtre

*Le théâtre de Camus est un théâtre beau, riche et souvent représenté. Pourtant, l'idée généralement avancée est qu'il est plutôt verbeux et démonstratif, ennuyeux et quasiment jamais mis en scène. Avant de montrer que justement les scènes l'exploitent souvent avec succès, est née l'idée de créer cette nouvelle « Rubrique Théâtre ». Celle-ci tentera de vous tenir ainsi régulièrement informés des diverses représentations théâtrales des pièces ou des adaptations de Camus.*

*Par ailleurs, il nous semble important de faire connaître la présence de la SEC au sein du monde du théâtre.*

*Ainsi, me proposerai-je dans un premier temps de centraliser les informations, informations que chacun d'entre vous pourra me transmettre à l'adresse que j'indique à la fin de ces quelques lignes. Dans un second temps, peut-être pourrions-nous envisager des rencontres ou des témoignages avec les comédiens et/ou les metteurs en scène de la ou des pièce(s) qui fait(font) l'actualité.*

*Pour cette première rubrique j'aborderai plusieurs manifestations ayant eu lieu ces derniers mois.*

*Merci à ceux qui m'ont transmis certaines informations.*

Virginie LUPO<sup>44</sup>

virginie.lupo@ac-lyon.fr

\* \* \* \*

- **Du 4 au 13 mars 2009, se sont tenues au Théâtre de la Croix-Rousse les représentations des *Justes*. Du 18 au 27 mars, les mêmes comédiens et le même metteur en scène, Guy-Pierre Couleau, donnèrent ensuite des représentations des *Mains sales*.**

Guy-Pierre Couleau avait déjà monté *Les Justes* à l'invitation de Patrice Martinet le directeur de l'Athénée-Louis Jovet.

Ces représentations croisées sont intéressantes car elles marquent de manière patente les échos que l'on peut trouver dans ces deux textes. Le metteur en scène, Guy Pierre Couleau, écrit à ce propos dans sa « Note d'intentions » : « *En 2006, je préparais ma mise en scène de la pièce d'Albert Camus Les Justes et en travaillant sur cette période de l'écriture théâtrale de l'immédiat après-guerre, j'avais découvert l'amitié qui liait Jean-Paul Sartre à l'auteur de L'Étranger. J'avais appris dans quelles conditions les deux hommes s'étaient appréciés puis brouillés à mort et comment leur fameuse querelle avait pris depuis ce temps une saveur et une valeur d'affrontement idéologique définitif (...).*

*J'ai mis en scène Les Justes avec l'idée dans un coin de ma tête d'apposer plus tard une réponse, un second volet à cette question de la révolte qui anime Dora, Kaliayev et leurs camarades.*

*La Révolte et l'Amour. Et les moyens mis en œuvre pour parvenir à la fin révolutionnaire que les personnages de Sartre et ceux de Camus voient comme un idéal. Et j'ai pensé proposer aux acteurs qui étaient de l'aventure des Justes de repartir avec Sartre et ses Mains Sales à la rencontre du public. Nous voulons donner à entendre les deux grandes voix de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle et donner à voir les corps de ces deux pensées qui ont tellement compté pour tant d'entre nous ».*

« Ces personnages de terroristes que Camus écrit à partir de modèles historiques précis, sont déchirés entre vie et mort, amour et révolution, espérance et nihilisme.

Leur complexité et leurs contradictions ont nourri en moi la même sympathie qu'avait Albert Camus pour eux.

Mais mettre en scène une pièce c'est aussi penser aux comédiens qui vont la défendre et lui donner chair. Or tous ces héros tragiques des *Justes* ont une grandeur dont le théâtre moderne n'est pas si riche. (...) Enfin, comment ne pas être retenu à la lecture de cette pièce par le thème si actuel du terrorisme ? Si la voix d'Albert Camus à travers *Les Justes* résonne de manière aussi étrange et vraie à nos oreilles, c'est parce

<sup>44</sup> Notre amie Virginie Lupo a publié sa thèse en 2002 sous le titre *Le Théâtre d'Albert Camus : un théâtre classique ?* aux Presses du Septentrion, Lille.

qu'elle est nourrie de prophéties sur son époque et sur la nôtre.

(...) J'ai cherché dans l'esthétique du spectacle à ne pas être trop loin d'aujourd'hui. En décalant vers nous la référence historique, en faisant jouer la pièce dans un temps plus proche du nôtre que celui de la Russie de 1905, je me suis attaché à rendre vivante la volonté de Camus de ne pas faire des *Justes* une pièce historique mais plutôt un détour par l'histoire qui convoque le présent et l'avenir ».

Guy-Pierre Couleau, *Note d'intentions*

● **Le samedi 14 mars, se tenait à cette occasion une Table ronde Camus / Sartre intitulée : « Combats et amitié : 2 hommes ».**

Le Théâtre de la Croix-Rousse souhaitait ainsi faire « *découvrir sous un autre jour, les deux hommes qui ont marqué le XX<sup>e</sup> siècle. Deux hommes qui se sont cherchés, questionnés, répondu tant dans leurs réflexions philosophiques, politiques qu'intimes* ». Cette rencontre se fit autour de Pierre-Louis Rey, Professeur émérite à la Sorbonne Nouvelle, spécialiste de Camus ; de Jean-François Louette, Professeur à Paris IV depuis 2005 et spécialiste de Sartre ; de Patrice Beghain, ancien adjoint à la culture de la ville de Lyon et auteur du *Cours du fleuve fait le mien* ; d'Abraham Bengio, responsable à la culture de la Région Rhône-Alpes et auteur de *Quand quelqu'un parle, il fait jour, une autobiographie linguistique*, La Passe du vent ; de Thierry Renard, éditeur dans la région lyonnaise ; elle fut animée par Virginie Lupo.

Thierry Renard prit la parole pour faire la lecture de quelques textes dont le début des « Amandiers », tiré de *L'Été* dans lequel Camus écrit : « *Il n'y a que deux puissances au monde : le sabre et l'esprit. A la longue le sabre est toujours vaincu par l'esprit. [...] Et ce que nous voulons justement c'est ne plus jamais non incliner devant le sabre, ne plus jamais donner raison à la force qui ne se met pas au service de l'esprit* ».

Le public présent n'étant pas forcément spécialiste des auteurs, il nous avait semblé important d'en faire une présentation succincte. Ainsi Pierre-Louis Rey présenta rapidement Camus, en rappelant que les deux hommes s'étaient rencontrés à une répétition des *Mouches* et que Sartre avait souhaité lui donner le rôle de Garcin dans *Huis-clos*. Il évoqua sa passion du journalisme, notamment à *Combat*, et sa position sur la connaissance des camps communistes. Pierre-Louis Rey rappela qu'il s'était tué dans un accident de voiture.

Jean-François Louette commença sa présentation de Sartre en avançant que pour l'auteur tout avait débuté avec *Monsieur le Vent et Madame la Pluie*, car il organisait des séances de marionnettes pour séduire un public. Ainsi, le théâtre avait partie liée avec la séduction dès le plus jeune âge de Sartre. Ce dernier eut une formation littéraire et fut ami avec Paul Nizan. Sartre écrit du théâtre durant la guerre avec notamment *Les Mouches*, représentée en 1943, et il en écrira jusqu'en 1959, avec *Les Séquestrés d'Altona*.

Abraham Bengio prit ensuite la parole pour présenter la fameuse polémique Sartre/Camus qui avait suivi la parution de *L'Homme révolté*. Son intervention fut étayée et savoureuse, accompagnée de nombreuses lectures de textes des deux auteurs. Toutefois, l'heure n'était plus à la polémique et ni Pierre-Louis Rey ni Jean-François Louette ne désirèrent se prononcer sur cette rupture, jugeant que cela n'était pas la chose la plus intéressante concernant les deux auteurs.

De son côté, Patrice Beghain posa une question selon lui fondamentale : savoir si l'on est un juste. Pour lui, en effet, nous devons constamment garder cette question à l'esprit et nous demander si tout ce que nous faisons ou disons nous permet d'être juste. C'est la seule question qui doit se poser à l'homme. Camus, dit Patrice Beghain, a construit cette qualité de juste tout au long de sa vie alors que Sartre a en permanence remis en question ce qu'il avait été, en cheminant, en progressant. La constante de Camus fut le refus du monde tel qu'il était. Il mena un combat dont les formes étaient erronées mais qui était celui de la juste cause. Patrice Beghain termina son intervention avec une lecture de la préface d'*Aden Arabie*, de Nizan.

Jean-François Louette prit ensuite la parole. Il cita : « *un acte, ça va trop vite* » afin d'évoquer le décalage entre l'action et la pensée illustré dans *Les Mains sales*. Il évoqua ensuite la quête du père présente dans cette pièce. En effet, Hugo cherche un père chez Hoederer. Nizan est d'ailleurs à la base du personnage de Hoederer. Hugo est aussi Sartre lui-même ; il est la transposition de Sartre lui-même qui voulait faire de l'action directe mais qui a dû se rabattre sur autre chose, notamment en écrivant *Les Mouches*. J-F Louette insista sur le remords de Sartre de n'avoir pas fait de l'action directe. Il évoqua ensuite les qualités théâtrales de la pièce dont la dimension comique, le rôle des objets (notamment du pistolet ou de la radio qui fait l'exposition, représentant ainsi la voix de l'histoire) et le principe de théâtralité redoublée où les comédiens jouent à jouer.

Pierre-Louis Rey rappela les certitudes de Camus qui sont que l'on ne tue pas, surtout des enfants. Il



souligna également l'absence d'esprit didactique de Camus, problème, que selon lui, l'on retrouve dans tout son théâtre.

Virginie Lupo prit la parole afin d'insister sur l'émotion toujours aussi forte du texte de Camus et fit une lecture de quelques passages des *Justes*.

- **Les Justes au Festival d'Anjou (article paru le jeudi 2 juillet 2009 dans *Ouest-France* 49).**

« De justes comédiens pour honorer l'art camusien »

*Festival d'Anjou. C'est une œuvre et une pièce rare. Une œuvre rare par sa puissance politique, idéologique (de celle qui fait naître la réflexion et non l'ostracisme et la répression) et une pièce rare sur les planches. Le metteur en scène multitalents Diastème et ses jeunes comédiens se sont emparés avec rigueur, fraîcheur et enthousiasme de ces Justes, protagonistes bien réels devenus héros-parangons de toutes les rébellions justifiées, justifiables ou non.*

*Le phrasé et le joué sont très classiques mais nourrissent une ambition de mise en scène à la hauteur de l'enjeu et la force émotive, émotionnelle et intellectuelle de l'œuvre du grand Albert. Chaque corps et âme de ce drame des temps modernes pose une question pérenne.*

*La souffrance justifie-t-elle l'intransigeance (Stephan) ; l'amour du beau, de la vie et du beau de la vie légitiment-ils l'assassinat (Yanek) ; imposer à un peuple son idée de la liberté, n'est-ce pas détruire une barbarie pour en imposer une autre (l'amoureuse Dora, cœur palpitant au cœur du repentir) ? Les Justes, c'est aussi le grand combat entre l'action sartrienne et la réflexion camusienne, la dualité entre politique et poétique.*

*Habités par cette symbolique, les comédiens portent haut le bruit et la fureur d'un élan romantique déchu. Justes dans le ton, dans l'action et dans l'émotion.*

*C'était mardi, au château de La Perrière d'Avrillé ».*

- **Du 8 au 31 juillet, à l'Espace Roseau, à Avignon, la Compagnie "La Traversée" et "Théâtre au Présent" ont proposé *L'Étranger* d'Albert Camus, dans une mise en scène de Lydie Parisse et Yves Gourmelon, avec Pierre-Jean Peters, Laurent Tricoire et, en alternance : Anne-Sophie Bigot, Marthe Lallemand, Hélène Pedebas.**

Voici leur présentation de cette nouvelle mise en scène :

*« À Alger, Meursault vit une vie monotone, il a un travail, vit dans l'appartement de sa mère, va à la plage, rencontre des connaissances. Mais voici que sa mère meurt, que cette mort semble le laisser indifférent et qu'il commet un meurtre de sang-froid sous prétexte d'un étrange éblouissement. Cette adaptation théâtrale met en avant la situation d'enfermement du condamné à mort, représentation métaphorique de la condition humaine : une cellule, la solitude pour compagne, les souvenirs qui affluent, personnages, objets, sons, sensations de l'enfance algéroise, tout finit par constituer un ballet, un cercle autour de lui, qui l'enferme, et paradoxalement, le libère, l'amène à retrouver consciemment « la tendre indifférence du monde ».*

\* \* \* \*

- Le 20 octobre 2009, à 20 h 30, le « Théâtre de la Rotonde » à Thaon-les-Vosges (88150, Vosges) proposera *Les Justes*, d'Albert Camus, dans la mise en scène de Guy-Pierre Couleau (entrée : de 5 à 13 €)

## Livres, revues et articles

### Articles

- Jacques Monférier, "La littérature et les écrivains sous le regard de Camus", *Nouveaux Cahiers François Mauriac*, n° 17, 2009, p. 167-192.
- Eric Werner, "Les combats de Camus sont toujours actuels", *Éléments*, (Le magazine des idées), n°131, avril-juin 2009, p. 42-46.
- Guy Basset, « Albert Camus, Simone Weil et le travail », mis en ligne le 23 juillet 2009 sur le site de l'Institut Supérieur du Travail, <http://istravail.com>
- Annie Cholley-Kerrec, « Albert Camus : une morale de l'action au service de la vérité et de la justice, Un combat pour la Paix : rien n'est jamais acquis », *Alternatives Non-violentes*, n°139, 2° trimestre 2006.
- Yosei Matsumoto, "Sur « le fils de M. Othon » de *La Peste*", *Études de Langue et de Littérature françaises* de l'Université de Hiroshima, n° 27, 2008, p. 34-41.
- Jean-Pierre Barou, « Albert Camus passé au savon de Marseille », *Libération*, 9 juillet 2009.
- Philippe Lançon, « Peste ! », *Libération*, 27 juillet 2009. *Libération* a proposé cet été une série de « trente histoires de ratages et de naufrages, de sagas inabouties et de projets fous », *Caramba, encore raté*. Sous le titre « Peste ! », Philippe Lançon rappelle l'histoire de Joseph Grand dans le roman de Camus, qui ne cesse de réécrire la première phrase – et elle seulement – de ce qui doit être un chef d'œuvre. Il souligne que Camus propose cet écrivain raté comme héros de son histoire, « ce héros insignifiant et effacé qui n'avait pour lui qu'un peu de bonté de cœur et un idéal apparemment ridicule ».
- Philippe Cibois, « De *La Peste* à la grippe A. Relire Camus est éclairant sur les réactions face à une pandémie », *Le Monde*, 13-14 septembre 2009.
- Walid Mebarek, « Camus sans fard », *El Watan*, 10 août 2009.

### Vient de paraître

- Elizabeth Hawes, *Camus, A Romance*. New York, Grove Press, 2009, 219 p (non traduit en français).
- David Sherman, *Camus*, Willey Blackwell, 2009 (non traduit en français).
- Aïcha Kassoul et Mohamed Lakhdar Maougal, *Albert Camus et le choc des cultures*, livre I. Alger: Editions Mille Feuilles, coll. "Française", mars 2009.

### A paraître

- José Lenzini, *Les derniers jours de la vie d'Albert Camus*, Arles, Actes Sud, 2009  
« José Lenzini a écrit une quinzaine d'ouvrages, dont trois consacrés à Camus, qui est pour lui un sujet de prédilection et de travail depuis plus de vingt ans. »

## Radio, cinéma

- **L'ÉTRANGER de Luchino Visconti d'après l'œuvre d'Albert Camus.  
Sortie en salle le 11 novembre 2009 (Copies neuves restaurées)**

*L'Étranger* est la rencontre de deux figures majeures de la littérature et du cinéma : Albert Camus et Luchino Visconti.

A la sortie des *Damnés*, en 1969, Visconti déclara : « *L'Étranger*, plus qu'un fils mal né est un fils né avec des limites. Avec ça, je pense quand même que c'est un film qu'il faut revoir, ce n'est pas un film mineur. »

*L'Étranger* est une œuvre à réévaluer. L'attention portée aux corps, à la lumière (l'admirable photographie de Giuseppe Rotunno, chef opérateur de nombreux films de Visconti ainsi que de Federico Fellini) en font une œuvre réellement « viscontienne ». Par ailleurs, il n'y a nulle trahison au roman d'Albert Camus. Au contraire, le film fait preuve d'un grand respect et d'une grande fidélité au livre.

Il paraît donc capital de rendre visible ce film trop rare à l'atmosphère étrange, un bel hommage à un des plus importants romans de la littérature française.

\* \* \* \*

- Roger Grenier a donné, dans l'émission « A voix nue », une série d'entretiens qui ont été diffusés entre le lundi 1<sup>er</sup> juin et le vendredi 12 juin. L'émission du mardi 2 juin portait pour titre « Camus entre soleil et ombre ».
- Paul Viallaneix a donné, dans l'émission « A voix nue », une série d'entretiens qui ont été diffusés entre le lundi 29 juin et le vendredi 3 juillet. Si les références à Camus courent en filigrane dans toutes les émissions, Camus est particulièrement au centre des émissions du jeudi et du vendredi.
- Agnès Spiquel a été l'invitée de Stéphane Paoli dans l'émission 7 x 9 du dimanche 6 septembre. Quand le virus de la grippe fait penser à *La Peste*...

## Citations

- Dans son nouveau livre, *Les Miens*, Grasset, 2009, Jean Daniel parle de Camus (p. 51-61). Il évoque aussi Louis Guilloux, Jules Roy, Pierre Mendès France et Germaine Tillion.
- Francis Wolf consacre à Camus un chapitre (« Le moment de Camus ») de son ouvrage *La Philosophie en France au XX<sup>e</sup> siècle, Moments*, Paris, Gallimard, 2009, collection Folio-inédit, p.320-336, (texte présenté initialement au colloque « Albert Camus entre littérature et philosophie », Paris, mars 2007).
- Dans *Un cœur intelligent* d'Alain Finkielkraut (Stock/Flammarion, 2009), le quatrième chapitre (p. 105-141) est consacré à Camus : « "Voici les miens, mes maîtres, ma lignée..." Lecture du *Premier Homme* d'Albert Camus ».
- De nombreux auteurs font référence à Camus dans l'ouvrage *Ma mère*, textes inédits recueillis par Leïla Sebbar, Montpellier, éditions du Chèvrefeuille étoilé, 2008. Des fils racontent leur mère.
- Denis Moreau relève un passage de « tonalité fort malebranchiste » dans *La Peste (Foi et raison. Théodicées, deux essais de philosophie de la religion*, Nantes, éditions Cécile Debaut, 2009, p.192, note 68)
- Dans le dernier et très intéressant livre de Claude Lanzmann *Le Lièvre de Patagonie* (mémoires) (Gallimard, 2009, 558 p.) qui est très abondant sur une longue période, notamment sur la guerre d'Algérie, Albert CAMUS est cité à deux reprises. A la p.114, Claude Lanzmann, se référant au Parti Communiste qu'il quittait écrit « [...] mon père était encore plus étonné que moi par le cynisme glacé du Parti. Comme Albert Camus qui, condamnant, au cours de la guerre d'Algérie, le terrorisme aveugle dont sa propre mère pourrait être la victime, disait : « Je crois à la justice, mais je défendrais ma mère avant la justice », j'avais spontanément choisi la loyauté à mon père contre ma loyauté au Parti. » A la p. 150, Albert Camus est cité à l'intérieur d'une longue liste d'écrivains auxquels Camus s'adresse pour vouloir devenir le secrétaire d'un écrivain célèbre.
- Sophie Bastien, dans « La métaphore théâtrale pour penser la vie » (*Que peut la métaphore? Histoire, savoir et poétique*, éd. Sylvain David, Janusz Przychodzen et François-Emmanuel Boucher, Paris, L'Harmattan, coll. « Histoire et épistémologie des sciences », 2009, p. 97-113), a intitulé « Monde contemporain » sa troisième partie qui se fonde surtout sur Camus et le cite abondamment.

## Bloc-note Internet

- Les **archives du *Nouvel Observateur***, mises en ligne, sont une mine.

Par exemple, l'article de René Char sur *Postérité du soleil*, en janvier 1965 :

[http://referentiel.nouvelobs.com/archives\\_pdf/OBS0055\\_19651201/OBS0055\\_19651201\\_050.pdf](http://referentiel.nouvelobs.com/archives_pdf/OBS0055_19651201/OBS0055_19651201_050.pdf)

et page suivante

[http://referentiel.nouvelobs.com/archives\\_pdf/OBS0055\\_19651201/OBS0055\\_19651201\\_051.pdf](http://referentiel.nouvelobs.com/archives_pdf/OBS0055_19651201/OBS0055_19651201_051.pdf)

ou celui de Guy Dumur, en février 1967, sur le tournage de *L'Etranger* par Visconti avec Mastroianni :

[http://referentiel.nouvelobs.com/archives\\_pdf/OBS0118\\_19670215/OBS0118\\_19670215\\_026.pdf](http://referentiel.nouvelobs.com/archives_pdf/OBS0118_19670215/OBS0118_19670215_026.pdf)

et page suivante

[http://referentiel.nouvelobs.com/archives\\_pdf/OBS0118\\_19670215/OBS0118\\_19670215\\_027.pdf](http://referentiel.nouvelobs.com/archives_pdf/OBS0118_19670215/OBS0118_19670215_027.pdf)

(lire aussi la page 27 – l'adresse peut ne mener qu'à la page 26)

Pour chercher dans ces archives :

<http://recherche.nouvelobs.com/>

- On peut aussi consulter les **archives de *L'Express***

Par exemple, un article de Jean-Michel Demetz en août 1995 : « Camus brise le blocus » : traduit en bosniaque par une passionnée, *Le Premier Homme* est imprimé dans Sarajevo assiégée ; « l'auteur de *La Peste* aide Sarajevo à survivre ».

«Camus brise le blocus»:

[http://www.lexpress.fr/informations/camus-brise-le-blocus\\_609165.html](http://www.lexpress.fr/informations/camus-brise-le-blocus_609165.html)

- Les **archives de *Libération*** sont elles aussi disponibles

Par exemple l'article de Philippe Lançon, du 27 juillet 2009, sur Grand dans *La Peste*

<http://www.liberation.fr/culture/0101582005-peste>

- Une **étude sur la réception hongroise de Camus**

Szavai Janos, « L'Ombre (et lumière) ironique d'Albert Camus »

<http://www.szavaijanos.hu/wp-content/uploads/2009/01/lombre-ironique-de-camus.doc>

- Une **fiche pédagogique à destination des collèves sur les représentations croisées des *Justes* et des *Mains sales* proposées en 2008-2009 par Guy-Pierre Couleau** (voir compte rendu de Virginie Lupo dans ce Bulletin)

<http://www.abcdijon.org/image/espacepedagogique-image/Dossier%20pedagogique%20-%20Les%20justes.pdf>

- **Un rapprochement entre Camus et Dostoïevski**, reproduction d'un article du n° 4 de *Cause commune* consacré à Camus en 2008 (voir précédent Bulletin) : Jean-Louis Benoît, « Dostoïevski, Camus et le Grand Inquisiteur : au-delà d'un mythe »

[http://classiques.uqac.ca/contemporains/benoit\\_jean\\_louis/Dostoievski\\_camus/Dostoievski\\_camus.html](http://classiques.uqac.ca/contemporains/benoit_jean_louis/Dostoievski_camus/Dostoievski_camus.html)

- **Une discussion de la conférence de Camus (Athènes, 1955) « L'avenir de la tragédie »** : Christopher D. Love, « Creating Tragic Spectators: Rebellion and Ambiguity in World Tragedy », The University of Michigan, 2009

<http://deepblue.lib.umich.edu/handle/2027.42/62278>

- **Un commentaire algérien sur la présence de Camus à Avignon cet été : Walid Mebarek** : « Camus à Avignon », *El Watan*, 10 août 2009

<http://www.elwatan.com/Albert-Camus-sans-fard>

- **L'annonce de la parution d'une nouvelle biographie de Camus** : Elizabeth Hawes, *Camus, a romance*, Grove Press, New York, 2009. On peut feuilleter le livre en ligne...

<http://www.amazon.com/>

- **A l'occasion de la sortie du livre d'Anne Prouteau sur Albert Camus, rencontre avec l'auteur**

<http://vimeo.com/6503281>

- **Rectificatif** : une adresse a été tronquée dans le dernier « Bloc-notes » Kateri Létourneau, « Albert Camus, au-delà du nihilisme », *Phares*, Université de Laval, 2009

<http://www.ulaval.ca/phares/vol9-09/texte08.html>

Philippe BEAUCHEMIN

# Nécrologie

## FRANCIS JEANSON

On ne saurait passer sous silence le décès de Francis Jeanson, mort le samedi 1<sup>er</sup> août, dans sa région natale du Bassin d'Arcachon.

La presse nationale a largement évoqué son départ, en rappelant son engagement dans la décolonisation de l'Algérie, aux côtés du FLN, en créant notamment le Réseau Jeanson des "porteurs de valises". Ce n'est ni le lieu, ni le moment, de porter un jugement sur "*cette forme romantique d'adhésion et d'abdication*"<sup>45</sup> que constituait l'engagement de Jeanson. De même, on ne reviendra pas sur sa rupture avec Camus, à la suite de la critique de *L'Homme révolté* parue dans *Les Temps modernes* en 1952. Tout ceci s'inscrit dans ce que l'on appellera, faute de mieux, et avant inventaire, les zones d'ombre qui divisent encore l'opinion publique, comme en témoignent les réactions circulant sur la toile depuis l'annonce de son décès.

On serait plutôt tenté de chercher un sens au parcours singulier de ce philosophe né le 7 juillet 1922.

### *Un parcours de résistant*

Après des études universitaires de philosophie, à 21 ans, il passe en Espagne, échappant ainsi au Service du Travail Obligatoire (STO). Interné au camp de concentration de Miranda de Ebro, il est libéré en décembre 1943 avant d'être incorporé dans les Forces Françaises Libres (FFL) et de regagner Marseille en décembre 1944. Certains estimeront que son engagement anticolonialiste peut être considéré comme une suite logique à la résistance, alors que d'autres resteront profondément choqués par ce nouveau combat, allant jusqu'à le désigner comme traître.

### *Un parcours de philosophe et d'intellectuel*

Les uns et les autres s'accorderont cependant pour dire que plusieurs de ses ouvrages philosophiques s'apparentent à un travail de résistance. En témoigne *L'Algérie hors la loi*, publié en 1955, qui devient le livre de chevet d'une génération de militants révolutionnaires mais qui ne peut faire l'unanimité et ne peut résumer, à lui seul, l'œuvre de Jeanson. Rappelons plutôt que, dès 1947, il s'était déjà fait connaître avec *Le problème moral et la pensée de Sartre*. Plus tard, outre des essais consacrés à Montaigne ou à Simone de Beauvoir, son travail de formation en milieu psychiatrique lui inspira *Eloge de la psychiatrie* et *La Psychiatrie au tournant*, et l'incita à co-fonder la revue *Sud – Nord : folies et cultures*. Rappelons enfin que c'est lui qui fut choisi par les Editions du Seuil, pour diriger de 1950 à 1955, la collection *Écrivains de toujours*.

### *Un parcours culturel et social*

Quelques années après le procès des membres du Réseau Jeanson, sa condamnation à six ans de prison par contumace et l'amnistie de 1966, André Malraux l'associe à l'aventure des Maisons de la culture et le nomme directeur de celle de Châlons sur Saône ; il n'est pas alors étonnant de le voir apparaître au cinéma dans *La Chinoise* de Jean-Luc Godard. Plus surprenant peut-être, mais s'inscrivant dans une certaine cohérence, rappelons son engagement dans la psychiatrie « ouverte » où il va être amené à former en grand nombre des infirmiers et des internes.<sup>46</sup>

De Sartre à l'Algérie, du FLN à la culture, du cinéma à la psychiatrie, sans oublier le "Collectif Sarajevo", l'espoir d'une Bosnie multiculturelle et sa candidature aux élections européennes de 1994, peut-on affirmer que la vie de Jeanson a été une succession de hasards ? En relisant, avec le recul du temps, son œuvre philosophique, reconnue et saluée par Jean Daniel, des chercheurs trouveront sans doute une cohérence à ses multiples engagements. Mais c'est Francis Jeanson lui-même qui, dans une interview<sup>47</sup> accordée à

<sup>45</sup> Jean Daniel, *Le Nouvel Observateur*, n°2335, semaine du 6 août 2009.

<sup>46</sup> Comme en témoigne le psychiatre Michel Dugnat, cité par Catherine Simon, *Le Monde*, 6 août 2009.

<sup>47</sup> « L'exigence de sens », documentaire de Dominique-Emmanuel Blanchard, entretiens 1887-2006, livre + DVD,

Dominique -Emmanuel Blanchard, nous livre des éléments de réponse : “*tout ce que j’ai fait, cela se tient ... c’est sous le même signe*” ; il explique ensuite qu’il a toujours essayé de donner du sens à ce qu’il faisait, mais surtout de ne pas être seul en aidant les autres à “*trouver du sens*”.

Patrick GALLAUD<sup>48</sup>

Francis Jeanson parle de *L’homme révolté* et des circonstances de sa rupture et de celle de Sartre avec Camus dans le documentaire de Dominique-Emmanuel Blanchard,  
[http://www.dailymotion.com/video/x2hoas\\_francis-jeanson-parle-de-camus-et-d\\_creation](http://www.dailymotion.com/video/x2hoas_francis-jeanson-parle-de-camus-et-d_creation)

---

Paris, éditions Le Bord de l'eau, 2007.

<sup>48</sup> Patrick Gallaud est historien, spécialiste des mouvements de jeunesse et de l'éducation populaire. Il a présenté une communication, en collaboration avec Guy Basset, sur “Combat et l'Indochine”, au colloque de Nanterre “Camus et le premier *Combat*”, organisé en 1987 par Jeanyves Guérin et dont les actes ont été publiés aux Éditions Européennes Erasme.



## Candidats au Conseil d'Administration de la Société des Études Camusiennes

### Professions de foi des candidats

#### **ABBOU André**

André Abbou, universitaire, membre du CA, depuis 1991, auteur de nombreuses études sur l'œuvre de Camus, s'efforce de contribuer à la pérennité et à l'explicitation de celle-ci. Il travaillera, s'il est réélu, au développement des activités de la SEC, tant au plan des méthodes et de l'organisation, qu'à la préparation d'événements.

#### **ABDELKRIM Zakia**

Je renouvelle ma candidature à l'élection du CA de la SEC.

J'ai collaboré à la nouvelle édition de la Pléiade. Si je suis élue, je m'emploierai à parfaire les cafés littéraires, à réfléchir à la façon dont on pourrait diffuser plus largement leur trace écrite.

#### **AUDIN Marie-Louise**

Qu'une association se doive d'évoluer par l'accueil de personnes nouvelles et jeunes pouvant apporter – en ce cas précis- un regard autre sur Camus, cela est évident et souhaitable.

Mais il est tout aussi évident que la présence de membres beaucoup plus anciens permet de conserver la mémoire de la spécificité des éléments intellectuels et éthiques à l'origine de la Société des Etudes Camusiennes ; permet aussi par ce long contact dans le temps avec l'œuvre de Camus des pistes innovantes à exploiter.

Je suis donc candidate à l'élection du 14 novembre 2009 concernant le conseil d'administration de la Société des Etudes Camusiennes.

#### **BARBARA Augustin**

Je vous prie de recevoir ma demande de candidature pour être membre du Conseil d'Administration de la SEC (Société d'Etudes Camusiennes)

Je suis, en effet, membre de la SEC, depuis plusieurs années. Je concevais ma participation à ce CA dans l'optique bien définie de faire connaître l'oeuvre d'Albert Camus et les écrits édités à son sujet.

Depuis plusieurs années j'ai agi dans cette finalité en organisant dans le département de Loire-Atlantique, plusieurs conférences et débats pour une sensibilisation approfondie. Jeanyves Guérin est venu à Nantes à plusieurs reprises. J'ai aussi accueilli Jacqueline Levi-Valensi pour une conférence publique, ainsi que Denis Salas pour une conférence-débat dans le cadre de l'Université Permanente de Nantes et le LU, Lieu Unique (scène nationale) pour le cinquantenaire de l'attribution du prix Nobel en décembre 2007. Jeanyves Guérin m'a confié l'écriture de deux articles pour le prochain dictionnaire Albert Camus (Ed. Bouquins). Il s'agit des articles sur ses liens avec Germaine Tillion et sur son lieu de naissance (Mondovi).

Je suis Professeur de sociologie à l'Université de Nantes (ethno-sociologue) spécialisé sur les questions interculturelles notamment sur l'Islam et l'islamisme. Germaine Tillion a dirigé mes travaux de thèse sur "les mariages mixtes"

#### **BASSET Guy**

Lecteur de Camus depuis mon adolescence, je me suis peu à peu investi dans la vie de la Société des Etudes Camusiennes assurant à présent la « direction » du Bulletin de la Société ; Après une formation universitaire en philosophie et après avoir travaillé avec Edmond Charlot, premier éditeur de Camus, je me suis tourné vers le monde des « relations humaines » dans l'industrie tout en continuant à accumuler des lectures et des connaissances sur l'œuvre de Camus en France et à l'étranger et je suis intervenu à plusieurs reprises dans des colloques universitaires qui lui étaient consacrés. Mon livre « Camus chez Charlot » (Domens, Pézenas, 2004) fait le point entre Camus et son éditeur. J'ai rédigé récemment des notices pour le dictionnaire « L'Algérie et la France » coordonné par Jeannine Verdès-Leroux et pour le dictionnaire Camus coordonné par Jeanyves Guérin (Collection Bouquins). A la veille de ma retraite professionnelle je suis prêt à continuer à m'investir dans la vie de la Société.

### **BENICOURT Georges**

Informaticien, je suis passionné par Camus depuis longtemps. Trésorier de la SEC, j'ai mis au point l'intranet dont le fichier facilite le suivi des adhérents ; et j'assure l'informatisation du Bulletin. Je pourrai continuer à mettre mes compétences et mon expérience au service de la SEC, dans le développement de sa communication.

### **BLONDEAU Marie-Thérèse**

Membre de la Société des Etudes Camusiennes depuis sa fondation, j'ai occupé successivement les postes de trésorière et de secrétaire. J'ai participé à la nouvelle édition de La Pléiade ainsi qu'à de nombreux colloques universitaires. Candidate au CA, j'offre de mettre à nouveau au service de la SEC ma connaissance de ses rouages et celle de ses adhérents. J'aimerais faire profiter la Société de ma retraite toute neuve.

### **CAZIN Pierre-Yves**

Je peux apporter mon expérience professionnelle de journaliste-enseignant aux activités de la SEC, en participant à la rédaction du bulletin d'information et en animant des rencontres sur tout ce qui concerne la vie et l'œuvre d'Albert Camus.

### **CREPIN Brigitte**

Bien que n'étant pas universitaire, je suis une passionnée de Camus, l'homme et l'œuvre. J'ai connu la SEC en 1990 pour aider à mettre en place le Colloque de Strasbourg, « Camus et l'Europe ». Je me présente au CA pour faire bénéficier la SEC de mon expertise en communication, de par mon métier. J'ai ainsi aidé Agnès Spiquel à préparer la manifestation à l'Hôtel de Ville de Paris, en décembre 2007, pour la célébration du cinquantenaire de l'attribution du Prix Nobel à Albert Camus. Je m'occupe avec Zakia Abdelkrim et Pierre Lévi-Valensi de la promotion du café littéraire Procope. Je me présente en tant que responsable de la communication afin de faire rayonner davantage la SEC.

### **GAY-CROSIER Raymond**

Suite à l'appel récent de la SEC je voudrais présenter ma candidature comme membre statutaire du Conseil d'administration. En tant que co-fondateur de notre Société lors de la décade de Cerisy-la Salle en 1982, j'ai assuré depuis les fonctions de Vice-Président et coordinateur de la section nord-américaine ce qui veut dire que, pendant ce temps, j'ai été membre d'office du Conseil d'administration. Ayant démissionné de ces deux postes, je pense pouvoir offrir à la SEC non seulement quelques fruits de ma longue expérience d'organisateur d'activités diverses (colloques, recrutement de nouveaux membres, gérance d'une section importante, publications scientifiques, publicité, etc.) mais aussi quelques idées et initiatives susceptibles d'être utiles au progrès général de la SEC.

### **HABER Chantal**

Est-ce parce qu'ayant passé mon enfance à Alger, j'ai ressenti mes premières émotions esthétiques et spirituelles en parcourant les ruines romaines de Tipasa... toujours est-il que je suis depuis longtemps passionnée par l'œuvre et la pensée d'Albert Camus.

Aussi est-ce avec joie que j'ai appris, il y a deux ans, grâce à Agnès Spiquel, l'existence de la SEC. Y adhérer était, pour moi, une évidence.

Je souhaite aujourd'hui m'impliquer dans cette association et vous propose donc ma candidature au Conseil d'administration.

Mes goûts et mes petites compétences de professeur de Lettres me porteraient plutôt vers des comptes-rendus de livres, mais ma bonne volonté est bien entendu ouverte vers d'autres tâches.

### **KOUCHKINE Eugène**

Après avoir enseigné la littérature comparée à l'Université de Picardie-Jules Verne, je viens de prendre ma retraite ; j'ai donc davantage de temps pour la SEC. Camus m'a aidé à vivre, jadis, dans l'ex-URSS et, depuis, je lui ai consacré une bonne partie de mes travaux. Je pourrai me rendre utile pour les contacts en Russie et dans l'Europe de l'Est, ainsi que pour les contacts avec d'autres associations dédiées à des auteurs en lien avec Camus, en particulier André Malraux.

### **LUPO Virginie**

Professeur de lettres à Lyon, auteur de "Le théâtre de Camus : un théâtre classique ?", Virginie Lupo est membre du CA depuis trois ans. Elle s'occupe de la nouvelle rubrique "Théâtre" du bulletin de la SEC depuis cette rentrée. Le but serait de marquer une forte présence de la SEC au sein du monde théâtral, notamment en rencontrant des acteurs ou des metteurs en scène des pièces de Camus.

### **PROUTEAU Anne**

Anne Prouteau est maître de conférences à L'Université Catholique de l'Ouest et a fait paraître sa thèse en janvier 2009, sous le titre «Albert Camus ou le présent impérissable ». Elle a écrit plusieurs autres articles sur l'œuvre camusienne et prépare un colloque sur les *Carnets* en novembre 2010 à Angers. Dans le cadre des activités de la Société, elle est responsable du site internet de la SEC et de l'organisation d'une journée autour de la commémoration du cinquantième anniversaire de la mort de Camus en partenariat avec la bibliothèque Pompidou, le 30 janvier 2010.

### **REY Pierre-Louis**

J'ai l'honneur de me porter candidat au CA de la SEC.

Né le 10 février 1938 à Alger, domicilié 41 rue de Lyon, à Alger, jusqu'en 1958, actuellement 68 boulevard Saint-Marcel, 75005 Paris. Tél. : 01 43 36 11 25.

Professeur émérite à l'Université de Paris III-Sorbonne nouvelle. Auteur de : *Camus. Une morale de la beauté*, SEDES. *Camus, l'homme révolté*, "Découvertes", Gallimard. *Camus. "Le Premier homme"*, Foliothèque, Gallimard. *Caligula, Le Malentendu, Les Justes et L'Etat de siège*, Folio-Théâtre, Gallimard. Collaboration à l'édition de la Pléiade (Chronologie, *Caligula et L'Eté*).

Je me déclare disponible pour accomplir au CA les tâches qu'on voudra bien me confier.

### **RUFAT Hélène**

Hélène Rufat est membre de la SEC depuis 1988. Avec un diplôme de philosophie (Paris X) et une thèse de doctorat sur A. Camus et les mythes méditerranéens (Université de Barcelone), elle participe à la diffusion des études camusiennes en consacrant de nombreux travaux à cet écrivain. Elle a aussi organisé un colloque à Barcelone, en novembre 2007, avec la volonté, d'une part, de mieux faire connaître les potentialités des études camusiennes en Espagne, et, d'autre part, d'offrir un tremplin aux travaux universitaires espagnols qui s'intéressent à Camus. Membre du CA de la SEC depuis 2006, elle espère poursuivre ses tâches de collaboration pour la diffusion internationale des études camusiennes, spécialement en créant une section espagnole de la SEC.

### **SÄNDIG Brigitte**

Je me permets de me porter candidate pour le Conseil d'administration de la SEC.

Cette décision se fonde sur les faits suivants :

J'ai fait, durant toute ma carrière d'enseignante universitaire et de critique littéraire, les plus grands efforts pour propager l'œuvre et la pensée de Camus, à l'époque de la RDA (où ces efforts ont été particulièrement nécessaires), puis dans l'Allemagne réunifiée (la liste de mes publications est à voir sous : .

Ainsi, j'ai publié, en dehors de mes livres sur Camus standard, deux recueils en allemand qui témoignent de l'impact de Camus aux pays de l'Est, « Camus à l'Est. Témoignages de l'impact de Camus à l'époque de l'Europe divisée », 2000, et « Je me révolte, donc nous sommes. Après la chute du mur: les discussions autour de l'Homme révolté », 2009. Dans mon livre récent qui va paraître en automne, « Raconter de l'homme », j'ai dédié un chapitre à Camus. Pour l'année prochaine, je projette un colloque en Saxe à l'occasion du 50<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Camus dont le titre sera « Souci et espoir dans l'œuvre de Camus ».

Dans le travail du CA de la SEC, j'aimerais introduire les points de vue spécifiques qui résultent de la réception de l'œuvre de Camus en Allemagne et je me promets également un certain renforcement de mes activités.

### **SCHLETTE Heinz-Robert**

Membre du Conseil d'administration depuis de nombreuses années, être à nouveau candidat est pour moi une grande joie et aussi un véritable honneur. Je dois coopérer avec Maurice Weyembergh à l'organisation d'une conférence sur Camus à l'Institut Catholique de Paris en mars 2010.

**SMETS Paul-F.**

Administrateur de la SEC depuis l'origine.

Je suis prêt à continuer à participer activement aux travaux comme je l'ai fait dans le passé (organisation d'un colloque, exposé dans un colloque, animation d'un café littéraire, etc.) en fonction de mes disponibilités et des souhaits exprimés par le Conseil.

Mes publications camusiennes sont nombreuses (articles, études, exposés, Cahiers Camus n° 6 sur *L'Express*).

Je suis en règle de cotisation.

**SPIQUEL Agnès**

J'enseigne la littérature française des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles à l'université de Valenciennes. Après avoir travaillé sur l'œuvre de Victor Hugo, je suis venue à celle de Camus il y a une quinzaine d'années et j'ai publié plusieurs articles et volumes collectifs ; j'ai également participé à la récente édition de la Pléiade. En 2004, après la disparition de Jacqueline Lévi-Valensi, j'ai été élue à la présidence de la SEC ; je suis prête à continuer à mettre mon énergie et mes contacts au service de la SEC, quelle que soit la fonction qui me sera confiée.

**TOURNEBIZE Anne-marie**

J'ai l'honneur de présenter ma candidature en vue de l'élection au CA de la Société des Etudes Camusiennes.

Je crois pouvoir apporter tout d'abord ma disponibilité ainsi que les compétences acquises dans ma vie professionnelle (D.R.H.), organisationnelles, communicationnelles, relationnelles. Ma connaissance de l'œuvre d'Albert Camus n'est bien sûr pas à la hauteur des spécialistes universitaires que j'ai appréciés lors des colloques mais la pratique que j'en ai eue en tant que simple « amatrice » peut représenter, je pense, une richesse par la diversité qu'elle représente. En tout cas, je suis désireuse d'apporter mon concours à la SEC et je m'y engage si je suis élue. C'est le sens de ma candidature.

**VANNEY Philippe**

Enseignant-chercheur depuis presque trente ans au Japon, j'étudie les aspects politico-juridiques de l'œuvre de Camus et, à ce titre, ai participé au travail de la nouvelle Pléiade. Membre de la section japonaise de la SEC et du comité de rédaction des *Études camusiennes*, je continuerai à défendre une ouverture toujours plus fraternelle de notre Société et un respect du texte et des valeurs fondatrices de l'œuvre de l'écrivain.

**VIALLANEIX Paul**

Je suis candidat au prochain Conseil d'administration de la SEC. A défaut d'une pleine activité qu'exclut mon grand âge, je puis mettre au service de la communauté une persévérante lecture de Camus et mon expérience de co-fondateur des « Cahiers Camus », avec Roger Quilliot, Jean-Claude Brsiville et Claude Gallimard. Ma propre bibliographie critique est modeste : *Le Premier Camus* et une courte série d'articles, sur *La Chute* plus particulièrement. A relever enfin la fondation à l'Université Blaise Pascal de Clermont, en 1965, d'un Centre de Recherches Albert Camus, avec un lot d'étudiants étrangers dont quelques-uns, dont Hiroshi MINO qui anime notre antenne japonaise, se sont distingués de bien des manières dans leurs carrières respectives.

**WALKER David**

Membre de la SEC depuis 1988, j'ai participé à de nombreuses manifestations camusiennes à côté de nos collègues et j'ai notamment organisé le colloque de Keele en 1993. Suite à mes contributions sur le théâtre parues dans l'édition Pléiade des *Œuvres complètes*, je travaille actuellement sur la carrière théâtrale de Camus : je compte reconstituer en particulier l'histoire des rapports entre Camus et le théâtre parisien, histoire qui devait aboutir à la création d'un 'Nouveau Théâtre' au théâtre de l'Athénée. Je considère que la SEC a un potentiel considérable pour recruter de nouveaux membres en Grande Bretagne, et je pense qu'il est temps d'attirer l'attention de nos collègues sur la SEC en organisant un grand colloque outre-Manche.

**WEYEMBERGH Maurice**

Est candidat au CA de la SEC. Il rappelle qu'il est membre fondateur de la SEC, qu'il en a été le vice-président pendant des années et qu'il a participé à la plupart de ses manifestations.

## Élections au Conseil d'administration de la Société des Études Camusiennes

### Bulletin de vote

**ABBOU André** Membre sortant (MS)  
**ABDELKRIM Zakia** (MS)  
**AUDIN Marie-Louise** (MS)  
**BARBARA Augustin**  
**BASSET Guy** (MS)  
**BENICOURT Georges** (MS)  
**BLONDEAU Marie-Thérèse** (MS)  
**CAZIN Pierre-Yves**  
**CREPIN Brigitte**  
**GAY-CROSIER Raymond** (MS)  
**HABER Chantal**  
**KOUCHKINE Eugène**  
**LUPO Virginie** (MS)  
**PROUTEAU Anne** (MS)  
**REY Pierre-Louis**  
**RUFAT Hélène** (MS)  
**SANDIG Brigitte**  
**SCHLETTE Heinz-Robert** (MS)  
**SMETS Paul-F.**(MS)  
**SPIQUEL Agnès** (MS)  
**TOURNEBIZE Anne-Marie**  
**VANNEY Philippe** (MS)  
**VIALLANEIX Paul** (MS)  
**WALKER David** (MS)  
**WEYEMBERGH Maurice** (MS)

#### **Pour voter par correspondance :**

Sélectionner 18 noms maximum sur ce bulletin, **rayez les autres**  
Placer cette liste dans une enveloppe fermée anonyme  
Mettre cette enveloppe dans une seconde portant au verso vos nom et prénom  
Envoyer ce courrier à Marie-Thérèse Blondeau 18 avenue René Coty  
75014 PARIS France , **avant le lundi 14 novembre** (le cachet de la poste faisant foi)  
**Pour voter, il faut être à jour de sa cotisation**